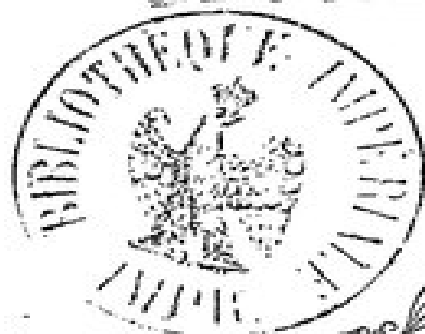


NOUVELLES

PAR

ÉDOUARD OURLIAC



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
4865

Tous droits réservés

1865

1737

Nouvelles

Édouard Ourliac



Michel Lévy, Paris, 1865

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

TABLE

SCHÉRER L'INVALIDE

L'ERMITE DE LA TÊTE-NOIRE

L'INGÉNIEUX THIBAUT

COLLINET

L'ONCLE SCIPION

MAÎTRE STRANZ

UNE ANECDOTE LITTÉRAIRE

PERDRIEL

LE CAPITAINE RONQUEROLLES

SCHÉRER L'INVALIDE

J'ai vu souvent le héros de ce conte sur le boulevard qui s'étend entre la rue de Grenelle et la rue de Sèvres. Dans les beaux jours, de midi à deux heures, on le trouvait assis sur un banc, entre deux arbres, sous un rayon de soleil. C'était un héros véritable, celui-là, du moins j'aime à le croire. Je me hâte de prévenir l'erreur des femmes, qui vont s'imaginer un jeune homme pâle et pincé dans un frac noir : Mon homme portait un chapeau militaire dont une corne lui descendait sur l'échine, une capote de gros drap bleu à boutons armoriés ; et si son pied droit était proprement couvert d'une guêtre de cuir, l'autre était simplement représenté par le socle arrondi d'une jambe de bois. À côté de cette jambe reposait fraternellement un bâton d'épine qui lui servait d'auxiliaire.

Il fumait d'ordinaire dans une vieille pipe noire, laquelle ne tenait plus dans sa bouche édentée qu'à l'aide d'un effort des mâchoires qui relevait le menton, tirait le nez, contractait les lèvres et causait des révolutions notables dans toute la physionomie. Sur ce visage, quand il n'était pas voilé par la fumée du tabac, on distinguait le teint vineux d'un ivrogne, deux yeux gris où pétillait l'alcool et quelques mèches de cheveux blancs qui traînaient. Cet homme était un invalide nommé Schérer, né, je crois, en Alsace.

Qui eût dit, à voir cet humble vieillard accroupi sur son banc et traçant avec son bâton des hémicycles sur le sable, qu'il était alors le but unique d'une intrigue romanesque où se mêlaient des personnages de distinction, et même, s'il faut le dire, une femme jeune et belle ? Qui eût dit surtout que ce malheureux, enlacé par hasard dans les nœuds d'une savante machination, y deviendrait un obstacle toujours grandissant et la cause même de la ruine de tant d'espérances et de projets hardiment conçus ! Ce sont de ces prétendus jeux du sort où les sages se plaisent à reconnaître l'éternelle justice de la Providence.

Je fus mis sur la trace de ces faits curieux, en me promenant sur le boulevard des Invalides, à dix heures du soir, au milieu de l'hiver. Je réfléchissais sur une bizarrerie qui m'est commune avec bien des gens. Depuis un mois on ne parlait dans Paris que d'attaques nocturnes et de vols à main armée sur la voie publique. Si l'on m'eût proposé l'an dernier, pensais-je, quand je demeurais dans la rue Saint-Honoré, de m'aller promener à pareille heure, au milieu de ces avenues désertes, j'aurai pris le donneur d'avis pour un ennemi mortel ; mais ce boulevard est maintenant à ma porte, et je m'y promène sans crainte à toute heure.

L'accoutumance, dit le poète, nous rend tout familier.

J'en étais là de mes réflexions, quand je vis paraître dans les ténèbres de l'avenue deux grandes figures noires, dont l'une semblait s'élever et s'abaisser en marchant ; l'autre avait dans son allure un mouvement d'oscillation plus régulier, mais non moins extraordinaire. Toutes deux ne suivaient rien moins que la ligne droite ; la première déviait au point de se heurter contre les arbres, la seconde exécutait sur les flancs de la première une sorte de voltige en chassez-croisez, qui tantôt l'en rapprochait et tantôt l'en éloignait par saccades. On eût dit, qu'on me passe la comparaison, un vaisseau de ligne et quelque petit bâtiment naviguant de conserve par un gros temps.

Devant des formes si suspectes, je m'arrêtai prudemment. Il se trouva que c'étaient deux hommes dont l'un injurait l'autre ; le premier se balançait avec effort sur deux jambes de bois, l'autre sautillait sur une seule ; et quant au mouvement de déviation, il était causé par un nombre égal de verres d'eau-de-vie vidés au cabaret voisin.

— Schérer, disait le premier, ces enfants ne sont pas à vous ! c'est moi qui vous le dis ; vous n'êtes qu'un coquin.

Le second s'arrêtait et levait sa canne.

— Vous aurez beau faire, ces enfants ne sont pas à vous, disait l'autre, et vous n'êtes qu'un plat drôle. C'est moi qui vous le dis !

Schérer baissait sa canne et reprenait sa marche. Ma présence envenima la scène.

— Oui, Schérer, s'écria l'agresseur, vous êtes la plus vile canaille de tout l'hôtel ; car ces enfants ne sont pas à vous, c'est prouvé, et vous, n'êtes

qu'un misérable, je vous le répète !

Schérer s'arrêtait, levait et baissait sa canne, tout bouillant de colère et de honte. Cette scène se continua tout le long de l'avenue, jusqu'à ce que le bruit n'en vînt plus à mes oreilles.

Qu'était-il donc arrivé à Schérer ? Je ne me souviens pas d'avoir vu, en tête d'aucun récit, une exposition plus vive et plus attachante que ce peu de paroles d'un ami sévère, répétées avec tant d'acharnement.

Je ne m'appesantirai pas sur l'heureux hasard qui m'a fourni des éclaircissements, ni sur la rencontre que je fis, quelque temps après, dans une maison, d'un chef de bureau du ministère de la guerre, avec lequel j'entrai vite en intelligence sur le sujet de cette histoire.

Un jour donc, dans un des bureaux de ce ministère, dont je ne saurais indiquer ni le nom ni la division, à l'heure où l'employé épie la marche des aiguilles de son cartel, c'est-à-dire, entre trois et quatre, quelques moments avant la sortie, trois coups frappés à la porte du lieu annoncèrent une visite intempestive, quelque surcroît de besogne ou quelque solliciteur. Il y avait là trois messieurs qui, par avance, rangeaient leurs plumes ou brossaient leur chapeau.

— Répondez que les bureaux sont fermés, dit le premier. On ne fait plus de recherches à cette heure-ci.

On frappe de nouveau.

— Entrez, dit le troisième d'un ton d'humeur.

On vit paraître un invalide de belle taille, rasé de frais, ivre-mort sans qu'il y parût, et dont chaque pas était marqué sur le plancher par un coup sourd comme ceux qu'on frappe au théâtre pour annoncer le lever du rideau. L'invalide ôta son chapeau fraîchement retapé, et promena son regard trouble sur la compagnie pour démêler l'individu auquel il lui convenait de s'adresser.

— Ah ! ah ! c'est vous, père Schérer, dit le premier commis.

— Comme vous dites, bégaya l'invalide en se retournant péniblement ; me voilà. Schérer est bien mon nom. Votre serviteur.

— Il y a longtemps qu'on ne vous a vu par ici. Que demandez-vous ?

— Vous êtes bien honnête. Sans vous commander, vu que la circonstance l'exige, je prendrai la liberté de vous communiquer comme quoi j'ai le plus grand besoin de papiers.

— Des papiers ?

— Oui, il me faut mes papiers ; comme vous n'êtes pas sans savoir que toute personne dans sa vie, par occasion ou n'importe, peut se trouver dans le cas d'avoir besoin de papiers.

— Quels papiers ?

— Vous pensez bien que je n'aurai pas la malhonnêteté d'en remonter à un homme instruit comme vous, qui sait ça mieux que moi, étant payé pour ça. Vous n'êtes pas sans savoir les choses qui sont exigées par le gouvernement, vu que vous êtes un homme en place. Je suis incapable de vous faire affront.

— Qui est-ce qui vous demande ces papiers ?

— Des papiers marquant comme quoi j'ai un lieu de naissance dans le département de la Meurthe, à l'agrément de mes chefs, avec certificat de bonne vie et mœurs, consécutivement mes états de service, et généralement tout ce qui sert aux personnes pour se marier.

— Vous voulez vous marier, père Schérer ?

— Sauf votre respect, je vais me marier.

Un coup d'œil mit les employés d'intelligence.

— Je vous fais mon compliment ; et votre prétendue est à votre goût ?

— Il le faut bien.

— De bonne famille ?

— Il me paraît que ce sont des gens comme il faut.

— Elle est jolie ?

— Ça se peut bien.

— À votre avis ? Elle est jeune ?

— C'est encore une chose dont je ne me suis pas trouvé informé, vu que je ne la connaissais pas, et que les parents ont eu comme un air de vouloir

me cacher tout ce qui pourrait la concerner de près ou de loin. Pour lors, ce n'est pas moi qui les gêne. Je ne suis pas curieux.

— Vous n'avez jamais vu votre prétendue ?

— Il me paraît que c'est inutile.

— Et vous ne la verrez jamais ?

— Qui s'entend, il y a des personnes qui ont pris intérêt à moi et qui ont sollicité la famille. Pour lors, après bien des allées et des venues, il me paraît qu'on a obtenu que je la verrais, ma prétendue, à la mairie, au moment de signer sur les registres ; mais cette fois-là seulement, et que je n'avais qu'à me mettre bien proprement, et c'est la cause que j'ai besoin de mes papiers.

— Vous n'êtes pas si pressé, dit l'employé ; mais comment diable se fait-il ? On n'épouse pas une femme sans la connaître.

— C'est ce qui vous trompe. Je vous réitère que c'est une personne d'âge qui m'a procuré cet emploi, pour me rendre service, et aux autres de même.

— Vous connaissez cette personne ?

— Elle ne peut pas se flatter que je l'aie jamais vue. Sinon qu'un soir, en rentrant à l'Hôtel, j'entends quelqu'un qui m'appelle par mon nom. Je me retourne. Je vois une femme d'âge qui avait des plumes, du reste pas mal mise ; elle me dit ma division, mes anciens régiments et tout en général ; elle me parle de cette affaire. J'y ai vu mon avantage, et voilà.

— Quelle affaire ? dit le commis.

— Je me fais donc mal comprendre. C'est donc une jeune fille qui se trouve dans une position délicate : pour lors, on a senti que j'étais un homme susceptible de la tirer d'embarras, ce qui prouve encore qu'on jouit, quoique infirme, d'une bonne réputation, malgré les propos qu'ont lâchés les intrigants de l'Hôtel sur ce que je manquais de conduite. C'est un service qu'on vous demande, m'a dit madame... madame... je ne me rappelle plus son nom. C'est une femme âgée ; et comme elle dit, vu qu'une honnêteté en vaut une autre, et que, dans le mariage, on se doit secours et protection réciproquement, vous recevrez-vingt francs par mois, votre vie durant, pour vous acheter du tabac ou autres petites douceurs, n'importe pas ; en reconnaissance de quoi il m'est expressément défendu de me mêler

de la maison, vu que je ne sais pas même où elle est située. On connaît sa consigne. Quand on mange le pain des gens, il faut encore les laisser tranquilles. Pour lors, si vous voulez m'expédier ma feuille de route, sans vous commander, vous me ferez plaisir.

— Mais quel est l'état de votre future, de ses parents ? Pourquoi sont-ils si pressés ? pourquoi vous a-t-on choisi plutôt qu'un autre ?

— Voilà ce que je vous demanderai. Nous sommes à deux de jeu pour en savoir autant l'un que l'autre ; au surplus, c'est une chose qui se fait à l'Hôtel. Il y en a plusieurs parmi les anciens qui se sont mariés comme ça, pour raison, pour faire une fin ; ils ne connaissent pas plus leur femme que moi, ou ça n'en vaut guère mieux ; mais ils touchent la haute paie, qu'est-ce que peut désirer de plus un ancien ? et il me paraît que ça arrange aussi bien des familles comme il faut dans ce moment-ci.

— Et vous êtes bien décidé de vous marier de cette façon-là ?

— Moi ? vingt fois s'il le faut ; j'ai vu du pays, je n'ai pas peur. Cherchez un peu là-dedans, vous allez voir. Cinq ans au 3^e dragons, service à pied et à cheval, neuf campagnes ; incorporé dans l'infanterie en 1813, et admis à l'hôtel, grâce à la paix, à cheval sur un boulet où j'ai laissé l'aile droite.

— Allons, allons, père Schérer, je vois ce qu'il vous faut ; vous joindrez ce petit papier que je vais vous donner aux papiers délivrés à l'Hôtel, et vous pourrez librement vous présenter à celui de l'hyménée.

Cette plaisanterie bureaucratique faillit faire éclater les collègues qui retenaient leur belle humeur depuis le commencement de la scène. L'invalidé, suffoqué de son côté par les fumées du vin qu'il avait bu, se tenait debout dans la même attitude, essoufflé par la conversation, écarlate, sérieux et l'œil morne. Le premier commis reprit en écrivant pour détourner son attention :

— C'est que le père Schérer est un fameux homme, messieurs, je tiens son état de service ; il a fait toutes les campagnes de l'empire, il a servi dans la cavalerie et l'infanterie.

— Et sur mer, ajouta Schérer d'une voix sourde, quand nous avons été débarbouiller les noirs à Saint-Domingue, avec le général Leclerc, le

gendre, non le cousin, qui s'entend, le beau-frère de l'empereur ; ils étaient beaux-frères. Voilà une parenté !

— Et couvert de blessures, continua le commis en griffonnant. Où avez-vous perdu la jambe, père Schérer ?

— À Pantin.

— À Pantin ?

— Dame, oui, pas plus loin ; je reconnaîtrais la place. Nous étions à travailler avec des choucroutes qui avaient des culottes bleu ciel ; ça n'a pas empêché.

— Tenez, père Schérer, mettez ça dans votre poche, et bonne chance.

— Ça n'est pas de refus, en vous remerciant ; vous avez pris là de la peine pour moi : une honnêteté en vaut une autre. Si vous voulez me faire l'amitié d'accepter un verre de vin en bas, c'est moi qui paie.

— Bien obligé, mon brave. Bonjour, père Schérer.

— C'est de bon cœur, dit l'invalidé amoureusement.

— Je vous en tiens compte, merci. Bonjour.

L'invalidé laissa retomber la double porte qui lui aplatit son chapeau sur la nuque, et nos gens de rire quand ils furent seuls. L'heure de la sortie était passée, mais on ne regretta point ce temps perdu, et bientôt le bureau fut vide.

Le lecteur s'est bien trompé s'il a cru, comme moi, qu'il s'agit ici d'un conte pour rire ; cette histoire est effroyable, elle dévoile des plaies hideuses de l'âge présent. Que n'ai-je le temps d'en exprimer la morale ! Courage, pénétrons dans ce récit étrange.

Huit jours après cette scène au ministère de la guerre, dans la mairie du 10^e arrondissement, située, s'il m'en souvient rue de Grenelle, les bureaux de l'état-civil se trouvaient encombrés de personnes que divers événements de famille y amenaient dans un pêle-mêle bien philosophique. On y voyait des Cauchoises surmontées de bonnets de trois pieds d'envergure, qui berçaient des nourrissons en chantant, des hommes en habit noir qui riaient, et d'autres hommes en habit noir qui pleuraient. On entendait à la fois la voix rauque des employés, le grincement des plumes, le froissement des

papiers, des vagissements d'enfants, la toux des vieillards et les cris affairés des garçons de bureau.

— Que voulez-vous ? dit un commis à une Cauchoise.

— Monsieur, c'est un baptême, dit la femme en fausset.

— Passez là-bas au grillage vert. — Et vous ?

— Monsieur, c'est un décès, dit un homme avec un sanglot.

— Vous pouvez attendre. — Et vous ? demanda le commis au personnage qui demeurait seul.

— Monsieur, c'est un mariage.

Le commis leva la tête et vit un invalide proprement serré dans sa capote neuve, planté tout raide sur sa jambe de bois, la canne au repos et la face enflammée comme s'il eût avalé d'avance, à lui seul, tout le vin du repas de noces.

— Où est le futur ?

— Présent.

— Et la future ?

— Ça ne peut pas tarder. On m'a commandé pour une heure, me voilà ; je ne connais que ça.

Ces commis de l'état-civil voient tant de choses extraordinaires qu'ils ne s'étonnent de rien. D'ailleurs, Schérer achevait à peine ces mots quand la porte se souleva livrant passage à quatre hommes de figure insignifiante, vêtus avec apprêt comme les comparses d'une noce de théâtre. Schérer les considéra en grommelant : — Ça ne peut pas être ça. — Mais il se trompait. À la suite de ces hommes entrèrent deux femmes d'un âge mûr qui en assistaient et soutenaient une troisième ; celle-ci, qui semblait plus jeune, la tête baissée sous un voile noir, marchait d'un air tragique et défaillant, enveloppée d'un grand châle.

Le garçon de bureau, bien instruit, se mit en tête du cortège, et fraya vite un passage jusqu'à la salle où siégeait l'officier municipal. Schérer, averti, marchait en queue, battant la marche sur les planches avec sa jambe de

bois ; mais l'une des femmes âgées, qui n'avait pas manqué de l'examiner, dit tout à coup à l'autre avec grande alarme :

— Ah ! ma chère, ce malheureux homme qui n'a pas pris son chapeau rond !

— Ni l'habit noir, dit l'autre ; vous voyez bien qu'il porte sa redingote ordinaire, qui le fera reconnaître pour ce qu'il est.

Le commis, en voyant défiler ces personnages, reprit sa plume qu'il avait l'habitude d'engager derrière l'oreille, et dit au compagnon qui travaillait de l'autre côté de la table :

— S'il y a des enterrements qui ressemblent à des noces, voilà une noce qui ressemble à un enterrement.

La noce dont il parlait parut devant l'estrade municipale. Cette cérémonie est ordinairement assez courte, mais cette fois on la menait encore plus vite que de coutume. L'adjoint, peut-être même c'était le maire, marmotta le peu de paroles qui suffirent, aux yeux de la loi, pour allumer tant de discordes entre deux personnes de différent sexe.

Schérer, interrogé s'il consentait à prendre pour son épouse légitime Cécile-Wilhelmine-Juanita Fressurey, fille de Jean-Claude Fressurey, décédé, et de Joséphine-Marthe Quinebaux, ici présente, répondit oui, comme il aurait crié qui vive aux avant-postes. Mais quand on questionna Cécile Fressurey sur sa libre intention d'épouser le sieur Guillaume Schérer, la future épouse poussa sous son voile noir un gémissement que le magistrat voulut bien prendre pour une affirmation ; cela fait, il fallut signer sur les registres.

Après l'acte de mariage, il ne restait plus qu'une petite cérémonie qui fut promptement dépêchée dans le même lieu : il s'agissait pour Schérer de reconnaître, toujours *aux yeux de la loi*, deux petits enfantelets, fille et garçon, l'un de trois ans, l'autre de deux, qui n'avaient pas attendu cette formalité pour venir à bien. Vous savez que les yeux de la loi sont couverts d'un bandeau.

Cependant les personnages de la noce s'étaient éclipsés à la hâte, l'un derrière l'autre. À peine Schérer eut-il posé la plume, qu'il se trouva seul ; il s'efforça, clochant bruyamment dans les couloirs parquetés, de rejoindre la compagnie ; mais il était difficile, avec cette allure, de regagner du terrain

sur des gens pressés. Il vit pourtant au fond du corridor une des respectueuses dames assistantes qui, par une délicatesse plus naturelle aux femmes, s'était retournée pour l'attendre. Elle vint au devant de lui avec cet empressement politique qui veut adoucir un procédé cavalier.

— Oh ! mon Dieu, mon brave monsieur Schérer, pourquoi n'avez-vous pas mis l'habit noir qu'on vous avait envoyé ?

— C'était trop étroit, je n'ai pas pu.

— Mais au moins le chapeau, la culotte ?

— C'était une culotte de jeune homme avec des courroies sous les deux pieds, et madame n'est pas sans savoir que je n'en ai qu'un. Pour ce qui est du chapeau, il est incompatible avec la capote d'uniforme, vu qu'il est rond, et que les enfants des rues m'auraient insulté. Mais il paraît que ça n'a rien empêché. Monsieur le maire a paru content.

— Oui, oui, certainement, ce qui est fait est fait. Ces dames vous remercient bien. Tenez, monsieur Schérer, voici une petite avance en cadeau de noces. Vous irez faire le repas à votre guise avec vos amis.

La dame âgée glissa discrètement ses doigts dans la main de l'invalidé et disparut. Schérer regarda dans sa main, y vit un louis étincelant qu'il serra dans sa poche avec une satisfaction silencieuse ; et comme il arrivait dans la cour, un fiacre, qui contenait apparemment sa nouvelle famille, partit au grand trot.

— Allez vous promener ! dit l'invalidé par manière d'expansion, et clopin dopant il se dirigea vers l'Hôtel.

J'entre à présent dans le sérieux. C'est dans cette prochaine partie qu'il suffit de presser les événements pour en tirer des moralités de toute sorte. Encore une fois, qui l'eût dit, qu'après des préliminaires purement ridicules, nous serions entraînés dans une histoire si triste ! Mais il faut rapporter, puisque je l'ai su, ce que c'était que mademoiselle Cécile Fressurey.

Madame Fressurey, née Quinebaux, demeurait veuve depuis un temps inappréciable pour ses voisins dans les divers quartiers qu'elle avait habités. Je ne donne aucun poids aux conjectures que semblait favoriser cette date inconnue. M. Fressurey avait vécu, puisqu'il était mort, laissant à sa veuve inconsolable un acte de décès en bonne forme, une petite fille de neuf ans et

une somme de 50,000 francs pour doter cette fille. Cette somme, M. Fressurey l'avait amassée par ses bonnes et loyales épargnes dans sa place d'économe à l'hospice des Incurables ; et qui peut dire même jusqu'à quel degré d'aisance et de considération il eût fait monter sa famille, sans cette fatale indigestion de melon qui l'emporta en deux nuits, et qui était cause encore que, vingt ans après, madame Fressurey ne pouvait voir un de ces fruits sans tomber en pâmoison en disant : « Ah ! pauvre homme ! » Extrême sensibilité qui causa souvent des surprises dont le détail n'est point de ce sujet.

Madame Fressurey n'en fut pas moins établie, après la mort de son mari, dans une condition fort agréable.

Le revenu d'une somme de 50,000 livres suffisait à la faire vivre décemment, et le rang de M. Fressurey dans l'administration lui avait acquis d'honorables connaissances. Elle demeura liée avec les collègues de son époux ; elle voyait d'anciens voisins, petits commerçants retirés ; elle comptait même parmi ses amis un huissier retiré qui passait pour un homme riche.

Dans ce petit cercle, les enfants sautaient l'hiver au son du piano, car madame Fressurey fit apprendre le piano à sa fille. Il ne se passait point de fête, premier jour de l'an, mardi-gras, Noël et les Rois, qu'on ne s'invitât les uns les autres à manger quelque dindonneau ; enfin, pour l'ordinaire, Cécile, qui grandissait avec toutes sortes de grâces et de petits talents, dissipait les ennuis de sa mère.

Triste et dangereuse condition que celle d'une veuve et d'un enfant, fille ou garçon ! Je ne veux point dire de mal de madame Fressurey qui, sans doute, ne fournit jamais à son mari des sujets manifestes de mécontentement ; mais elle n'avait aucune des rares qualités qui peuvent mener à bien l'éducation d'une fille. Bien des femmes en vieillissant deviennent, faute de mieux, légères dans leurs propos ; leur fille en est la confidente ; tout respect se perd, et ces fatales plaisanteries ne laissent pas d'avoir des suites sérieuses. Il en arriva tout ainsi de madame Fressurey, qui aimait le mot pour rire ; elle gagna d'abord à ces familiarités que sa fille, à propos de rien, l'envoyait promener en l'appelant *vieille folle* ; mais madame Fressurey aimait trop cette chère enfant pour y trouver à dire. Puis Cécile se passionna pour la musique, encore un malheur pour une jeune

filles. Qui aime la musique y recherche l'expression, et l'expression communément n'en vaut pas grand'chose. On chante avec âme, on a un maître qui sent son art jusqu'au bout des ongles ; tout cela ne tend à rien de bon. De plus, on ouvre sa porte à de jeunes virtuoses qui, sous divers prétextes, sont toujours collés nez à nez avec l'écolière, sur des cahiers de grand format.

Cécile eut son maître à la mode. Notez que les leçons coûtaient dix francs le cachet. On reçut une foule de musiciens, connus ou inconnus, qui arrivaient bien frisés, bien crottés aussi, mais qui sentaient la musique jusqu'à la dernière fibre ; et madame Fressurey, qui avait le goût des relations brillantes, fut précisément prise par son faible. Pour faire de la musique, on donna de petites soirées ; pour ces soirées, il fallait du thé et de petits gâteaux. Ces musiciens mangent beaucoup de petits gâteaux, attendu qu'ils ne mangent guère autre chose. En deux ans, mesdames Fressurey étaient ruinées aux deux tiers. Je disais bien que la morale ne manquerait pas.

Cécile rassura sa mère et déclara qu'elle utiliserait ses talents, qu'elle entrerait au Conservatoire et qu'elle ferait fortune au théâtre. Dès lors tout fut perdu. Je voudrais vous épargner les détails de cette chute accélérée dans le désordre et la misère.

Mademoiselle Fressurey fut admise au Conservatoire, et les complaisances de sa mère prirent une forme suspecte. C'est l'histoire de bien des mères. Où ne peuvent mener les premières faiblesses ? On s'indigne d'abord, on gronde, on pardonne ; puis on s'habitue, et l'on descend rapidement les derniers degrés de la honte. Ces deux femmes en vinrent là.

Cécile cependant n'entrait point au théâtre où elle devait faire fortune. La misère devint horrible ; les dernières ressources étaient épuisées. On figurait le soir dans les concerts avec des fleurs sur la tête, et l'on manquait de pain chez soi ; on vendait un dernier bijou pour acheter une paire de gants blancs ; et, après avoir régalié un auditoire brillant d'une cavatine italienne, il fallait regagner la maison à minuit dans la fange en souliers de satin. Cécile, qui n'avait plus rien à ménager, fut tout heureuse d'entrer dans les chœurs de l'Opéra-Comique ; elle prit là le nom de Juanita. Quant à madame Fressurey, elle devint une de ces mères de théâtre dont la vieillesse

et la pauvreté font ressortir l'ignominie ; elle ne s'intéressait plus dans le monde qu'au gosier de sa fille, et ne trouvait rien à dire aux adorateurs, sinon qu'ils étaient pauvres ; car c'est le moindre châtiment des calculs cupides du vice, de ne recueillir que la pauvreté.

Pour comble de misère, Cécile, vers ce temps-là, fut affligée d'une cruelle maladie de poitrine, qu'il fallut aller guérir dans un hôpital. Dans un hôpital ! Cécile, la fille de feu Fressurey ! C'était pour en mourir. Elle n'en mourut point, préparée de longue main à tous les excès du malheur.

À peine rétablie, elle retourna chez elle, pâle, exténuée, sans ressources. Ce fut ce moment d'une étrange extrémité que la fortune choisit pour lui sourire. Paris offre souvent de pareilles métamorphoses aux observateurs qui connaissent les mœurs de cette ville. Vous avez vu vingt fois sur le boulevard élégant cette femme bien connue, qui traîne autour d'elle un amas d'étoffes précieuses et qui marche avec tant d'effronterie, triomphante, superbe, attirant tous les regards ? Elle a disparu depuis quelques mois, nul ne sait ce qu'elle est devenue ; regardez aujourd'hui, dans cette rue obscure, par ce brouillard et cette froide nuit d'hiver qui tombe ; voyez-vous cette créature suspecte qui longe les murs en se hâtant ; un bas souillé roule sur ses talons, et la semelle de ses savates bat le pavé fangeux ! ce voile flétri et ce châle informe, et cette robe fripée servant à la cacher plutôt qu'à la vêtir ; elle n'a plus maintenant, ni fard, ni parfums, ni faux cheveux hardiment mêlés aux siens ; ses joues sont creuses, ses yeux caves, et quelques mèches de sa chevelure appauvrie traînent en désordre sur son visage livide ; c'est elle-même, c'est Phryné dans toute sa ruine, après la rude atteinte de quelques malheurs inconnus. Qui sait, ou qui oserait dire ce qui lui est arrivé ? Vous passez en soupirant, vous plaignez cette splendeur éclipsée et cette pauvre femme qui va mourir ; mais le temps se passe, vous la retrouvez et vous avez peine à la reconnaître. La fraîcheur reflurit sur ses joues, un feu superbe s'est rallumé dans ses yeux, ses bijoux étincellent et l'air demeure parfumé sur son passage, au milieu des femmes envieuses qui se retournent et des passants qui s'étonnent. *O quantum mutata !* ô folies incompréhensibles du vice ! ô impénétrables mystères de la cervelle des femmes !

Cécile Fressurey subit une de ces révolutions. Un jour, au milieu de sa misère, on la pria de chanter dans un concert. Il fallut, pour y paraître,

emprunter la robe, les fleurs, le mouchoir brodé et toutes ces guenilles de prix qui sont une si cruelle antithèse au dénûment des pauvres femmes qui s'en parent. Cécile chanta le fameux air de Desdemona. Sa pâleur, son émotion ajoutaient à l'expression du morceau ; elle fut fort applaudie.

À ce concert assistait un jeune fou qui vient ici se jeter étourdiment dans l'intrigue, et qui n'y joua pas le plus petit rôle, comme on verra bien.

Quand le public quitta la salle, il pleuvait et si fort que bien des assistants furent dans l'embarras. La plupart des artistes n'y étaient pas moins, et surtout notre virtuose et sa mère, forcés d'attendre en grelottant dans une sorte de vestibule qui donnait dans la cour par une autre issue que l'entrée publique ; bien des ténors empressés, bien des confrères galants offrirent des parapluies ; mais le moyen d'affronter l'orage à pied, en habit de bal ? Un des jeunes gens envoya chercher un fiacre, mais il n'était pas sûr qu'on en trouvât.

Sur ces entrefaites, un domestique expert, en livrée élégante, qui observait d'un coin mademoiselle Cécile et sa mère, s'approcha respectueusement et leur dit que M. le comte de Baffi leur faisait offrir sa voiture pour les ramener chez elles.

Les deux femmes se regardèrent, n'en pouvant croire leurs oreilles. Madame Fressurey fit des civilités au laquais avec des « *Ah ! monsieur !* » sans fin, et se glissa derrière lui sur la pointe du pied, en faisant signe à sa fille qui la suivit.

Ce n'était point un rêve. Elles trouvèrent planté devant le perron un bel et bon carrosse magnifiquement reluisant et armorié, dont le laquais, chapeau bas, leur déroula le marche-pied ; et madame Fressurey se trouva si douillettement juchée sur des coussins si frais et de couleur si tendre, qu'elle serra ses pieds et ramassa les plis de sa robe, de peur de les gâter.

Au même moment, un jeune homme mis avec recherche et plus laid qu'un singe, s'approcha de la portière et demanda la permission de les accompagner. Madame Fressurey rebondit sur le coussin à cet excès de galanterie, tant elle était loin, la bonne femme, de songer à refuser la proposition. M. le comte de Baffi prit place sur le devant, et dit d'abord qu'il avait craint, à la vue de ce mauvais temps, qu'une si charmante artiste pût s'enrhumer ; il partit de là pour s'extasier sur le goût exquis,

l'expression divine de la cantatrice. Il connaissait Venise, Milan, Naples, Florence, et, à son avis, il n'y avait pas dans toute l'Italie une *prima donna* qui pût s'en tirer, non mieux, mais aussi bien ; puis il se confondait en fadeurs, en grands airs, en attentions ridicules. Il en dit assez pour démontrer solidement qu'il était le plus sot des hommes ; mais comment ne pas trouver d'esprit à un homme qui vous mène chez vous dans une voiture doublée de couleur chamois et toute passementée de torsades ?

En outre, M. le comte, qui n'avait pas quatre pieds de haut, faisait force grimaces et parlait le français comme les poëliers-fumistes ; mais cet accent et ces singeries achevaient d'éblouir ces dames, comme un suprême cachet de grandeur et de distinction. Madame Fressurey poussait des Oh ! et des Ah ! qui la dispensaient d'autres réponses, et Cécile, toute morfondue, se mordait les lèvres pour y rappeler quelque teinte vermeille.

On ne tarda point à gagner le logis de ces dames, qui n'était pas fort éloigné.

Madame Fressurey, par mauvaise habitude, se mourait de peur que M. le comte ne demandât à monter ; elles habitaient un réduit infect sous les combles, où s'étaient dans toutes leurs pompes les horreurs de la pauvreté ; mais le noble jeune homme se contenta de demander s'il aurait une autre occasion d'entendre mademoiselle Cécile. Justement, elle devait chanter, à trois jours de là, dans la même salle. Ces dames voulurent bien en informer M. le comte avec force révérences ; elles descendirent sous les regards de leur portière ébahie, et le carrosse s'éloigna bientôt avec son roulement majestueux. Je vous demande si la mère et la fille, qui n'étaient point revenues de leur étonnement, se livrèrent aux conjectures, aux rêves, aux espérances ; elles ne purent fermer l'œil de la nuit.

M. le comte Baffi était un fils de famille italienne, âgé de vingt-deux ans ; pour vivre à Paris, dont il avait la tête enflammée, il s'était avisé d'un expédient fort en usage en tout pays parmi les jeunes gens qui ont quelque argent à manger, qui veulent courir le monde et qui cherchent un prétexte à ne rien faire. Il s'était mis à la suite du chargé d'affaires que son souverain entretenait à Paris ; nous ne désignerons pas autrement cette souveraineté de l'un des plus petits États d'Italie. La famille jadis illustre du jeune Baffi, qui ne savait que faire d'un rejeton sans cervelle, fut trop heureuse de le voir embrasser ce parti. Il partit donc à Paris avec le titre d'*attaché* à

l'ambassade de..., sans autre attachement que des invitations de bal et la permission de dissiper sa fortune.

À couvert de cette faveur, le jeune comte essaya de se mettre au niveau des jeunes gens du bel air ; il menait grand train, il se montrait assidûment dans les théâtres, les lieux publics à la mode, et cherchait, sans trop y réussir, à frayer avec les héros du jour. Sa figure étrange, son accent savoyard, ses grimaces, le préservaient malgré tout de triomphes trop dangereux, et il n'avait point tout le succès qu'on eût pu craindre.

Il ne manqua point de revoir Cécile. On ne s'attend pas que je suive les progrès d'une liaison de ce genre ; entre des femmes avides, dès longtemps suspectes, et un garçon si sot, disposant de son bien, les choses devaient aller vite. Baffi eût pu tomber en de pires mains, et c'était merveille qu'il eût échappé déjà à telles sirènes parisiennes qui lui auraient tiré jusqu'à la dernière plume de l'aile. Cécile, toutefois, servie par un heureux naturel, polie dans les coulisses, ne laissa pas d'entêter passablement son étranger. On lui sauva subtilement les dégoûts du logement au cinquième étage ; mille prétextes, tirés de la morale et des convenances, l'empêchèrent d'y pénétrer. La mère Fressurey, soit dit en passant, eut un beau petit bout de rôle dans ces préliminaires et joua parfaitement la femme respectable.

Ensuite, on déroula peu à peu la longue litanie des malheurs de famille, et l'on produisit à l'appui des papiers irrécusables, des actes de mariage, les titres de la dot perdue, les états de service de l'acte de décès de feu M. Fressurey. Ces pièces justificatives, proposées sans affectation, ne laissaient point de doute sur d'honorables antécédents. On disait à ce sujet qu'on n'était pas née pour exercer publiquement des talents qui n'étaient que le fruit d'une éducation recherchée ; enfin, c'était l'histoire la plus connue et la plus touchante du monde.

Il n'en fallait pas tant pour enflammer Baffi, qui ne vit plus là une bonne fortune vulgaire, moins encore des femmes de théâtre cherchant aventure, mais la vertueuse héritière d'une honnête famille tombée dans la nécessité par suite des plus cruels revers, et qui ajoutait le prestige du talent à tant de grâces intéressantes. Qui sait même si Baffi fut en état d'apprécier les charmes trompeurs de ces illusions, et s'il était besoin de tant de frais avec lui ? Qui sait si l'admiration ébahie de la mère Fressurey et l'espèce de

culte que rendaient ces deux femmes à ses agréments n'auraient point suffi pour lui tourner la tête ?

Un mois après, Cécile occupait un joli appartement dans la Chaussée-d'Antin, fort enviée par de chères amies qui l'avaient écrasée longtemps de leur mépris. Ce fut à cette époque que naquirent, d'année en année, les deux petits enfants qui devaient porter plus tard le nom glorieux de Schérer ; mais toute la tendresse de Baffi et son aveugle abandon ne purent aller jusqu'à régulariser l'existence de ces innocents ; il fit valoir à cette occasion sa jeunesse et la sévérité d'un père entiché de préjugés nobiliaires, qui serait capable de faire en personne le voyage de Paris et de se porter à des extrémités, s'il venait à savoir que les folies de son fils devinssent si patriarcales.

Sur cette menace, les dames Fressurey se résignèrent. Néanmoins, la naissance de ces enfants resserra singulièrement les liens qui enchaînaient Baffi, et Cécile mit cette circonstance à profit. Les dames Fressurey, après avoir reconquis une certaine aisance, s'avisèrent prudemment que le meilleur moyen de prolonger une liaison si profitable était de ressaisir quelque considération. Puis, on voulait tenir son rang, se montrer digne, des visites de M. le comte et s'insinuer dans un meilleur monde. On connaît l'ancien faible de mademoiselle Fressurey pour les relations brillantes : il s'était réveillé dans sa fortune inattendue. On songeait d'ailleurs à l'avenir des enfants : on voulait faire une fin. Ces dames commencèrent par éconduire leurs amies de théâtre ; elles allèrent se loger dans le faubourg Saint-Germain, et affectèrent un train scrupuleux qui charmait M. le comte, lequel s'applaudissait d'avoir retiré de l'infortune deux femmes si recommandables. Cependant, un souci cruel troublait ces dames dans leurs desseins ambitieux : l'irrégularité de leur position était un cruel obstacle à leur avancement dans le monde. Baffi avait souvent promis d'assurer leur sort par la donation en bonne forme d'une certaine somme ; mais, par suite de ses prodigalités ou des empêchements qu'il prévoyait de la part de sa famille, il n'en faisait rien. Ses enfants même n'avaient rien d'assuré, et quant à se faire épouser, Cécile, qui osait y penser de loin, perdit peu à peu cet espoir, à cause des grandes difficultés qu'elle y découvrit. Néanmoins, il pouvait arriver de tels changements, et l'on pouvait faire de tels efforts que ces difficultés fussent surmontées. L'important pour le présent, dans le plus

cher intérêt de ces dames, était de régulariser leur situation et celle des enfants ; d'avoir un nom, de rentrer dans le monde et d'y soutenir sans affront le personnage que l'aisance leur permettait de jouer.

La caque, comme on dit, sent toujours le hareng, et je m'aperçois que cette histoire bourrée de proverbes, semble écrite par Sancho Pança, qui sans doute l'écrirait mieux. Quoi qu'il en soit, on ne se tire jamais si nettement des mauvaises compagnies qu'on n'y garde encore quelques bons amis. À ce titre, mademoiselle Cécile voyait souvent une certaine madame Gidoin, autrefois marchande à la toilette, vivant à présent de quelque revenu soutenu de diverses petites industries qui lui donnaient peu de soin. Les dames Fressurey eurent souvent recours à elle dans leurs malheurs ; et, s'il faut le dire, elle avait fourni les avances de nippes quand le Baffi s'était montré. Elle avait ainsi notablement contribué à la conquête de notre Italien, en retour de quoi on lui gardait certaine reconnaissance. Madame Gidoin, d'ailleurs, était discrète comme une tombe. Cette qualité de son premier métier n'était pas pour peu dans le profit qu'elle y avait fait ; les dames Fressurey lui devaient enfin bien des bons conseils depuis leur prospérité renaissante, car madame Gidoin était remplie d'expérience. Elle fut mûrement consultée dans l'embarras présent, et ce ne fut pas en vain.

— Je vois ce qu'il vous faut, dit Madame Gidoin en embrassant la situation d'un coup d'œil ; c'est un mari.

— Oui, mais un mari... dit la mère effrayée.

— On s'entend, reprit la Gidoin ; un mari qui signe à la mairie, qui donne son nom à Cécile, qui reconnaît ses enfants, qu'on ne revoit plus, et qui meurt bientôt.

La mère et la fille demeurèrent dans un doute sinistre.

— Qui meurt bientôt, parce qu'il est vieux, reprit madame Gidoin.

— Mais un mari comme ça doit être difficile à trouver.

— Difficile ! je vous en trouverai à revendre. J'ai votre affaire aux Invalides.

— Aux Invalides ! s'écria Cécile.

— C'est ce qui se fait journellement. Vous trouverez là un choix d'hommes qui ne demanderont pas mieux. Ces vieillards, ça n'a pas autre

chose à faire. Je vous citerai dix mariages de ma connaissance dans ce genre-là.

— Comment, reprit Cécile, un invalide, un vieux soldat ! Ne sont-ils pas estropiés ?

— Qu'est-ce que cela fait ? Vous ne le verrez pas.

— Laisse donc, Cécile, interrompit la mère, laisse parler madame Gidoin. Il faut voir, ça ne me semble pas si maladroit.

— Rien n'est plus aisé. On s'adresse là en cas de besoin ; mais dame, il en coûte.

— Il en coûte ? dit madame Fressurey.

— Dame ! vous concevez qu'un homme qui a servi et qui vous oblige, ne peut pas non plus faire tous les sacrifices. Il enchaîne sa liberté, cet homme. Quand vous lui donneriez une trentaine de francs par mois pour ses menus plaisirs, ça n'est que justice. Il reconnaît des enfants, cet homme, il ne les connaît pas, ces enfants ; il épouse une femme, il ne sait pas ce que c'est que cette femme ; ça peut être une famille pas comme il faut, et, en général, c'est assez commun, ça. Pour lors, il ne peut pas courir tous les risques sans indemnité. Toute peine mérite salaire.

— Je ne dis pas non, dit la mère ; quant à ça, on s'arrangerait.

— Dame, après ça on viserait au meilleur marché. Et puis on tâcherait de le prendre le plus âgé possible.

— C'est inutile, dit Cécile d'un ton résolu ; M. le comte n'y consentirait jamais.

— Comment, mon enfant, poursuivit la Gidoin, soyez donc raisonnable ; c'est votre bonheur à tous deux, et en particulier à vous toute seule. De deux choses l'une ; si votre liaison venait malheureusement à finir avec M. le comte, il vous reste toujours un nom et une position légitime. Mais avec ce nom et cette position, votre mari venant à mourir, comme ça ne manquera pas, qu'est-ce qui vous empêche d'épouser votre M. le comte ? La veuve d'un ancien militaire peut prétendre à tout.

— Oui, oui, Cécile, dit Madame Fressurey. Vois-tu, mon enfant, madame Gidoin a de l'expérience, il faut l'écouter. C'est le seul moyen de te tirer de

ta position, qui est toujours délicate. Eh bien, madame Gidoin, tâchez donc de voir ça.

— Mon Dieu, madame Fressurey, je ferai mon possible, et d'ici à quelques jours je saurai du nouveau.

— Et pendant ce temps-là, vois-tu, ma Cécile, tu verras M. le comte, tu lui expliqueras qu'il s'agit de ton bonheur, et tu tâcheras de le décider.

Madame Gidoin sortit en les confirmant dans leurs espérances. Les dames Fressurey ayant mûrement pesé ce projet entre elles, la mère en fit voir tous les avantages à Cécile. Porter un nom incontestable, et se voir légitimement couchée sur les registres de l'état-civil, c'était de quoi la décider ; car l'unique affront qui pût troubler l'orgueil de ces dames venait uniquement de leur figure suspecte dans le monde.

Baffi, consulté là-dessus, ne fut point difficile à convaincre ; il parut même flatté qu'un homme voulût bien prêter son nom à cette intrigue sans nourrir d'autres prétentions. Il ne vit là qu'une rouerie aristocratique de la régence, dont la mode recherche les traditions. On se garda bien de lui dire le rang positif du futur époux ; on parla seulement d'un ancien militaire ; cette qualité caressait l'orgueil du jeune homme.

À quelques jours de là, Madame Gidoin reparut la joie sur le visage, et se jeta tout essoufflée dans un fauteuil.

— Mes enfants, j'ai votre affaire !

— Vraiment ! cette bonne madame Gidoin ! Eh bien, contez-nous donc ça !

— Laissez-moi souffler ; je n'en puis plus. J'étais si contente ! j'ai couru, j'ai monté quatre à quatre ; je suis sur les dents.

— Maman, donne donc un verre d'eau sucrée !

— Merci.

— Un verre de vin de Bordeaux ?

— Je ne prends jamais rien à jeun.

— Une goutte de cognac ?

— Va pour le cognac.

— À la bonne heure ! dit la mère Fressurey.

— Ça vous remettra, dit Cécile ; ça donne du ton. Va chercher la bouteille, maman.

Madame Fressurey revint avec la bouteille et plusieurs verres.

— Nous vous tiendrons compagnie, madame Gidoin. Une bonne nouvelle vaut bien ça.

— Et une fière nouvelle, dit la Gidoin, je m'en vante, l'ai trouvé un bonhomme qui vous va comme un gant.

— Un officier ? s'écria Cécile.

— Un officier ! comme vous y allez, vous ! Pourquoi pas un maréchal de France ? Cherchez-en pour le prix. Car enfin, pourquoi un homme peut-il s'engager dans cette affaire ? Ça n'est pas pour l'honneur, n'est-ce pas ? Cécile, mon enfant, il ne faut pas être trop exigeante.

— C'est vrai, dit la mère. Parlez donc, madame Gidoin.

— Mon homme n'est pas officier précisément, mais c'est à peu près. Il a plus de vingt ans de service en qualité de soldat dans la cavalerie et l'infanterie ; un homme respectable tout à fait, cinq pieds huit pouces, bonne mine, bien couvert ; il me paraît qu'à l'hôtel on leur fournit tout ; une capote bleue à boutons d'argent, bien boutonnée, et une belle prestance avec ça, un chapeau à cornes avec une cocarde, tout à fait comme un officier. À le voir, vous diriez un officier.

— Un invalide enfin ! dit Cécile impatientée.

— Eh bien, quoi ! un officier qui vieillit n'est qu'un invalide. Invalide si vous voulez. Un officier n'est toujours qu'un invalide du moment qu'il n'est plus officier ; c'est bonnet blanc et blanc bonnet.

— Madame Gidoin a raison, dit madame Fressurey ; le grade n'y fait rien.

— Et puis, dites donc, reprit madame Gidoin avec apprêt, soixante et onze ans, mes bonnes, soixante et onze ans, c'est-à-dire que cet homme n'en a peut-être pas pour six mois. Je vous engage même à vous dépêcher ; on n'en retrouverait pas un pareil.

— Pour l'âge, c'est un bel âge, reprit madame Fressurey.

— Et puis, dites donc, continua madame Gidoin avec le même zèle, une chose qui va joliment flatter Cécile, une famille très comme il faut, une famille noble à ce qui paraît ; car il est étonnant que cet homme n'ait pas été plus protégé : il s'appelle de Schérer ; c'est-à-dire, on l'appelle Schérer tout court ; mais son vrai nom est de Schérer, ce qui prouve qu'il est noble, hein ? C'est encore un agrément que de s'appeler madame de Schérer.

Cécile prit un air plus doux.

— Oui, le nom me convient.

— Eh bien, puisque c'est tout ce qu'il vous faut, qu'est-ce que vous avez à dire, au reste ?

— C'est vrai, dit madame Fressurey, qu'as-tu à dire à ça, ma Cécile ? Car enfin, tu n'es pas raisonnable ; tu t'opposes à ton bonheur.

— Moi, dit Cécile d'un air de victime, je ne m'oppose à rien, puisque c'est une chose nécessaire.

Madame Gidoin et la mère firent honneur de cette soumission à leur éloquence ; mais, en réalité, le nom du futur époux, ce de, si galamment placé devant un de ces noms étrangers qui ont toujours bon air, ce nom, dis-je, avait secrètement chatouillé la faiblesse de Cécile.

Madame Gidoin, voyant ses démarches appréciées, en poursuivit le détail avec un nouvel empressement.

— Et puis enfin, s'écria-t-elle, je vous gardais ce renseignement pour la fin, pour le bouquet ; c'est un homme qui a tout à fait le goût de la boisson.

— Ah ! fi donc ! s'écria Cécile.

— Comment ! fi donc !

— Dame ! murmura la mère indécise sur un pareil avantage.

— Comment ! dame !

— Eh bien ! reprit la mère.

— Eh bien ! s'écria madame Gidoin.

— Eh bien ! oui, je ne vois pas, dit la mère, que cela soit déjà si flatteur.

— C'est une infamie ! reprit Cécile.

— C'est le bonheur de votre vie, enfant ! s'écria madame Gidoin ; un homme adonné à la boisson, et soixante et onze ans ! ça vaut de l'or. Savez-vous ce que ça boit, ces gens-là ? Je m'en suis informé. Ça n'est pas du vin comme en boit le premier venu. Ah ! si c'était un homme à vous vider deux ou trois brocs dans un cabaret, pour crier après, dans les rues et rouler tout uniment dans le ruisseau, je serais la première à me méfier ; mais cet autre vous avale de l'eau-de-vie pur esprit, tout ce qu'il y a de plus fort, par potées, et puis tombe mort, comme qui dirait du haut mal.

— Ah ! quelle horreur ! s'écria Cécile ; c'est fini, qu'on ne m'en parle plus.

— Enfant, s'écria plus haut encore la Gidoin, est-ce que vous entrez dans ces détails-là ? Comment un homme de soixante et onze ans qui fait de ces excès-là ! mais c'est un hasard qui vous le conserve !

— C'est vrai ! reprit la mère saisissant tout le mérite des calculs de madame Gidoin ; c'est vrai, mon enfant, madame Gidoin a raison ; c'est un bonheur que cet homme ait cette infirmité, il est fait pour toi. Enfin, qu'est ce que tu demandes ? à t'établir honorablement aux yeux de la loi, et ta liberté le plus tôt possible.

— Pardine ! reprit madame Gidoin, enorgueillie en se voyant comprise, le jour de la noce va peut-être l'achever, cet homme, s'il se met à boire pour la circonstance.

Cécile parut se rendre à l'importance de cet avantage, qu'elle goûtait mieux peut-être qu'elle n'eût voulu en avoir l'air.

— C'est égal, dit-elle en minaudant, c'est une chose terrible que cette nécessité !

— Mais, dites-moi, madame Gidoin, reprit la mère, parlons à présent des affaires d'intérêt ; vous pensez qu'il faut toujours l'indemniser ?

— Ah ! dame, oui, c'est indispensable. Point d'argent, point de suisse. Mais j'oubliais de vous dire encore un avantage, car cet homme-là a tout pour lui, on pourra l'avoir pour vingt francs par mois.

— Viager ?

— Naturellement, et d'après ce que je vous dis, ça ne durera pas. Et même à votre place, je ferais un petit sacrifice dans les commencements,

qui deviendrait tout profit par la suite. Plus on lui donnera, plus il boira, et plus tôt...

— Mais doucement, dit Cécile en se ravisant, si cet homme, mon légitime mari devant la loi, abusait de sa position pour venir chez moi faire des avanies ?

— Ah ! oui-dà, répliqua madame Gidoin prête à tout ; c'est là qu'on l'attendrait. Plus de pension, visage de bois à la caisse. Vous concevez mon enfant, qu'un homme de ce genre-là tient plus à la pièce de vingt francs qu'à n'importe quoi. Il faudrait qu'il fût ennemi de son bonheur.

— Ainsi je ne le verrai jamais ?

— Une petite fois, à la mairie, pour signer, puisque c'est la cérémonie qui vous rend service. On ne peut pas lui refuser ça à cet homme.

— Je ne veux toujours pas qu'il y vienne en habit d'invalides, répliqua Cécile d'un air résolu.

— C'est la moindre des choses. Vous trouverez pour ce jour-là quelque habit présentable, quelque culotte, soit de M. le comte, soit autrement. C'est encore une petite dépense à faire qui sera le cadeau de noce, avec une pièce ronde ; il faut bien faire les choses.

— Mon Dieu ! dit la mère, ce n'est pas là une difficulté.

— Quand il aura un habit bourgeois, reprit madame Gidoin, vous serez étonné de sa mine.

— Il est donc bien de sa personne ?

— Superbe, je vous dis, un beau vieillard, représentant bien, droit comme un I ; on ne dirait jamais à le voir, qu'il a des défauts. Vous savez de ces vieillards à cheveux blancs ; il n'y a rien que j'aime comme ça... au théâtre ; et puis une tenue, une démarche, vous jureriez qu'il a ses deux jambes.

— Il ne les a pas ? dit Cécile.

— Et comment marche-t-il ? dit la mère ?

— Il les a, il les a, reprit vite madame Gidoin ; du moins il en a une, il les a même toutes deux, mais la gauche est en bois.

— Allons, dit Cécile découragée, voilà qu'il a une jambe de bois, maintenant.

— Dame, je ne vous l'ai pas caché ; c'est un invalide. On n'est pas invalide pour rien du tout ; sous ce rapport-là, un invalide n'est jamais au complet. C'est la loi qui veut ça.

— Qu'est-ce que ça te fait donc ? dit rondement la mère.

— Oh ! mon Dieu, rien du tout, dit Cécile en s'abandonnant.

— Voilà donc qui est décidé, reprit madame Gidoin.

— Il faudra consulter M. le comte, reprit Cécile avec dignité.

— Cet arrangement ne peut que lui plaire, dit madame Gidoin, ou il serait bien difficile.

— Ah ! dit la mère, il nous faudra des témoins.

— Ce n'est pas ça qui manque, on en trouve toujours, des témoins. Cécile aura toujours bien son coiffeur, l'épicier qui vous fournit ne demandera pas mieux que de vous rendre service. Dans tous les cas, je vous aurai, en fait de marchands patentés, des gens qui seront témoins de tout ce que vous voudrez.

— Pour ça, dit madame Fressurey, ce sont de vrais comparses. Nous en aurons toujours bien quatre.

— Eh bien, poursuivit madame Gidoin, je n'aurai plus qu'à guetter notre homme pour lui faire nos propositions.

— De notre côté nous allons communiquer la chose à M. le comte, parce qu'il faut avant tout, que cet arrangement lui convienne.

— À propos, j'ai un petit clerc d'avoué dans la manche, qui vous arrangera par écrit les choses d'intérêt. Vous n'avez qu'un mot à me dire, je vous mènerai ça bon train.

M. le comte fut en effet consulté, et donna son assentiment. Le personnage de Baffi étant connu, on ne peut songer sans rire au grave empressement que mettaient ces dames à lui soumettre leurs résolutions, attendu que le cher jeune homme n'avait pas plus de cervelle qu'une linotte ; tout rempli de fatuité et de lubies, tout occupé de ses airs agréables et de l'effet qu'il produisait chez ces dames, il chiffonnait son jabot, mirait

le bout de ses bottes, faisait ses grimaces, et répondait à tout : — *Oui, oui, ma sarmante Zuanita, ze tasserai de vous rendre heureuse !*

— Mais ces dames étaient sous le charme du patrimoine italien, dont elles ne connaissaient pas encore les brèches secrètes. N'en déplaise à la finesse tant vantée du beau sexe, on le trouve souvent en défaut sur la dose d'esprit d'un homme qui fait mine d'user généreusement de son bien.

Quoi qu'il en soit, n'avais-je pas raison de dire, en esquissant plus haut l'imposante figure du digne Schérer, qu'on n'eût guère prévu qu'il pût à son âge tenir tant de place dans la future félicité de tant de diverses personnes, y compris deux petites créatures intéressantes, qui n'attendaient que le consentement du vieux guerrier pour prendre rang dans le monde ?

Ce fut peu de temps après les scènes précédentes, que se ménageait à la chute du jour, entre Schérer et madame Gidoin, la première et décisive entrevue, dont le vieux brave lui-même rendit un compte succinct aux employés du ministère. Huit jours plus tard, car on hâta les choses, la cérémonie civile fut pratiquée comme on l'a dit plus haut, sauf un léger contre-temps, le futur époux n'ayant pu faire usage des hardes qu'on lui avait envoyées pour les raisons qu'il donna lui-même ; ce qui fut un cruel crève-cœur et un bien sensible affront à ces dames et particulièrement à Cécile. Mais madame Gidoin lui dit à ce sujet : — Ce qui est fait est fait ; vous n'avez qu'à vous réjouir, vous voilà tirée d'embarras, honorablement placée dans le monde et tout ne peut aller que de mieux en mieux.

Ces dames, en effet, apprécièrent leur bonheur, qui leur fit bientôt digérer les dégoûts de la cérémonie. On fit imprimer, à la hâte, des cartes de visite où se lisait sur papier porcelaine ce nom majestueux : *Madame de Schérer*. Dès lors sembla s'ouvrir pour la veuve et la fille de feu Fressurey, une carrière sans bornes de prospérités.

Mais j'ai hâte de retourner vers le brave Schérer, qui est en somme le véritable héros de cette aventure, et que nous avons laissé seul, regagnant l'hôtel, à cloche-pied, après la scène de la mairie où, quoique principal personnage, il n'avait paru qu'en figurant. Il va sans dire que les dames Fressurey étaient assez déçues de leur première condition pour s'épargner dans une telle affaire la bénédiction de l'Église.

Le rôle de Schérer se borna donc aux formalités civiles, et nous allons le suivre dans le trajet qu'il fit de la rue de Grenelle à l'hôtel des Invalides, durant lequel il ne s'arrêta guère que sept ou huit fois, chez autant de buvetiers où il causait familièrement de sa bonne fortune en ponctuant sa narration de verres d'eau-de-vie. Sa menue monnaie lui suffit dans ces stations, car il voulait garder précieusement sa pièce d'or pour une occasion dont on rendra compte.

Selon son usage, en calculant la longueur de ses confidences et le développement des détails d'après le nombre de ses relais, on peut juger que la dernière cabaretière chez laquelle il entra eut le récit le plus circonstancié de son mariage et des négociations qui l'avaient précédé. Toutefois il se sépara de ce dernier comptoir avec peine, et déboucha d'un pas encore ferme et majestueux sur l'esplanade des Invalides, en se tenant à lui-même ce discours stoïque qu'il s'adressait volontiers en pareil cas et que les passants étonnés entendirent : — Schérer, garde à vous ! l'inspection a l'œil sur toi, rengaine ta satisfaction en toi-même.

Son premier soin en arrivant à la grille, fut d'accoster un des nombreux fripiers qui se tiennent pour trafiquer des vieux uniformes, à la porte des établissements militaires ; et l'ayant introduit dans l'Hôtel, Schérer lui montra, pour le lui vendre, le costume complet, chapeau, culotte, habit, qu'on lui avait envoyé pour la cérémonie. Le marchand dit son prix ; il s'ensuivit un bon flot d'injures qu'ils vomirent l'un contre l'autre, après quoi ils tombèrent d'accord et traitèrent à l'amiable pour une somme de 10 francs, si l'on m'a bien dit. L'affaire conclue, le marchand emporta les habits de noce, et Schérer, jetant dans sa poche les deux pièces de cinq francs, qui devaient suffire à la solennité du jour, s'en alla trouver son ami Lapointe, ex-caporal au 4^e d'artillerie et son commensal à l'Hôtel.

Si Schérer avait dans sa division de nombreux ennemis, comme il s'en plaignait sans cesse, il y comptait du moins un ami, chose rare aux Invalides pour diverses raisons que je n'ai pas le temps d'expliquer. Le lecteur les devinera s'il connaît les faiblesses de l'âge avancé, et s'il se figure surtout des vieillards sans philosophie, sans lettres, et d'une éducation militairement négligée, tels que des invalides. L'égoïsme est sans pudeur parmi de telles gens, et l'égoïsme est le père de la discorde.

La liaison de Lapointe et de Schérer, quoique méritoire, se ressentait, elle-même, des influences du lieu. Elle remontait à la chute de l'Empire, où ils s'étaient rencontrés, blessés tous deux, dans le même hôpital, ils n'avaient fait depuis que renouer à l'Hôtel ; d'ailleurs une certaine attraction les unissait de préférence entre leurs compagnons. Lapointe avait sur Schérer plusieurs sortes de supériorité, que Schérer lui abandonnait volontiers, attendu que Lapointe, le plus souvent, payait à boire. Une vieille sœur qu'il avait subvenait tous les mois à ses petites dépenses. En outre, Lapointe avait de la lecture, il raisonnait volontiers et conservait sa tête au cabaret. Schérer, au contraire, perdant tout sentiment, semblait un auditeur d'autant plus bienveillant qu'il ronflait, ou repassait en sa tête cette idée conciliante que son ami paierait ; et cette idée avait assez de pouvoir, au milieu des libations les plus copieuses, pour lui laisser la force mécanique de faire un signe d'assentiment de temps à autre. Cette ignorance de Schérer, son attitude passive dans leurs entretiens, chatouillaient l'orgueil de Lapointe, et cette compagnie complaisante lui devint nécessaire.

Mais si l'ex-caporal l'emportait sur plusieurs points, il avait aussi son grain de jalousie qui suffisait à empoisonner ses triomphes ; Schérer n'avait qu'une jambe ; Lapointe n'en avait point, le même boulet les avait emportées toutes deux ; il marchait, pour ainsi dire, fiché sur trois piquets, en comptant sa canne, comme un épouvantail à moineaux. À tout âge, Lapointe en est la preuve, on tient aux agréments du corps. L'artilleur était en outre de stature fort inférieure, bien qu'on l'accusât d'avoir ajouté, dans ses jambes de bois, trois bons pouces à sa taille naturelle ; avant d'entrer au 4^e d'artillerie, auquel corps il ne fut attaché qu'en qualité de soldat du train des équipages, il n'était que voltigeur, et son grade de caporal faisait foi qu'il avait achevé ses services dans l'infanterie. De là une secrète et une profonde rancune que nourrissait Lapointe contre Schérer sur ses cinq pieds huit pouces ; mais Schérer, docile sur tout le reste, était fort légitimement délicat sur cet unique sujet ; de là parfois, après boire, des nuages entre nos amis. Schérer, aveuglé par l'ivresse, malmenait Lapointe ; Lapointe refusait de payer le vin bu, cette menace enflamma souvent le débat ; les amis s'oubliaient au point d'en venir aux mains, et la garde les rapporta plus d'une fois à l'hôtel ; mais ce n'étaient, comme j'ai dit, que des nuages, et je n'entre dans ces détails que pour mettre en son jour le singulier mélange

d'aigreur, d'abandon, de rancune et de politique, qui régnait dans les rapports d'amitié de ces deux hommes.

Ce fut donc Lapointe que Schérer alla trouver pour *manger*, comme il disait, sa *pièce de dix francs* avec lui, honnêteté destinée à reconnaître bien d'autres honnêtetés de ce genre. Lapointe, à l'avance informé du mariage, en était comme on pense, secrètement piqué. Ce choix faisait ressortir les avantages physiques de Schérer ; l'ex-dragon, si longtemps son subalterne, allait se trouver son égal et même son supérieur à l'égard des choses de la fortune. Schérer, qui sentit vaguement où le bât blessait son ami, fut naturellement tenté d'en tirer avantage. Il alla donc trouver Lapointe avec un certain orgueil. Celui-ci fit bonne contenance ; disons d'ailleurs qu'en dépit de sa modération, Lapointe n'était point tout à fait insensible aux douceurs d'une invitation de cette espèce.

Nos amis s'acheminèrent, à force de béquilles, vers la barrière de l'École-Militaire, où ils entrèrent à l'enseigne du *Galant Hussard*, dont avait fait choix Schérer en souvenir des fines gibelottes et du vin poivré dont on s'y régalaient. La séance fut amicale et d'une longueur démesurée. Lapointe laissa paisiblement s'épancher la satisfaction de son ami ; on but force rasades à la santé de la future, du futur, de leurs parents, et même de leurs alliés et amis, connus ou inconnus. La pièce de dix francs fut nettement employée, plus soixante-quinze centimes pour la fille, que Lapointe tira généreusement de sa poche. Ils sortirent à neuf heures du soir, dans une union d'autant plus étroite qu'ils ne pouvaient marcher qu'en s'étayant l'un l'autre à l'aide de leurs appuis, ce qui donnait dans l'ombre, à leur groupe, la vague apparence d'une trirème, ou autrement dit d'une galiote à six rames.

Le lendemain, Lapointe, moins maître de lui, se montra plus sec avec son ami et moins touché des avantages que lui faisait valoir celui-ci à l'égard de sa nouvelle parenté. Schérer ne s'en aperçut pas, et n'en eut que plus d'occasions de choquer la vanité ombrageuse de son camarade par l'expansion naïve de son bonheur. Tantôt il lui disait qu'il avait tout lieu de croire que sa future appartenait à une famille très *comme il faut*, tantôt que sa pension serait sans doute augmentée ; il laissa même entrevoir cette belle espérance qu'on pourrait bien un jour le retirer de l'Hôtel et l'admettre à finir sa vie au sein d'une famille respectable. Lapointe n'était point de force

à supporter de si folles bouffées ; il finit par céder à la démangeaison longtemps contenue de rabaisser le ton de son compagnon d'armes. Schérer, piqué dans son orgueil, sentit qu'il était temps de mettre toutes voiles au vent, et c'est ce qui donna lieu à la scène qu'on va dire.

L'ex-dragon, un matin, alla chercher Lapointe, et s'arrêtant devant lui sans mot dire, il tira de sa poche le précieux louis d'or, son cadeau de nocces, et se l'appliqua éloquemment sur l'œil gauche, après quoi, il le fit sautiller dans sa main aux yeux de son camarade ébloui. Lapointe pâlit, sans savoir comment parer cette botte.

— Allons, dit Schérer, je réitère les nocces et festins. Même honnêteté de la princesse, qui connaît les usages du monde. Subséquemment, l'amitié se porte en masse, guide à gauche, sur le *Galant Hussard*, pour voir si j'y suis et si la mère Misu a réformé ses lapins. Hardi, Lapointe, pas accéléré, en avant !

— Allons, dit Lapointe accablé, en se redressant sur ses talons avec plus de peine que de coutume.

Comment résister à une invitation si gracieuse, appuyée sur une pièce d'or d'un usage si peu commun dans l'Hôtel. Il ne put pourtant prendre sur lui d'alimenter la conversation. Schérer parlait tout seul, et, selon l'usage, des douceurs infinies que lui promettait l'avenir. Lapointe, sous le poids de son dépit et de sa surprise, piétinait çà et là dans les ornières, contre son soin accoutumé de les éviter.

On arriva chez la mère Misu. Le menu étant débattu d'avance par devant les fourneaux meublés de casseroles, les deux amis s'attablèrent devant la table drapée de toile grise et ramagée de taches de vin. On but d'abord pour manger, puis l'on mangea pour boire. Mais l'humeur de Lapointe ne put tenir contre les séductions du premier service, qui s'annonçait sur un pied extraordinaire ; il commença de répondre à son ami, et s'étendit par reconnaissance sur l'inappréciable bonheur dont Schérer était favorisé dans une démarche aussi hasardeuse que le mariage.

— Voilà ce que c'est que d'être bel homme ! reprit Lapointe en soupirant, mais avec un sourire qui voulait flatter, et il est vrai qu'un verre de vin qu'il vidait en ce moment lui adoucissait l'amertume de cet aveu.

— Bel homme ! dit Schérer généreusement ; un homme en vaut un autre. On n'est jamais qu'un homme, quoi ; beau ou vilain, chacun a sa qualité. Il n'y a pas de bel homme là-dedans.

— Allons donc ! je t'observe, moi, que c'est ton physique qui est l'auteur de ta chance ; tu me dirais que ton physique n'y est pour rien, que je dirais, moi : Schérer, tu fais erreur, tu as beau faire et beau dire, c'est ton physique qu'on a regardé là-dedans.

— Mon physique...

— Tais-toi, Schérer, je suis dans le vrai, et voilà la question : pourquoi donc qu'une famille quelconque aurait jeté les yeux sur toi de préférence ? Fais bien attention, ce n'est pas pour ta fortune.

— Je ne dis pas.

— Sans être précisément dans la peine, tu n'es pas non plus ce qui s'appelle à ton aise. Il y en a beaucoup dans l'Hôtel qui te dament le pion, relativement à ce qui est de l'argent mignon, envoi de parents ou n'importe.

— Pas de doute.

— Tu en conviens. Écoute encore un peu. Ce n'est pas pour ta naissance ? Vu que, sans connaître précisément ta famille, on voit bien à peu près que ce n'étaient pas des gens très comme il faut.

— Mon père était sabotier, dit Schérer.

— Il n'y a pas de sot état. Celui qui est sabotier et qui s'en fait gloire, pour lors, celui-là, je l'estime, comme tout sabotier ou n'importe quoi. Sabotiers ou autres, tous les métiers sont dans la nature, ce qui te prouve que j'ai raison. Pour lors, ce n'est pas pour cela que tu as obtenu la main de cette famille. Pour lors, ce ne serait pas non plus pour ton éducation, vu que tu manques de connaissances préliminaires, ayant été arrêté dans ta carrière par des blessures, entraînant l'incapacité de travail, qui ne t'a pas permis de continuer ton éducation négligée.

— Voilà ce que je regrette. Je serais aujourd'hui à la tête d'un régiment. Ces brigands-là m'ont pas fait apprendre à lire, — je parle de mes parents — mais je bois bien.

Les deux amis choquèrent leurs verres, comme ils n'y manquaient point à chaque repos de l'entretien, les vidèrent, les replacèrent, et Schérer les

remplit de nouveau ; et, s'il faut le dire une fois pour toutes, remplir les verres, y porter la main, les approcher l'un de l'autre, les vider et les remplir de nouveau, composait uniquement et continuellement leur *action*, pour parler comme les professeurs d'éloquence.

— J'ai donc raison dans ce que je dis que c'est ton physique qui est recherché. Ce n'est pas un individu comme moi, Lapointe, qui aurait eu cette chance.

— Va donc, pourquoi ça ?

— Pourquoi ! pourquoi que je n'en suis pas capable. À cause des pertes que j'ai essuyées, relativement à mes amputations, et puis aussi que je n'ai pas été servi sous le rapport du physique ; je n'en ai même pas, pour bien dire, de physique.

— Va donc, je te dis, qu'est-ce donc qu'il te manque ? À ta santé !

— En te saluant. Non, reprit Lapointe en posant son verre, non, je sais ce qui me concerne. Jamais une femme n'aura la chose de faire pour moi des folies, comme je vois qu'on fait souvent.

— Tais-toi donc, il y en a qui sont capables de tout.

— Non, j'en suis sûr, je n'aurais pas pu, moi, Lapointe, me marier comme ça.

— C'est-il pour ta pituite ? Si c'est ta pituite, je ne dis pas ; tes autres infirmités ne regardent personne. — À ta santé !

— Salut.

— Mais, animal, qu'est-ce que ça te fait donc ? reprit Schérer peu après, tu es infirme, je le veux bien ; on ne veut pas de toi, je le veux bien encore. Mais qu'est-ce que ça te fait donc ? tu as de l'argent, te voilà tranquille.

Lapointe, qui cherchait des adoucissements dans les contradictions de son ami, demeura stupéfait et piqué au vif de le voir si vite abonder en son sens ; et si Schérer avait eu plus de malice ou les yeux moins troubles, il eût vu s'épaissir sur la face enflammée de Lapointe une teinte d'un rouge plus vif, qui n'était point l'effet des bouteilles ; mais le naïf Schérer poursuivit aveuglément :

— À ta santé !

— Faites honneur.

Lapointe posa son verre en pinçant ses lèvres, l'œil étincelant de dépit, et continuant d'un ton où perçaient les douleurs de sa vanité blessée :

— Et une supposition, vois-tu bien, qu'ils auraient bien voulu de moi, c'est à savoir si moi, Lapointe, j'aurais bien voulu d'eux.

— Comment dis-tu ça ? tu aurais refusé cette affaire-là ?

— Allons donc !

— Allons donc ?

— Pourquoi ça ?

— Parce que...

Schérer qui portait son verre à sa bouche s'arrêta tout court.

— Qu'appelles-tu parce que ?

— J'appelle qu'on met tout d'un côté, rien de l'autre, qu'on déshonore un homme, comme voilà toi, sur ses vieux jours, et qu'il est, comme dit l'ancien, le dindon de la farce.

— On me déshonore, dit Schérer d'une langue épaisse.

— Parlons raison, poursuivit le cruel Lapointe ; comment ça s'est-il fait ? Connais-tu la famille ? Non, pas vrai ? Ça peut être des gens très-bien, ça peut être de la canaille, ça s'est vu. Tu es un honnête homme, tu leur as donné ton nom ; qui est-ce qui te dit que tu ne paraîtras pas indirectement devant les tribunaux ? Tu as donc vendu ton nom ? pour combien ? Vingt francs par mois. Ça n'est fichtre pas cher.

Schérer, un moment en suspens, son verre au bord des lèvres, dit enfin :

— Je m'en moque ; à ta santé !

Et il but.

— Salue bien, dit Lapointe. D'après ça, tu as reconnu sur les papiers comme quoi tu étais le père de deux enfants inconnus ; ils ne sont toujours pas à toi ; ces enfants, ça peut être par la suite des voleurs ; tu les as toujours bien reconnus, ces enfants ?

— Je les ai reconnus, c'est vrai, mais... je ne les connais pas, ces enfants ; je m'en bats l'œil.

— D'après ça, qu'est-ce que je dirais de ta femme ? Tu ne la connais pas, ni moi non plus. Qu'est-ce que c'est que ta femme ? Une femme qui se marie pour vingt francs par mois, fallait-il qu'elle fût pressée !

— À ta santé ! dit Schérer ému.

— Et maintenant que te voilà marié, elle n'a plus à se gêner ; tu es là pour répondre, tes cheveux blancs sont compromis.

— Crédié ! s'écria Schérer en frappant du poing sur la table, si j'apprends quelque chose, je lui casse les reins ; on me connaît toujours estimable, Schérer, toujours.

— Tu ne sais toujours pas son adresse ?

— On la saura.

— Voilà encore ce que je n'aurais pas souffert ; on a manqué d'égards vis-à-vis de toi ; on t'a manqué ; un vieux militaire, bon soldat, blessé pour la patrie, comment t'ont-ils traité ? Aucune honnêteté. Tu leur donnes le nom d'un honnête homme, ils ne te rendent pas un coup de chapeau ; j'en ai rougi pour toi. On a du cœur, vois-tu, on ne peut pas voir un affront d'un camarade estimable.

— Va donc, va donc, je l'ai bien vu, sans faire semblant, que ces canailles-là m'ont manqué.

— S'ils t'ont manqué ! pour dix mille francs je n'aurais pas voulu ça. Un vieux brave ! des intrigants qui abusent de son ignorance, qui enchaînent sa liberté pour rien du tout, car enfin, tu pourrais, avec ton physique, trouver un parti plus avantageux... Tout ça pour vingt francs par mois !

— Lapointe ! s'écria Schérer avec un jurement intranscriptible, tu m'ouvres les yeux, ça ne se passera pas comme ça !

— Et ce n'est pas tout, dit Lapointe, ils t'ont promis vingt francs par mois : qu'est-ce qui le dit ? as-tu des papiers ?

Schérer était, dans son ivresse, comme un homme qui roule de roc en roc au fond d'un précipice ; il répondit d'une voix étouffée :

— Rien du tout.

— Eh bien, ça te sera retranché au premier jour, voilà comme ça marche. Au premier moment, psit ! et cours après.

— Ah ! si j'y courrai ? s'écria Schérer, j'irai mettre le feu chez eux. Voilà mon genre, à moi ; on ne me connaît pas.

— Je te plains toujours bien. Un homme d'âge ! te voilà pas moins lié pour le restant de tes jours.

— Canailles ! disait Schérer, aussi vrai que tu t'appelles Lapointe, je ferai des malheurs dans cette maison-là. Je te remercie toujours, tu es un vrai ami. À ta santé !

— Moi de même, dit Lapointe avec un sanglot ; car il avait le vin tendre, et le moment était venu pour lui de lâcher la bride à sa sensibilité. — Si tu savais, mon pauvre Schérer, reprit-il en versant des larmes, combien je t'ai regretté quand tu as fait cette folie-là ! Vois-tu bien, moi, Lapointe, je t'ai toujours porté de l'intérêt, mon bonhomme.

Ils en étaient là de leurs élans mutuels quand la mère Misu, en personne, vint les avertir qu'il était temps de se retirer. Elle les trouva tous deux en pleurs, se livrant aux plus vives démonstrations d'amitié ; et quand la digne femme eut réussi à se faire payer les frais du repas, elle les poussa ; se tenant tous deux embrassés, vers la porte qu'elle leur ferma rudement sur les talons, selon le cérémonial dès longtemps en usage dans son établissement.

Je ne décrirai pas la marche sinueuse de mes héros, ni leur arrivée providentielle dans l'Hôtel ; j'ai hâte de courir à des événements plus importants, quoique moins merveilleux, et qui marchent plus droit au but.

Il était convenu que Schérer irait toucher sa pension chez un notaire qui avait en dépôt certaines sommes que la famille Baffi mettait à la disposition de son bien-aimé fils. Schérer, stimulé d'ailleurs par le même Lapointe, se procura l'adresse de sa nouvelle famille. Mais pour précipiter cette relation surprenante, nous franchirons plusieurs scènes intermédiaires où Lapointe ne fit qu'irriter la blessure qu'il avait faite au cœur de Schérer, sous prétexte d'y verser l'huile et le vin. Cette expression n'est qu'à demi figurée, puisque le dernier de ces entretiens se tenait à la cantine de l'hôtel, où Schérer, sous l'égale impulsion des conseils de son ami et d'un nombre incalculable de petits verres, résolut de mettre à exécution ses projets antérieurs.

Il s'achemina majestueusement, fort de son droit, jusqu'à la rue de Verneuil, levant le nez de place en place et questionnant les Auvergnats du coin d'un air impérieux. Enfin il s'arrêta devant le numéro 10, et pénétra sous la porte cochère de l'air dont il serait jadis entré dans Berlin s'il avait pris seul cette capitale.

La loge du concierge était vide ; l'invalidé se retourne, puis s'avance dans la cour et, frappant de sa canne sur les pavés, appelle le portier à tue-tête. Cette invocation fut accompagnée d'une pantomime impatiente et de jurons scandaleux dans une *maison comme il faut*, ainsi que disait le portier quand il montrait aux chalands ses appartements à louer.

La portière, qui rangeait une chambre de garçon à l'entresol, mit la tête à la fenêtre, mal prévenue en faveur d'un individu qui faisait ce vacarme, et plus mal disposée à s'adoucir en voyant que cet homme portait la capote d'un invalide.

— Qui demandez-vous ?

— Madame Schérer.

— Elle est sortie.

— Sortie ! Je vais y aller voir.

— Quand on vous dit qu'elle est sortie.

La portière, voyant que l'invalidé s'acheminait vers l'escalier, descendit par bonds ; mais Schérer, sans baisser son accent hautain :

— Je demande madame Schérer ! mon épouse !

— Votre épouse !

— Légitime.

La portière, effrayée du ton, des paroles et des symptômes qu'elle reconnut dans la face de l'invalidé, se pencha sur la rampe de l'escalier en criant d'une voix perçante :

— *Ernault* !... descends vite, on a besoin de toi !

Le portier s'appelait Renault, mais on reproduit ici la prononciation de sa femme quand elle l'appelait de loin.

— Quand vous seriez deux, grommelait Schérer avec la quiétude de l'ivrogne, elle n'est pas moins mon épouse, ma femme, quoi ! Je m'en bats

l'œil.

Ernault, glissant des régions supérieures, parut dans le simple appareil d'un portier qui frotte, manches de tricot et chaussons de lisière. Un clin d'œil de sa femme montra le péril.

— Tiens, parle donc à monsieur, qui ne veut pas entendre raison.

— Je parle honnêtement, dit Schérer ; madame n'est qu'une bête ; je demande madame Schérer, mon épouse devant la loi.

— Tu vois dans quel état il est, dit la femme.

— Ces dames sont sorties, dit le portier pâlisant. C'est la vérité qu'on vous dit.

— Vous êtes payés pour ça. Mais j'ai des droits ; ôte-toi de là que je passe.

Schérer enfonça son chapeau sur sa nuque d'un air qui présageait de sinistres événements si le portier se fût décidé à se montrer aussi chatouilleux que lui ; mais Renault fit un sacrifice à la paix des locataires.

— Tenez, obstiné, tenez, s'écria-t-il tout éploré en ouvrant la porte de sa loge, voilà leurs clefs ; qu'est-ce que vous voulez de plus ? Vous voyez bien qu'elles n'y sont pas.

Schérer s'arrêta dans la même attitude, pesant la force de cet argument.

— Madame n'est toujours qu'une bête, mais je reviendrai.

— On ne vous insulte pas, disait Renault tendrement en le reconduisant, n'insultez pas les autres.

— Qu'est-ce que tu racontes, concierge ? s'écria Schérer, content de voir s'ouvrir un nouveau jour à sa colère.

Mais Renault, par mesure prudente, acheva de le pousser hors de la porte, et la lui ferma à grand bruit sur le nez, le laissant exhaler sa fureur au dehors. Après quoi il rejoignit sa femme, encore trop ému de ce scandale pour songer aux extravagances de cet ivrogne, qui voulait que madame Schérer fût sa femme. Ce fut madame Renault qui la première rappela ce trait remarquable.

— Mon Dieu ! dit-elle peu après, ça ne m'étonnerait pas. Il m'est bien revenu quelque chose comme ça sur le compte de ces dames. Dans tous les

cas, il y a du louche ; car enfin, ce monsieur l'Italien qui vient n'est pas de la famille. C'est toujours bien désagréable d'exposer une maison comme il faut à des *invanies* pareilles.

Ces suppositions eurent de longues suites quand les deux époux, leur besogne finie, furent réunis dans leur loge. Une heure après, mesdames Fressurey traversèrent le vestibule. C'était un usage suivi entre elles que la fille laissât à la mère tout le soin des rapports obligés avec les concierges. Madame Fressurey venait seule prendre la clé ou la bougie, tandis que madame de Schérer, gardant son quant à soi, montait fièrement l'escalier. La portière attendait cette entrée avec impatience : elle prit à part madame Fressurey, tout enflée de son mystère, et lui conta la chose de point en point avec tous les commentaires et tous les ornements que sa verve lui put souffler. Madame Fressurey pâlit.

— Chassez-le, ne le laissez jamais monter. — Puis, soupçonnant que sa fille s'impatiait, elle ajouta : Je vous dirai ce que c'est.

Et elle ferma la porte. En effet, Cécile, se retournant vers sa mère sur le palier :

— Mon Dieu, maman ! que peux-tu donc avoir à conter à ces gens-là ? c'est vraiment insupportable. Enfin que voulaient-ils ?

— Rien, dit la mère en dissimulant, une bagatelle, un monsieur qui est venu.

— Quel monsieur ?

— Un tapissier... qui venait offrir un meuble de salon. On lui a dit qu'il était acheté.

Découvrir l'affreuse vérité à Cécile, c'eût été la jeter dans une suite d'attaques de nerfs dont il n'était pas possible de prévoir la fin. L'excuse de madame Fressurey était bien choisie ; elle nous servira de transition naturelle pour conter les améliorations qui s'étaient nouvellement opérées dans le train de ces dames.

Leur premier soin après le mariage de Cécile fut, comme on pense, de changer de logement pour perdre la trace de leurs antécédents équivoques ; on prit alors l'appartement de la rue de Verneuil. À cette occasion, et comme ces dames allaient alors entrer librement dans le monde, M. le

comte, dûment circonvenu, voulut bien faire la dépense d'un nouveau mobilier, ou du moins augmenter l'ancien qui n'était plus en harmonie avec le nouvel appartement plus vaste et plus élégant. La première servante fut renvoyée, et la nouvelle prit le nom de femme de chambre.

Déjà le cercle de ces dames s'était agrandi ; Cécile, remise à la musique, avait noué de nouvelles relations dans le monde des beaux-arts. Les anciens appelaient la table, je crois, l'*entremetteuse de l'amitié* ; j'en dirais autant du piano et même quelque chose de plus. Je n'affirme point que la nouvelle société fût parfaitement choisie ; c'était du moins ce qu'on peut voir de mieux chez des dames dont l'origine, le nom, l'état, se perdaient en des ténèbres si voisines, et que les visiteurs ne se souciaient point d'approfondir. On trouvait, je suppose, parmi la compagnie, madame Gidoin, à qui la reconnaissance attachait ces dames, quelques chanteurs de romances, quelques petits bourgeois séduits par les grandeurs de madame de Schérer, et qui se trouvaient honorés de ses bonnes grâces, etc., etc., etc. D'ailleurs, ces dames avaient si grande hâte de reconquérir leur considération, qu'elles venaient de concevoir une manœuvre décisive. Elles s'apprêtaient à donner un bal, laquelle solennité était fixée à huit jours de là.

On peut se figurer le zèle qu'elles apportèrent à préparer ce triomphe, où devait briller de tout son éclat leur état-civil remis à neuf. Le seul plan de cette fête les occupa trois semaines, et l'opportunité de chaque rafraîchissement fut discutée à part. La fille tremblait de donner dans la petite soirée à échaudés, et la mère, au contraire, moins piquée d'élégance, craignait de tomber dans l'excès. Il fut enfin arrêté qu'on aurait deux douzaines de glaces et deux plateaux de punch, sans compter les sirops et les limonades. On loua d'avance deux banquettes à crépines d'or ; à cette occasion, il fallut démonter le lit de madame Fressurey qui, pour ce soir-là, se résignait en bonne mère à coucher dans la soupente où on serrait le bois.

Ces dispositions arrêtées, on envoya les billets d'invitation dûment lithographiés, ce qui parut à madame Fressurey une prodigalité sans pareille. M. le comte Baffi avait promis d'assister à la soirée pour y jeter quelques reflets de son élégance ; mais une catastrophe soudaine répandit le trouble au milieu de ces préparatifs. L'altercation suivante la laissera deviner :

— Mon Dieu, maman, dit Cécile en traversant l'antichambre, dont la porte ouverte lui laissa voir sa mère en grande communication avec la portière, je t'ai pourtant dit bien souvent combien cela me déplâit. Que peux-tu donc avoir à bavarder avec ces gens-là qui ne songent qu'à espionner ?

Mais madame Fressurey, toute pâle et hors d'elle-même, n'eut pas cette fois la force de s'excuser.

— Eh bien, qu'as-tu donc ?

— Rien, dit la mère, d'une voix étouffée.

— Je veux le savoir ; je dois être instruite de ce qui se passe.

— Tu es une ingrate ! dit la mère, vaincue à la fois par l'injuste soupçon de sa fille et la gravité des événements, tu m'accuses... tu me fais des scènes... tandis que je cherche à te cacher des désagréments qui te feraient de la peine.

— Mais quoi donc ? Tu me fais mourir.

— Eh bien, cet homme...

— Cet homme ?

— Qui fait des siennes...

— Qui ?

— Ton mari.

— Mon mari ? dit Cécile surprise.

— Cet homme que tu as épousé...

— Il est venu ici ? reprit Cécile avec un froid désespoir qui lui laissa le courage de poursuivre ses questions.

— Voilà même plusieurs fois. Je voulais te le cacher, parce que je connais ta tête ; la portière a des ordres. Je lui ai bâti une histoire, rien n'est compromis ; mais il vient de temps en temps les tourmenter.

— Que veut-il ? qui lui a donné mon adresse ? Ah ! mon Dieu, maman, je n'y survivrai pas ! maman, mes pauvres enfants !

À ces derniers mots, jetés d'une voix perçante, Cécile s'élança dans le salon, se laissa tomber sur le divan, et là s'épanouit en l'une de ces

pâmoisons dont madame Fressurey avait encore la bonté de s’effrayer par habitude quoiqu’elle en connût parfaitement la marche et les suites peu dangereuses ; elle courut donc à la suite de sa fille, le bonnet en l’air, les traits renversés.

— Ma fille ! mon enfant ! ne t’inquiète pas, ce n’est rien ; tu as voulu savoir... Je t’aurais caché... donne-toi patience... ah ! quels nerfs ! quels nerfs !

Elle avait coupé les cordons de la robe de Cécile, elle cherchait des flacons çà et là ; et cependant madame Schérer, dont l’éducation, comme on sait, n’avait point gêné l’excessive sensibilité, madame Schérer, dis je, livrait un combat des plus rudes à l’un des coussins du divan, qu’elle avait saisi corps à corps.

En sa qualité d’ancienne *artiste*, Cécile avait étudié sur le vif ces contorsions du drame, qui, du théâtre, ont passé dans les mœurs d’un certain public ; elle en avait fait bon usage dans ses rapports avec Baffi et ses prédécesseurs ; et dans ses plus vifs chagrins, le soin de la mise en scène jamais ne l’abandonna. Si ses cheveux étaient épars, ses bras tordus, ses nœuds rompus, c’était à bon escient ; elle s’écriait donc avec des hoquets tragiques, en se démenant sur le divan.

— Ma position ! mon avenir !

Elle se redressait brusquement, le regard fixe et farouche, et d’une voix précipitée :

— Je suis perdue ! perdue !

La vieille Fressurey, qui connaissait la scène de longue main, demeurait debout, interdite, dans l’attitude fatale du vieux Ruy-Gomez, au dénouement d’*Hernani*.

— Je suis une femme déshonorée ! reprit Cécile en jetant le mot à la manière de madame Doryal.

— Déshonorée ! hasarda de dire madame Fressurey, sois donc raisonnable, Cécile, tu pousses toujours les choses à l’extrême. En quoi es-tu déshonorée ? qui songe à te déshonorer ?

— Madame !... Madame ! s’écria Cécile, en se levant dans une attitude terrifiante et rejetant ses cheveux de la main, taisez-vous ! c’est à vous que

je dois mes malheurs !

Madame Fressurey, habituée à de pareils mouvements scéniques, se contenta de répliquer mollement :

— Que tu es donc enfant ! d'après ça tu as tort de m'accuser. Si ton père vivait, il ne le souffrirait pas ; il n'y a pas de quoi fouetter un chat.

Cécile, désarmée par ce sang-froid, se rejeta sur le divan.

— Au moins qu'il ne le sache pas, qu'on le lui cache.

— Qui ça ?

— Mon Baffi... Il mourrait de chagrin... ou il nous quitterait.

— Mais ça n'a pas le sens commun ; il n'en sait rien, cet homme. Tu as tort de prendre feu comme ça. Écoute-moi donc, mon enfant.

Madame Fressurey se rapprocha du divan, s'assit auprès de sa fille et la cajola des deux mains, en rajustant ses cheveux et son fichu.

— Tu conçois bien que je me suis mise en mesure pour parer à cet inconvénient. J'en ai parlé à madame Gidoin, qui est une femme de bon conseil.

— Oui, c'est elle qui nous met dans cette affreuse position.

— Mon Dieu ! elle a fait ce qu'elle a pu, cette femme ; elle ne veut que ton bonheur. Pour lors, un homme de loi va l'aller trouver, cette horreur d'homme, et lui dire rondement qu'à la première inconséquence de sa part, son mois lui sera supprimé : nous le tenons par là. Tu conçois qu'il finira ses amabilités ; en même temps on lui dira que nous sommes à la campagne. Le portier a des ordres sévères. Cette démarche va se faire aujourd'hui, j'aurai la réponse demain ; tu n'as à t'inquiéter de rien. Dans tous les cas, avec des protections, on pourrait faire mettre cet homme au cachot... ou le changer de garnison. Un militaire, on en vient toujours à bout.

Cécile, subjuguée par cette rhétorique qui s'étendit en répétitions, s'apaisa peu à peu ; elle goûta les raisons maternelles, et se flatta elle-même qu'après tout il ne lui serait pas impossible, avec un peu de crédit, de réduire un invalide à l'impossibilité de lui nuire. Néanmoins, ces premiers moments passés, l'épée de Damoclès resta suspendue sur la tête de ces deux

femmes. La mère était loin de goûter cette sécurité qu'elle voulait inspirer, et Cécile ne pouvait maîtriser sa crainte, suite d'un si terrible avertissement.

À chaque coup de sonnette, durant ce jour et les suivants, le cœur de ces dames vibrait à l'unisson ; mais enfin madame Gidoïn rendit bon compte de sa commission, et quelques jours s'étant passés sans encombre, la tranquillité se rétablit. La mère et la fille reconnurent qu'il était impossible à un pareil misérable de les troubler dans leur région supérieure.

Bientôt leur attention fut absorbée par cette fête qui était un coup de leur politique, et dont l'époque était proche. Qui ne sait que la vanité peut tout dans certaines têtes ! le soin de l'orchestre, des rafraîchissements et du luminaire, l'envoi des invitations, le remue-ménage pour la décoration du salon, occupèrent uniquement ces dames durant deux jours. Cécile n'en dormit pas.

Enfin, le fameux jour arriva, et l'on croira qu'Alexandre la veille d'Arbelles, ou Bonaparte au matin d'Austerlitz, furent moins affairés que la mère et la fille ; l'histoire est là pour le dire. Dès le matin, les banquettes, le piano, les quinquets, furent mis en place. Le portier Renault fut requis en cette occasion solennelle, et ce fut lui qu'on chargea le soir d'apporter les plateaux. Cécile voulait qu'on lui louât une livrée. Mais la fierté de Renault se refusa nettement à cette transformation passagère en laquais.

Ces dames dînèrent à la cuisine, sur le coin d'une table, de peur de déranger d'avance les magnifiques dispositions de l'appartement. Au reste, elles n'avaient point d'appétit. Cécile procéda ensuite à l'importante occupation de sa toilette, dès longtemps méditée.

Elle l'achevait à peine que Baffi, fidèle à sa promesse d'arriver le premier, fit entrer son cabriolet dans la cour ; car il avait dès longtemps réformé son carrosse, sous prétexte qu'il était moins commode, mais en réalité parce qu'il commençait à lui coûter trop. Cécile, goûtant ces économies, lui insinua qu'elles convenaient à un père de famille, quoiqu'il n'y eût personne dans le monde à qui cette qualification respectable convînt moins qu'à cet imprudent.

Le jeune comte parut dans le salon de ces dames en tenue de bal ; elles ne doutaient point que ce seul personnage, portant un tel titre, nourri dans le

grand monde et mis dans le dernier goût, ne suffît pour hausser le ton de toute l'assemblée.

Malheureusement les deux premières figures qui parurent après lui étaient deux femmes, mère et fille, d'une laideur et d'un ridicule des plus choisis ; il est d'usage en pareil cas que ces créatures disgraciées soient des plus tôt venues. Baffi n'en fit pas moins de grandes galanteries ; érigé en héros de la fête et se sentant généralement admiré, il se pavanait dans sa fatuité comme le Mascarille des *Précieuses* ; sa présence, en effet, guinda la morgue des invités. Les pères de famille n'osaient tourner la mâchoire dans leur cravate bien empesée ; les jeunes gens, empêtrés de gants jaunes, se gardaient de plier les doigts, de peur de les salir ; les virtuoses prenaient de grands airs près du piano. Quant aux dames, elles figuraient sur leurs banquettes un assortiment de poupées fichées sur leurs piquets.

Dans cette somnolence cérémonieuse, *Ernault* passait de temps à autre devant les banquettes un plateau garni de sucreries et de bavares. Madame l'accompagnait maternellement pour joindre ses offres empressées à cette présentation silencieuse, ou plutôt pour intimider les invités gloutons, et veiller à ce que rien, comme elle le disait, ne fût gaspillé.

Enfin, après des murmures qui s'élevèrent dans un coin du salon et des supplications combinées d'avance, Cécile se laissa mollement entraîner au piano ; elle y chanta un duo italien avec un grand monsieur, basse superbe, qui toussait horriblement. Si l'on n'écoula guère, on applaudit beaucoup.

Ce mouvement ayant un peu rompu la glace, on annonça un quadrille. Les femmes invitées se levèrent en tumulte ; dans ce désordre, Renault, qui se trouvait engagé avec son plateau au milieu des groupes, augmenta la confusion, Cécile vit sa gaucherie, et se mit à crier comme parlant à son laquais :

— Renault, Renault ! vous encombrez ! qu'il est maladroit ! allez-vous en, Renault !

Mais madame Fressurey, effrayée des suites de cette grande liberté de sa fille et en voyant l'effet sur la physionomie de Renault, se précipita au devant de lui pour lui frayer un passage et réparer le mal autant que possible.

— Monsieur Renault, mon bon monsieur Renault, par ici, — et, faisant à sa fille force signes désapprobatifs, — prenez garde de vous cogner, monsieur Renault. Pardon, que je passe devant vous pour vous éclairer dans le couloir.

Mais ces adoucissements ne firent que blanchir contre la dignité du portier profondément blessée. Comme la contredanse lui laissait un moment de répit, il descendit tout boursoufflé dans la loge, pour donner cours à son humeur, comme aussi pour dégonfler ses poches des sucreries qu'il y avait glissées malgré l'active surveillance de madame Fressurey.

— A-t-on jamais vu ? dit-il en fermant brusquement sa porte vitrée.

— Eh ben ! quoi donc ? dit la portière.

— Ces bégueules d'en haut...

— Je m'y attendais.

— Ça prend des airs avec moi, quand j'y vas par complaisance.

— Ah ! ben, par exemple.

— Renault, dit la jeune ; Renault, allez-vous en.

Le portier imitait le ton renchéri de Cécile, d'une voix de fausset qui fut peut-être l'intonation la plus comique qu'il eût jamais poussée ; il reprit de sa voix naturelle :

— Comme si j'étais leur domestique ! Tiens, que j'avais envie de lui répondre, est-ce que nous avons gardé vos amis ensemble ? Il ne s'en est pas fallu d'un cheveu que je ne lui réponde ça.

— Mon Dieu, mon Dieu, dit la portière, faudra donc que je les remette à leur place.

— Et puis cette vieille qui est toujours sur vos talons, et qui a l'air de se méfier, comme si on était des voleurs... Pour des saloperies comme ça, ajouta Renault en déposant sur la cheminée de la loge les biscuits et les marrons glacés en miettes dont il avait bourré sa poche.

En même temps il tira le cordon sur un coup formidable qui retentit à la porte de la rue et qui fit monter la mauvaise humeur des portiers à son comble.

— S'ils croient que je vais répondre à des coups pareils ! ça n'est que de la canaille qui vient chez eux, et ça joue aux gens conséquents.

On entendit alors les éclats d'un bâton sur les pavés et une grosse voix qui criait fort indécemment. Le portier ne douta point que ce ne fût encore quelqu'un invité qui s'annonçait ainsi sans égard pour la paix de la maison.

— C'est trop fort ! s'écria-t-il, faut que j'aïlle y parler, je ne dois pas souffrir ça !

Mais à peine avait-il fait deux pas hors de la maison, qu'il donna du nez contre un corps énorme, chancelant, indiscernable, qui poussa un mugissement et qui exhalait une odeur bachique. En se redressant, Renault reconnut le visage enflammé d'un personnage trop connu, qui le saisit au collet.

— Qu'est-ce que tu es, toi ? le concierge ? Concierge, le cordon, s'il vous plaît ! d'autres diraient portier. Qu'est-ce que j'ai sous la main ? Faites-moi le plaisir d'y regarder voir ?

— Dites donc, vous, s'écria *Ernault*, avez-vous fini de plaisanter ?

— Je ne plaisante pas. Viens sous le quinquet me dire si tu es le concierge.

— Oui, je suis le concierge... Après ?

— Ah ! c'est différent. Je vous fais mes excuses. Je n'en veux qu'à votre femme... qui n'est qu'une chipie méprisable.

— Ah ça ! ne recommencez pas à me dire des sottises.

— Vous, je ne vous dis rien, faites excuse, parfait honnête homme, je n'ai reçu que des honnêtetés de votre part. Je vous estime. C'est votre femme qui est une poison du quartier.

— N'insultez pas le monde.

— Je ne l'insulte pas, le monde, je dis la vérité sur votre femme.

— Il n'est pas question de tout ça : vous allez sortir.

— Du tout, mon ami, je veux entrer.

— Vous savez qu'il n'y a pas moyen. Chez qui voulez-vous monter ?

— Chez ma femme... Madame Schérer... ma femme, quoi !

— Vous savez bien que cela ne prend pas, puisque ces dames disent que vous m'imposez, n'étant qu'un soi-disant parent dérangé par l'inconduite.

— Oui, voici ce qu'elles disent au sujet de ma légitimité ; mais on a paré la botte. Il y a des malins à l'Hôtel comme ailleurs, et Lapointe n'est pas manchot. Il aurait pu l'être... Il aimerait mieux ça... Enfin, on s'est mis en règle, et voilà ma feuille de route. Tiens, sais-tu lire, domestique ?

Il lui porta sous le nez une poignée de papiers qu'il tira de sa capote, et les appela l'un après l'autre, tandis que madame Renault, retenue comme son mari par la curiosité, demeurait debout, la porte entr'ouverte, sur le seuil de sa loge.

— Si tu sais lire, déchiffre-moi cette pancarte ; ce n'est pas moi qui la fais parler... Mairie du dixième arrondissement, ce jourd'hui ont comparu... N'est-ce pas quelque chose comme ça ? Heu, heu, heu,... Guillaume Schérer, ancien militaire, domicilié à l'hôtel des invalides, etc., etc... et Cécile Fressurey, rentière, etc... Qu'est-ce que tu dis de ça, Moustapha ? En v'la-t-il des papiers publics ? Ah ! on veut nous couper les vivres !

— Je te l'avais bien dit ! s'écria madame Renault.

— Eh bien ! après tout, reprit le portier, qu'est-ce que vous voulez que je fasse à ça ? J'ai des ordres, faut s'y conformer. On m'a recommandé de vous empêcher de monter.

— Comment, criquet ! puisque tu reconnais mes titres là-dessus, tu vois bien que je suis chez moi ; tu fermes la porte à ton maître, car tu n'es qu'un domestique.

Une pantomime fort vive accompagnait ces éclats de voix.

— Je vous dis encore une fois...

— Je te dis que je vais te casser en miettes, si tu me fatigues de tes observations. Faut que j'entretienne mon épouse en particulier.

— Tiens, au fait, dit tout bas la portière, laisse-le donc monter ; on verra ce que ça deviendra.

Mais le portier n'eut point à se reprocher d'avoir tout à fait livré passage, car Schérer, exécutant, comme il disait, une charge à fond, le poussa rudement et s'ouvrit un chemin vers l'escalier, qu'il ne pouvait franchir

très-vite avec sa jambe de bois, ce qui eût donné au portier le temps de l'arrêter ; mais Renault se contenta, pour sauver l'honneur de son poste, de suivre à distance l'invalidé en criant :

— Je vous dis que vous ne pouvez pas monter ! Quel obstiné ! Vous forcez la consigne, entendez-vous ? Pour un militaire, ça n'est pas délicat. Je vais chercher la garde, moi !

— Cherche, portier, cherche... Tu ne sais donc pas que j'en suis, moi, de la garde ?

Ce dialogue était entrecoupé en mesure par les coups pesants de la jambe de bois sur les marches de l'escalier.

Infandum ! La force des choses m'amène à parler latin. Madame Fressurey, la contredanse finie, ne voyant point reparaître Renault, était passée dans l'officine improvisée des rafraîchissements, qui avoisinait la porte de l'escalier. Elle entend du vacarme, une contestation, des menaces ; elle ouvre, et se trouve de plein saut dans les bras de Schérer, qui la prend à partie ; elle pousse un cri avant de pouvoir se reconnaître ; le portier, pour montrer son zèle, redouble de récriminations, qui couvrent la voix de l'invalidé ; la porte demeurant ouverte, ce bruit perce au dedans. Cécile, toujours inquiète de sa mère et craignant quelque malencontre, court vers le lieu de la scène ; sa mère éperdue vient se jeter au devant d'elle, mais cette résistance irrite sa curiosité.

— Je crois bien, si je ne me trompe, que j'ai l'honneur de reconnaître mon épouse, dit Schérer.

Cécile voit ce chapeau à cornes, entend cette phrase, et roule dans les bras de sa mère.

— Ces dames, reprit Schérer avec la galanterie militaire, seront sans doute plus aimables que leur concierge : je demande la faveur de me présenter pour parler d'affaires.

Madame Fressurey ne savait auquel courir. Par malheur M. le comte Baffi, qui causait l'instant d'auparavant avec Cécile, s'étonne du bruit, et profite de sa liberté dans la maison pour aller voir ce qui se passe. Sa présence rend à madame Fressurey toute la force du désespoir ; elle dit à sa fille tous bas : Tiens-toi, ou tout est perdu, — et se précipite au devant du comte dans le corridor, en s'écriant :

— Allons, allons, ceci ne vous regarde pas, jeunes gens ; vous feriez de la peine à Cécile. Rentrez au salon. C'est une petite maladresse ; je vous conterai ça. N'abandonnez pas ces dames.

Baffi, riant sans savoir pourquoi, se laisse entraîner et rentre au salon.

— Quand ils seraient vingt, grommelait Schérer, j'entrerais. Les affaires avant tout. On est marié ou on ne l'est pas, de deux choses l'une.

— Je suis à vous, mon bon monsieur Schérer, lui dit gracieusement madame Fressurey.

— À la bonne heure, voilà une femme !

— Écoute, Cécile, dit tout bas la mère à la fille tremblante, ne t'étonne de rien, ne t'inquiète de rien, rentre au salon. Je vais te tirer de là ; fie-toi à petite mère, du courage et de l'aplomb.

Et, poussant sa fille dans le couloir :

— Monsieur Renault, allez donc placer le plateau, dit-elle au portier.

Elle courut à l'invalides qu'elle prit par le bras et attira dans un coin.

— Je suis bien enchanté de vous voir, mon bon monsieur Schérer ; nous voulions vous pousser une visite un de ces jours, mais il a fait si mauvais ! Enfin puisque vous voilà... Vous voulez entrer, vous voulez vous reposer un moment, n'est-ce pas ?

— Je ne vous cache pas... que je venais... Dame, oui, j'ai été choqué... Je ne suis pas content, quoi !

— Allons, méchant, laissez donc ça là. Nous sommes en train de nous amuser. Faut pas être grognon ; la jeunesse danse là-dedans. Mais il y a des friandises de votre âge. Vous arrivez à point nommé : Je viens de faire un punch de cinq litres.

— Cinq litres ! bégaya Schérer tendrement.

— Oui, et qui n'est pas piqué des charançons, et vous ne cracherez pas là-dessus, vieux mortier-monstre ; vous en aurez la bonne part. Mais, écoutez, mon bon monsieur Schérer, j'ai une observation à vous faire : Vous entrez là dans une société choisie, tous vieux parents riches, qui ne savent rien de rien ; vous comprenez ? Voulez-vous faire tort à ma fille, à votre

femme, à la mère de vos enfants, nous priver d'un héritage et nous mettre dans la gêne pour votre petite pension ? Voulez-vous ça, monsieur Schérer ?

— Plutôt mourir, c'est ma devise, je suis trop délicat.

— Entrez donc, je le veux bien, et faites comme si de rien n'était. Laissez-moi dire, et dites comme moi, ou bien encore ne dites rien, ça sera plus tôt fait, et vous aurez le temps de vous rafraîchir.

— Je comprends.

— C'est dit ?

— N'y a qu'une parole.

— Entrez-moi là-dedans : histoire de goûter la cuisine de l'établissement.

Elle le poussa dans le laboratoire, et lui versa du punch dans un bol. Schérer, tout attendri, disait :

— Si j'avais su, je m'aurais habillé.

— Vous êtes très-bien comme ça. Je dirai que vous êtes un ancien ami de mon mari, qui lui a sauvé la vie, du temps qu'il vivait... Pauvre cher homme, c'est lui qui serait étonné de vous voir.

Madame Fressurey, que les vapeurs du punch avaient d'abord un peu troublée, essuya une larme avec un essuie-main qui se trouvait sur la table.

— Allons donc, vous êtes très-bien comme ça, ce n'est que l'odeur que je crains ; mais je vais faire porter le punch, ça se mêlera.

— En voilà une femme ! répétait Schérer en vidant le bol pour la seconde fois.

Un moment après, Renault entra dans le salon avec un plateau, à la suite revint madame Fressurey, baragouinant gaîment un nom allemand ; enfin l'on vit paraître Schérer dans la simplicité surprenante de sa petite tenue d'invalides.

Je laisse à deviner l'effet de la scène sur l'esprit des invités, quand ils virent figurer dans cette assemblée cette capote à boutons d'étain, cette canne et cette jambe de bois, ce visage bourgeonné et ces petits yeux de Schérer que l'alcool et l'admiration chargeaient d'étincelles ; mais madame Fressurey, sans affectation, le sourire sur les lèvres et courant comme un

sergent de bataille dans les rangs des invités, glissait à l'oreille de l'un et de l'autre ;

— Fête de famille... un filleul de mon père... L'homme le plus respectable... sans sa blessure, il serait aujourd'hui maréchal... Quelle figure bien conservée !...et il a soixante et onze ans... Que cet homme-là me plaît !

Mais Baffi, avant d'être averti, vint à l'invalidé.

— Eh bien ! Qu'est-ce que vous faites là ? Restez à l'antisambre.

— Comment donc ! s'écria madame Fressurey, survenant à propos ; lui, notre bon ami ! C'est un parent, c'est un ami !

— J'ai crou qu'il était domestique.

— Lui ! notre bon ami ! Faites bien excuse, je vais vous conter ça.

Elle l'entraîna en lui parlant bas, tandis que Schérer, le regardant de travers avec ses yeux troubles, murmurait majestueusement.

— Heu !... gringalet !

Cependant les quadrilles se succédaient ; Schérer demeura paisiblement dans sa première attitude, appuyé au mur, sa canne à la main, près de la porte d'entrée et sur le passage des plateaux, qu'on ne manquait pas de lui offrir d'abord, comme il est dit dans la Fable qu'on présentait des gâteaux à Cerbère, ce qui fut pour le vieux guerrier une occasion de triomphe à l'égard du portier stupéfait, qu'il écrasait de regards vainqueurs et même de demi-mots insolents auxquels ce pauvre *Ernault* n'osait répliquer. Tant d'audace venait à Schérer du punch qu'on lui avait fait prendre depuis son entrée, sans préjudice des rafraîchissements de qualité inférieure, dont il s'était régalé lui-même en chemin. Schérer enfin, sous le charme de ces divers enchantements, sentit son vieux cœur se réchauffer aux accents d'une musique si bourgeoise, comme il disait pour en exprimer la perfection ; il commença de hocher la tête en battant la mesure *allegretto* du bout de sa canne, ce qui ne laissa pas de devenir un tableau fort intéressant pour ceux qui s'en avisèrent ; puis, promenant ses yeux éblouis sur les danseuses formant les figures d'un pas léger, il lui échappait à mi-voix des approbations que les proches voisins purent apprécier.

— Que c'est gentil ! ça vous marcherait sur un fer rouge... en v'là du sexe !... et cette petite qui trotte... c'est comme au théâtre, quoi !... Bravo ! les amours... et allez donc !...

Il faut dire que Schérer, sauf une garde montée à Vienne, un jour de fête, à l'état-major français, et sauf les blanchisseuses du Gros-Caillou, qui le dimanche dansaient dans la salle du Galant-Hussard ; à part ces exceptions, dis-je, si l'on peut les mettre en ligne de compte, Schérer n'avait jamais vu de femmes en robe de bal. C'est plus qu'il n'en faut pour expliquer son ravissement, sans y ajouter l'éblouissante clarté des quinquets et les odeurs capiteuses qui s'exhalaient de toutes parts des mouchoirs et des flacons des danseuses ; mais dans ce spectacle enchanteur, sa plus grande curiosité était pour sa femme, pour Cécile, qu'il ne perdait pas de vue. Schérer croyait rêver en se figurant qu'il était l'époux légitime de cette femme jeune, pincée, charmante, tout habillée de gaze et de fleurs. Notez que le vieux guerrier contenait au moment présent trois ou quatre bouteilles, grande mesure, de spiritueux, peu plus peu moins. Il souriait, bégayait, claquait des doigts, avec toutes les mines béates d'un magot articulé. Un moment il sortit de sa béatitude, tandis que Madame Fressurey passait d'une pièce dans l'autre, et, la tirant par le bras d'une main en réunissant tous les doigts de l'autre sur sa bouche démantelée, il fit entendre un pâteux clapotement des lèvres :

— Savez-vous qu'elle est fort bien, votre fille ; je vous en fais mon compliment bien sincère, querdi !...

— Voulez-vous vous taire, gentil dragon ? lui dit la mère avec un sourire joyeux. Elle passa vite sans faire attention. Il en résulta que Schérer, encouragé, voyant venir de son côté Cécile qui promenait ses grâces, se pencha vers elle amoureusement, comme on peut imaginer que fit l'âne de la fable levant sa corne usée.

— Ma parole d'honneur !... gentille tout à fait... et c'est sincère... Je suis flatté, quoi !...

Cécile, stupéfaite, blessée au vif, recula et lança sur le téméraire un regard chargé de mépris ; mais Schérer répliqua innocemment par une manœuvre digne d'un vieux tacticien ; il expectora un nouveau baiser sur sa main tremblante et l'envoya à sa femme.

Cécile disparut, percée jusqu'au cœur. On imagine ce qu'elle dut exhiler de plaintes, dès qu'elle put rejoindre sa mère ; mais madame Fressurey la réconforta, lui faisant voir que la chose aurait pu tourner plus mal, et qu'enfin ce bonhomme allait se retirer.

Pourtant bien des invités avaient déjà disparu, bien des danseuses s'étaient lassées, et Schérer n'annonçait pas l'intention de changer de place. Madame Fressurey s'approcha de lui un moment :

— Eh bien, dites donc, mon bon monsieur Schérer, faut pas vous gêner pour nous ; voilà qu'il se fait tard, vous devez vous coucher plus tôt que ça d'ordinaire.

— Faites pas attention, madame, ça me connaît ; j'ai monté des gardes nuit et jour.

— Ah ! c'est juste, un militaire ! C'est égal, si j'étais libre de m'en aller je ne tarderais pas à gagner mon lit.

— Et moi, j'en ai assez passé de ces nuits, dans la neige et partout, et je n'avais pas pour me distraire des jolies femmes qui battaient des entrechats. Quand nous avons été dans la Bavière...

Mais madame Fressurey, repoussée dans sa tentative, jugea inutile de prolonger cette conversation et disparut.

Quelques danses folles, les cotillons, les galops, dont on a coutume d'égayer la fin d'un bal, étourdirent l'assistance sur la présence obstinée de l'invalides ; après quoi le salon demeura presque vide. Schérer ne s'en allait pas. Baffi, furieux, fit mine d'aller l'avertir ; mais madame Fressurey le retint. À peine restait-il quelques retardataires qui voulaient, comme on dit, emporter les clés. C'étaient deux ou trois vieilles qui se flattaient qu'on les inviterait, faute d'autres, pour former un nouveau quadrille ; mais cette perspective faisait fuir les derniers cavaliers. Il ne se trouva plus assez de monde pour former ce quadrille tant désiré : il fallut partir. Ces vieilles, s'affublant piteusement de leurs coiffes et capuchons, embrassèrent tendrement la mère et la fille, avec mille politesses criardes. Aussitôt Baffi, sans contenir davantage ses bouillonnements italiens, se précipita vers Schérer :

— Eh bien ! qu'est-ce que vi faites là ?

— Et vous ? dit Schérer comme un homme qui se réveille d'un somme.

— Moi ? impertinent ! Vi demandez ce que ze fais là ? Sortez vite, misérable !

— Oh ! mon cadet, s'écria Schérer son chapeau de travers, tu te vends toi-même ; c'est donc toi qui me détruis mon honneur pendant que je suis absent !

Cécile, dès les premiers mots de cette scène, était tombée à la renverse. La mère, revenant d'accompagner ces dames, se jette entre ces deux hommes. Baffi, l'écume à la bouche, se tenait toutefois à distance, tremblant de fureur et d'épouvante, car Schérer, plus haut de deux pieds, était véritablement terrible à voir. Pour celui-ci, il ne sortait de son gosier que des cris rauques, entrecoupés, toujours les mêmes.

— C'est ma femme : ... ma femme légitime !... J'ai mes papiers..., le concierge les a vus, mes papiers, c'est mon épouse... légitime ! entends-tu, gringalet ?

— Portier ! portier ! s'écriait Baffi hors de lui, fuyant l'étreinte de son ennemi chancelant. — Oh ! ma réputation ! ma réputation ! criait Cécile en se roulant sur son tapis.

— Renault ! criait enfin madame Fressurey.

Il n'était pas besoin de tant crier, car le portier, friand de scandale, venait de lui-même avec sa femme et certain nombre de voisins ; ce renfort ranima le désespoir de Baffi, qui appelait à son aide.

— Moun domestique ! moun domestique !

— J'ai des papiers, gringalet... Je les ai montrés au concierge ; madame est mon épouse !... ma femme légitime !

Le portier, en sa qualité de portier, se rangea du parti du plus fort et du plus riche ; il saisit l'invalides par derrière à bras le corps. Baffi dès lors se précipita sur son adversaire, les voisins aidèrent et l'on parvint à traîner dans l'escalier Schérer, ivre de rage, qui ne cessait de crier :

— Concierge ! je te prends à témoin... tu as vu mes papiers... elle est ma femme légitime.

Et ces cris étaient bien (le portier et les voisins étaient présents) les pires coups qu'il pût porter à ses adversaires.

Cela fit un bruit horrible dans la maison. On connaît les suites ordinaires de ces événements sur les nerfs de Cécile. Nous tirerons le voile sur la scène déplorable qui suivit. Cécile y fit merveille de sanglots et de pâmoisons, madame Fressurey sua et souffla comme il convenait à la gravité de son rôle ; et Baffi, instruit de tout, touché de tout, pardonnant tout, finit par dire qu'il n'en aimait sa Cécile que davantage, et qu'il l'aimerait jusqu'à la mort (style épistolaire).

Nous passons à une scène plus tragique, quoique moins bruyante, et je n'ai rien moins à montrer au lecteur que l'aspect sinistre de Schérer et de son ami Lapointe marchant côte à côte, le lendemain de la fête, sur le boulevard de Gand. Il était neuf heures du matin. Il fallait d'étranges événements pour amener là ces deux hommes. Ils parlaient peu, marchaient la tête basse, d'un air résolu, s'arrêtant de temps à autre pour s'enquérir du chemin. Tout donnait à croire qu'il s'agissait entre eux d'une démarche de la dernière gravité. Ils s'arrêtèrent dans la rue Lepelletier au numéro 9, et, se présentant de front devant la loge du portier, Schérer demanda M. Baffi.

— Il est sorti, dit le portier étonné.

— Le gredin se cache, mais on le trouvera. Dites-lui de ma part qu'il est une canaille, et que Schérer, avec son témoin, le nommé Lapointe, ici présent, est venu en homme d'honneur pour lui mettre son sabre dans le ventre, et qu'il ne s'échappera pas. Suffit ; viens-nous-en, Lapointe.

Ils firent demi-tour sur leurs pivots de bois et s'en retournèrent. On ne rendra pas compte de leurs démarches successives, qui furent si pressées, si persévérantes, si multipliées, que le Baffi épouvanté n'osa plus mettre le pied hors de son appartement où il se faisait garder par son domestique ; enfin il fut obligé de s'en aller chercher un refuge chez un Italien de ses amis chassé de son pays pour complots politiques. Il ne pouvait paraître dans un lieu public, il n'osait se hasarder la nuit dans les rues sans craindre de voir paraître la redoutable figure de l'invalidé, qui, dans son esprit, s'était changé en une espèce d'ogre et de croquemitaine. Cet état de choses eut pour résultat, premier châtiment d'une liaison coupable, de rompre momentanément tout rapport entre le jeune gentilhomme et sa Cécile.

Mais que ne se passait-il pas chez Cécile elle-même ? Écrasées par l'effroyable scandale qui avait suivi ce bal si chèrement médité, les pauvres

femmes n'osèrent sortir de quelques jours, pour laisser passer les premières chaleurs de la honte ; mais elles ne demeurèrent pas longtemps dans cette solitude cuisante. Schérer les poursuivait avec autant d'acharnement qu'il en mettait à poursuivre Baffi ; il parut à divers intervalles comme un spectre vengeur chez le portier, qui eut encore fort affaire de l'arrêter.

Les Fressurey, comme leur infortuné protecteur, se voyaient bloquées chez elles par un homme résolu qui n'avait pourtant qu'une jambe. Baffi, dans le commun malheur, essaya de toutes les mesures préventives, jusqu'à porter plainte au procureur du roi ; mais, outre que le physique de Baffi, son accent et ses airs ridicules ne pouvaient donner à sa plainte toute la gravité désirable, les magistrats, le cas posé, n'y savaient nul remède, puisque Schérer, après tout, était l'époux légitime de Cécile, toujours aux yeux de la loi.

Une terrible péripétie vint compliquer au bout de quelques jours la situation de ces divers personnages. Schérer manqua un soir à l'appel et fut noté pour cause sur le livret du sergent. Le lendemain, on vit entrer une civière portée par quatre soldats de la ligne. Une patrouille avait trouvé l'invalidé gisant à deux heures du matin dans l'avenue des Amandiers, quartier désert et mal habité, derrière l'hôtel, dans ce vaste espace de terrain où les maisons sont encore trop rares pour former des rues.

Schérer, tout sanglant et sans connaissance, fut recueilli au corps-de-garde du boulevard. À son arrivée dans l'Hôtel il ne parlait point encore. On le déshabilla, on le mit au lit à l'infirmerie, et les médecins constatèrent sur tout son corps, de la chute des reins au sommet du crâne, la présence de plus de cinquante-sept lésions ou meurtrissures produites par un instrument contondant (style médico-légal), comme qui dirait trique, gourdin ou bâton ferré. Quelques-uns de ces coups, portés sur la nuque, avaient fait jaillir le sang dont on avait trouvé Schérer tout souillé. Grande fut l'émotion dans l'Hôtel. Les amis de Schérer, ses chefs, vinrent le voir pour aviser aux premiers renseignements ; on se perdait en conjectures.

— C'est bien étonnant, disait un des fonctionnaires de l'Hôtel après la consultation, un homme qui n'a pas d'ennemis !

— J'en ai, des ennemis, dit Schérer, ranimé par cette parole ; qui est-ce qui n'en a pas, des ennemis, bête !

Revenant à lui par degré, il raconta qu'il s'était vu assailli, à dix heures du soir, par deux hommes qui l'avaient assommé de coups, et qu'il savait d'où partaient les ordres. À la suite de quoi il raconta l'histoire de son mariage et ses suites. Lapointe, qui venait d'arriver, confirma la vérité de ces dépositions.

— Ah ! brigands ! ajouta Schérer en gémissant, ils n'en ont pas fini avec moi, si j'en reviens.

— Tu vois, dit Lapointe cruellement, si j'avais raison... et moi qui pourrais à présent te marier avec Toinette.

Le lecteur saura plus tard ce que c'est que Toinette. Schérer n'eut pas la force de répondre à son impitoyable ami. On se doute qu'il fut immédiatement rédigé un procès-verbal de l'événement. Dès que Schérer put parler, il s'empessa de donner son assentiment aux projets de poursuites judiciaires. On pense aussi que la justice, maladroitement instruite d'avance par les sollicitations de Baffi, fut vite au courant de l'intrigue ; et les premières mesures du magistrat, guidé par les indications du blessé, furent un mandat de comparution pour ledit Baffi, domicilié rue Lepelletier, numéro 9. Ô surprise ! on apprit là que M. le comte était parti subitement pour l'étranger. C'était une nouvelle présomption contre lui et contre les dames Fressurey, qu'on se proposait de mettre en cause, ne fût-ce qu'à titre de témoins, car on ne voyait d'ailleurs aucune charge directe contre elles. Or, on ne trouva plus au logis que la mère, qui s'arrachait les cheveux depuis deux jours en maugréant contre sa fille qui avait tout à coup disparu.

— Ah ! c'est sans doute, dit l'officier public chargé de la commission, qu'elle a pris la fuite avec M. le comte de Baffi.

— Plût au ciel ! s'écria la mère éplorée, ce n'est pas avec celui-là, c'est avec un mauvais sujet d'artiste du Mont-Parnasse, qui va sans doute la faire entrer dans sa troupe. Ah ! monsieur, abandonner sa mère ! quelle indignité ! avec un misérable mobilier dont la moitié n'est pas payée et deux enfants en sevrage ! Que vais-je donc devenir ?

L'officier s'épargna la suite d'une scène si lamentable. On apprit qu'en effet madame Schérer, sous un faux nom, avait pris la diligence avec un

premier amoureux du théâtre du Mont-Parnasse, lequel, par parenthèse, assistait à ce fameux bal qui s'était si malheureusement terminé.

Voilà ce que j'appris par lambeaux sur le subit écroulement de cette prospérité des Fressurey, qui parvenait à son comble, et comment furent déjoués leurs plans par la simple introduction dans l'intrigue d'un malheureux invalide, vieux, éclopé, le dernier homme qu'on eût pu craindre. Je pourrais finir ici ce récit instructif, si le même hasard ne m'avait fourni quelques détails qui le complètent.

Schérer, par bonheur, se remit de ses blessures ; c'est un tour de septuagénaire brûlé d'eau-de-vie. Au bout d'un mois il se promenait dans les jardins avec son ami Lapointe, qui n'était pas fâché au fond de le voir marcher aussi péniblement que lui ; Lapointe, d'ailleurs, avait repris tous ses avantages et en écrasait d'autant l'infortune de son ami.

— Si tu m'avais écouté, Schérer, tu n'en serais pas là. La folie est faite ; mais combien de fois t'ai-je dit que tu devais te méfier des femmes ! Les femmes t'ont perdu.

— On rattrapera mon gredin. Les magistrats, à ce qu'il me paraît, ont écrit à sa famille, qui a de quoi dans son pays.

— Oui, mais tu ne touches toujours plus ta pension.

— On peut leur pincer des dommages-intérêts ; la justice a les bras longs.

— Oui, mais tu as toujours épousé une rien qui vaille, qui a compromis ton nom.

— Je la méprise.

— Tu as toujours perdu ta liberté ; car à l'âge que tu as, avec ton physique, tu pouvais encore trouver quelque chance : tiens, Toinette, qui est une femme établie et qui a une cantine qu'on peut dire bien achalandée, Toinette me disait encore l'autre jour : Ah ! si Schérer avait voulu..., et c'est une femme qui aurait tout fait pour ton bonheur. Au lieu de ça tu es un esclave, tu es lié devant la loi, tu as perdu ta liberté.

Schérer poussa un profond soupir, qui s'appliquait indistinctement à Toinette, à son débit d'eau-de-vie ou à la liberté qu'il avait perdue.

Sur ces entrefaites, le caporal de garde, le voyant passer au bout d'une allée, vint lui dire qu'on le demandait. Lapointe parut inquiet, car c'était

une chose extraordinaire ; Schérer en conçut bon augure.

— Vois-tu, c'est peut-être quelque chose de bien qui m'arrive. Le magistrat m'a dit qu'il ferait des démarches auprès de la famille de l'Italien. Je m'attends de jour en jour qu'elle fera quelque chose pour moi.

Ce disant, il suivit le caporal à distance, et Lapointe le suivit lui-même de plus loin encore.

Schérer trouva devant le corps-de-garde une vieille femme et deux enfants qui jouaient.

— Ah ! monsieur Schérer, dit la vieille, vous savez le malheur qui m'est arrivé. Me voilà seule avec ces deux petits malheureux dont les mois sont échus.

Dans cette femme amaigrie, ruinée, mal vêtue et si prodigieusement changée, Schérer reconnut madame Fressurey ; mais l'indignation, la surprise, l'empêchaient de parler.

— Que je vous conte mes peines, mon bon monsieur Schérer, reprit la vieille, interprétant à bien ce silence ; ma fille est donc partie, comme vous savez, la malheureuse ! Voilà que la femme qui gardait ces enfants n'était pas même payée des deux derniers mois ; voilà qu'elle est venue me les ramener, et voilà que ces innocents me tombent sur les bras.

Si Schérer eût connu Molière, il eût répliqué par le mot de Sganarelle : *Mettez-les à terre*, car c'était là le fond de sa pensée ; mais elle se produisit ainsi :

— Eh bien ! après ?

— Eh bien ! mon bon monsieur Schérer, qui pourra donc les protéger, ces innocents ? qui pourra les secourir dans leurs petits besoins, si ce n'est leur père... pour le nom, du moins ; car ils portent votre nom, ces malheureux. Vous êtes un honnête homme, un homme d'honneur incapable de les abandonner. Vous vous en chargez, pas vrai ?

— Dites donc, vous, la femme, répliqua Schérer, la voix troublée par l'excès de l'étonnement, est-ce qu'ils sont à moi, ces enfants ? Vous pouvez les remettre où vous les avez, pris.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria madame Fressurey en pleurant, je m'y attendais. Faut-il donc qu'ils soient à ma charge, moi, pauvre femme, qui ne

sais où donner de la tête ?

— Vous, comme l'autre, s'écria Schérer, vous avez abusé de ma sensibilité.

— C'est-il la faute de ces petits malheureux ? Que nous soyons tous punis, bon ; mais eux, les innocents, c'est pourtant eux qui vont porter le plus dur.

Les invalides s'étaient rassemblés au bruit et formaient un cercle autour des interlocuteurs, intéressés par cette scène touchante.

— Qu'est-ce que j'y fais, à ces enfants ? dit Schérer d'un ton plus digne.

— Ce que vous leur faites ? Mais, mon Dieu, il va leur arriver le plus grand malheur : je suis sans ressources, je vais être forcée de les mettre à l'hôpital.

— À l'hôpital ! dit Schérer en bégayant.

— Dame ! où voulez-vous que je les mette, puisqu'ils mourront de faim avec moi ?

— Laisse-la donc faire, dit Lapointe, qui était là avec les autres.

— Du tout, dit Schérer d'un ton héroïque.

Le profond silence qui suivit cette parole l'encouragea à développer sa pensée.

— Du tout, Lapointe, ton cœur se refuse aux commandements de la nature. Il ne sera pas dit que le nom de Schérer sera inscrit sur les cadres de l'indigence. Mes enfants, quoique n'ayant pas l'honneur de vous appartenir que par ouï-dire, vous êtes admis à partager le pain du soldat ! Cette soi-disant mère ou grand'mère me paraît vivement désirer que je vous adopte, sous peine de crever de faim à perpétuité.

— Schérer, tu fais là un beau trait, dirent les camarades présents.

— Allons, dit Lapointe, il se conduit bien ; on ne peut pas lui ôter ça.

Madame Fressurey, dans son transport, voulut se jeter aux pieds de Schérer et pousser les petits enfants dans ses bras.

— En voilà assez, dit Schérer ; indiquez-moi votre nouveau domicile, et attendez-moi jusqu'à nouvel ordre ; nous verrons à nous arranger ? Pas accéléré, qu'on file d'ici ; Schérer n'a que sa parole.

Après cette action magnanime si rondement accomplie, les camarades, Lapointe en tête, recommencèrent leurs félicitations ; mais Schérer, les interrompant :

— Je n'ai fait que mon devoir, quoi ! tout honnête homme connaît sa consigne dans un cas pareil.

Madame Fressurey avait dès longtemps quitté son fameux logement de la rue de Verneuil, dont le mobilier lui avait produit quelque argent ; mais ces ressources ne pouvaient la mener loin ; en femme de précaution elle se mit à faire quelques *ménages* dans le voisinage.

Schérer tint royalement sa parole, et l'on devine à peu près les arrangements qui furent pris entre ces deux personnages. L'invalides apportait sa ration de pain et de vin de l'Hôtel, et madame Fressurey, l'aidant de ses petites ressources, ils purent vivre tant bien que mal et nourrir les enfants. Ce n'était pas que Schérer, à l'instigation de Lapointe, ne reprochât parfois doucement à madame Fressurey, de lui avoir ravi la liberté, qui aurait pu lui permettre d'aspirer à la main de Toinette ; en somme, ils vivaient en paix, et Schérer ne manquait jamais, quand il faisait soleil, d'aller prendre les enfants pour se promener avec eux sur le boulevard.

Si l'on tient à savoir des nouvelles du couple disparu, nous dirons que Baffi, tout effrayé du tour de ses affaires à Paris, où il s'était passablement endetté, s'enfuit en Angleterre, laissant à son notaire le soin de s'entendre là-dedans avec son père. Quant à Cécile, on sut plus tard qu'elle jouait les *Grandes Coquettes* dans une troupe de comédiens, qui parcouraient les départements du midi de la France. Cependant la Providence ne voulut pas que le beau trait de Schérer demeurât sans récompense.

Trois mois après ces événements, un gros homme ventru, joufflu, fourbu, avec des favoris en broussailles, des cheveux amoncelés sur le front, un col par-dessus les oreilles, des breloques du haut en bas, le tout encadré dans un collet d'astrakan, qui figurait derrière sa tête le dossier d'une bergère, cet homme, dis-je, soufflant, suant et baragouinant, descendait dans la cour de l'Hôtel des Postes, au milieu d'un amas de caisses, valises, sacs de nuit, coussins, malles, cartons, dont les facteurs lui faisaient un rempart, sans compter les flacons, les rouleaux de mortadelle, et autres comestibles qui

sortaient à demi de ses poches, et la chaufferette à eau bouillante qu'il portait sous le bras. Comme un si gros homme au milieu de ce retranchement gênait prodigieusement les opérations des facteurs si affairés en un pareil moment, on culbuta d'abord quelque peu ses caisses, ce qui lui fit rouler des yeux furibonds, puis enfin on le bouscula lui-même, à quoi, tout boursoufflé, tout hérissé des pieds à la tête, il s'écria :

— *Accidente che te piglia* (ou à peu près) ! tou es oun gros insolent, vous !

— Qu'est-ce qu'il dit, le gros ? interrompit le commissionnaire. Où allez-vous, bourgeois ?

— Comment ! bourgeois ! il me appelle bourgeois ! *Canaglia* ! et l'oun dit ce peuple de Paris si poli ! insolent ! familier !

— Fâchez pas, bourgeois !

— *Eccellenza* ! *Eccellenza* ! ze souis le marquis de Baffi.

En effet, c'était le digne père du jeune comte, qui avait pris la poste sur les nouvelles transmises par le notaire, touchant les déportements et les vengeances par trop italiennes qui avaient motivé le départ précipité de son fils.

— La rue et le numéro, voilà ce qu'il me faut, reprit le commissionnaire en rassemblant les bagages.

Le marquis, consterné, le suivit de peur de succomber à l'apoplexie foudroyante dont il se sentait menacé.

On l'emmena à l'hôtel des Étrangers. — Je sens défaillir mon courage au moment d'entamer les dernières scènes de cette véridique histoire, et l'entrevue surprenante qui la couronna.

M. le marquis de Baffi connaissait donc les fredaines de monsieur son fils ; il les jugea assez graves pour quitter immédiatement sa chère ville et principauté de ***, se proposant d'y mettre un terme par tous les accommodements possibles ; il voulait surtout sauver les deux enfants, qui notoirement appartenaient à son fils, de peur que les précieux rejetons de l'illustre race des Baffi ne vinssent à manquer des égards qui leur étaient dus.

Monsieur le marquis apprit aussi l'aventure de Schérer et son dévouement touchant les orphelins ; mais que se figurait-il sur ce simple renseignement d'*ancien Militaire*, ou plutôt que n'imaginait-il pas d'honorable et de considéré ? Il trouvait tout naturel, d'ailleurs, qu'un vieil officier, bon gentilhomme peut-être, se fût honoré de prêter son nom aux enfants de son fils, aussi bien qu'à la femme qu'il avait distinguée. Cette dernière, il n'y fallait plus songer, puisqu'elle courait le monde ; et quant à la mère, le marquis, sur les renseignements du notaire, refusa de la voir ; sa première course fut donc pour l'ancien militaire qui demeurait à l'Hôtel des Invalides, où descendit solennellement le marquis du marchepied d'une voiture bourgeoise.

Il demanda M. Schérer dans son baragouin, et, se promenant sous les arcades de la cour d'honneur avec son importance transalpine, il se fit volontiers moquer des petits tambours qui attendaient la garde montante. Schérer, arrivant, on lui montra de loin l'étranger qui le demandait ; il vint au marquis d'un air brusque.

— Qu'est-ce que vous demandez ?

— Monsiou Schérer.

— Qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Monsiou Schérer.

— C'est moi.

— Oun ancien militaire.

— C'est connu.

— Je vous dis que z'ai affaire à monsiou Schérer.

— Je vous dis que c'est moi.

— Oun officier !

— Oun animal ! s'écria Schérer en le contrefaisant.

— Animal ! ze souis le marquis de Baffi !

— Baffi ! ça n'est pas vrai ; il est tout jeune, le brigand !

— Savez-vous que je souis son père ?

— Eh bien, votre fils est un polisson.

Toute la physionomie de Schérer s'était en un moment bouleversée.

— Là, là, piano, dit le marquis qui ne put alors le méconnaître, mais qui ne revenait point encore du rang inférieur de l'*ancien militaire*, parlez avec pitié de respect de monsieur mon fils, je viens pour tout arranger ; prenez tout de suite ceci.

Les traits de Schérer subirent une révolution nouvelle. Le marquis lui mit sans façon dans la main une bourse de bonne apparence.

— Pour attendre, pour attendre, ce n'est que les premiers présents, ajouta son excellence en bredouillant.

Elle demanda ensuite où étaient les enfants, et s'il pourrait les voir le même jour, afin de les mettre le plutôt possible dans une situation convenable. Schérer répondit à tout d'une manière satisfaisante. Après quoi le marquis le pria d'attendre un moment, et se fit annoncer chez un des fonctionnaires de l'Hôtel, qui lui fournit sur Schérer tous les renseignements qu'il désirait avoir.

Au sortir de là, il ne dédaigna point de donner place à Schérer dans sa voiture, ce qui fut aux yeux de ses camarades un triomphe dont Lapointe faillit étouffer, et l'on alla voir les enfants, à qui M. le marquis voulut bien reconnaître, en pleurant de joie, tous les traits de la famille. Schérer pleurait aussi.

Pour abréger, il fut conclu qu'une pension suffisante serait allouée à Schérer pour leur éducation, et même M. le marquis fit entendre que ses bontés n'en demeureraient pas là, à mesure qu'ils grandiraient. À l'exception de madame Fressurey, qui s'était discrètement dérobée à sa vue, il sortit de l'humble logement loué par l'invalides, béni de cette jeune et intéressante famille, si singulièrement rassemblée. J'ajouterai que M. le marquis ne quitta point Paris sans prendre des mesures efficaces pour forcer son fils à regagner au plus vite la ville et le toit paternel.

Rien ne m'empêcherait ici de poser la plume, s'il n'était survenu depuis dans le cœur de Schérer un sentiment bizarre, inexplicable, inattendu, dont il faut absolument rendre compte.

Depuis ces uniques moments de la fatale soirée où il put connaître sa femme, le souvenir de Cécile ne le quittait plus. Il s'était habitué avec le temps à la considérer comme sa propre et naturelle épouse, et, ce semble,

par une vertu secrète du simple contrat civil, il sentit naître pour sa part tous les tendres et indissolubles attachements du mariage. Se voyant d'ailleurs dans une aisance assurée et ne sachant que trop que la *malheureuse*, comme il disait en soupirant, courait les bourgades avec tous les hasards de sa profession vagabonde, il se prenait souvent à regretter qu'elle ne fût point là pour rentrer en grâce et partager sa bonne fortune. Les petits enfants d'ailleurs, qu'il aimait, et dont il était toujours entouré, la lui rappelaient sans cesse, et ces tableaux de famille poussaient parfois ses sentiments jusqu'à des éclats de sensibilité, surtout s'il s'était arrêté à la cantine, dont il n'avait pu tout à fait se sevrer.

Madame Fressurey, soumise à sa destinée, par condescendance pour le vieux soldat dont elle appréciait les qualités, ou par bons restes d'amour maternel, répondait volontiers aux regrets de Schérer sur la folle enfant prodigue. Ils s'en entretenaient souvent ensemble en se promenant avec les enfants sur le boulevard voisin.

— Ah ! disait le vieux guerrier, si Cécile avait voulu !... J'étais fait pour elle... quoique dans le cas de lui pardonner... J'y en veux pas, moi... Elle ne fait tort qu'à elle... Cette vie qu'elle mène... elle n'a peut-être pas de souliers au jour d'aujourd'hui... Des comédiens... en v'là un état !... sans compter qu'elle est malheureuse avec son garnement... Oui, qu'elle est malheureuse... J'en mettrais ma main au feu !... Au lieu de ça, qu'elle se rangerait, une supposition, qu'elle voudrait faire une fin honnête, je suis toujours là, moi... pour son bonheur, quoi ! son vrai bonheur... et rien que ça.

— Allez, allez, ça finira par là, disait la mère, faut que jeunesse se passe... j'y ai toujours dit, moi... — Natole ! ne touche pas à la terre, vilain malpropre !... — J'y ai toujours dit, à Cécile, qu'il n'y avait rien de plus... tranquille... que la tranquillité... Elle ne m'écoutait pas... Mais la vache enragée, voyez-vous, Schérer, rien de tel... Un jour pour l'autre, elle verra que nous avons ici du pain à manger... d'après ça, ses enfants sont ses enfants... S'ils ne sont pas à vous, pas vrai, ils sont à elle... C'est sacré, ça !... elle est bien dans le cas de revenir... et ça ne tardera pas.

À la suite de ces conversations, madame Fressurey, sachant où trouver d'anciens artistes de sa connaissance, s'informait des villes où séjournait Cécile, et lui écrivait lettres sur lettres pour lui peindre l'état des choses, et

la presser de retourner auprès de ses enfants et de son légitime mari. Elle y est peut-être retournée à l'heure qu'il est ; Dieu le veuille du moins.

Quoi qu'il en soit, Lapointe, définitivement écrasé par la prospérité de son ami, et qui n'avait plus même à le tourmenter du regret de n'avoir point épousé Toinette, puisque le cœur de Schérer était enfin fixé, Lapointe, dis-je, s'était de plus en plus envenimé. S'il buvait encore avec son vieux camarade, son vin tournait à l'aigre. Ils en vinrent souvent aux gros mots, et, j'en rougis pour ces vieillards, à de plus grandes violences encore, ne pouvant s'aimer ni se quitter. Le cheval de bataille de Lapointe était alors que Schérer était un infâme, qui avait reconnu ces enfants et trafiqué de son honneur pour de l'argent. Ce fut une scène de ce genre, comme je l'ai dit en commençant, dont je fus témoin il y a quatre mois.

Nota benè. — Excédé de ma rebutante besogne à transcrire le patois de ces pauvres gens, j'ai le bonheur d'apprendre au lecteur, avant de finir, que madame Schérer, après des traverses sans nombre, est positivement revenue auprès de ses enfants et de son mari. C'est le plus joli ménage du monde. Tel est le sort d'une mère et d'une fille coupables qui rêvaient l'opulence et l'élévation ; mais qui se trompèrent de route pour y atteindre.

L'ERMITE DE LA TÊTE-NOIRE

Je crois, mon cher ami, que je n'aurai rien de plus curieux à te raconter durant tout mon voyage, que le trait suivant : je suis venu en Italie, comme tu sais, par le Valais et le Simplon, me détournant de ma route pour visiter le Mont-Blanc et la vallée de Chamounix. Tu trouveras partout des relations de ce voyage. J'entrai dans la Savoie par le col de Balme, et je résolus d'en sortir par la Tête-Noire, deux passages aussi différents que curieux. Je te fais grâce de mon séjour à Chamounix ; mon histoire brûle ma plume. Tu en jugeras par la longueur de l'épître et mon empressement à profiter du premier loisir et de l'auberge la plus commode que j'aie encore rencontrée, pour te la dire avant tout chose.

Je ne sais comment il se fit que nous partîmes si tard de Chamounix, ce ne fut point la faute du guide, qui m'amena mon mulet à l'auberge dès sept heures du matin. J'avais à terminer un croquis à quelques pas du village, je m'égarai en revenant ; je refis mon sac à l'auberge, je déjeunai. En somme, il était deux heures comme nous partions. Le passage de la Tête-Noire n'est pas dangereux, on n'y trouve ni neige, ni escarpement ; le guide ne prévoyait d'autre inconvénient que d'arriver à Martigny dans la nuit. Mais il nous était réservé des contre-temps extraordinaires.

Après deux heures et demie de marche environ, ayant tourné les premières rampes de rochers, nous découvrîmes un grand espace de ciel et pour ainsi dire un nouvel horizon. Je vis alors le guide lever souvent la tête. Un coin du ciel s'était assombri.

— Vous craignez le mauvais temps ?

— Ce n'est pas ça... c'est que nous pourrions bien... nous pourrions bien avoir de l'orage.

— Et ce chemin ne serait pas sûr ?

— Ce n'est pas ça... c'est que le vent est fort ici dans le courant, il vous enlève un mulet comme une plume.

— Mais est-ce qu'un vent pareil est à craindre ?

Le guide ne répondit pas. Il regardait les nuages qui s'amoncelaient et couvraient peu à peu tout le ciel. Ce passage de la Tête-Noire donne quelque idée du chaos. Imagine des monts, des fleuves, des forêts ; tordus et jetés pêle-mêle ; c'est grand, c'est beau, c'est terrible. Nous étions, j'imagine, à mi-côte d'une chaîne de montagnes, et ce n'était, au-dessus de nos têtes comme sous nos pieds, qu'une espèce de cascade de quartiers de roches et de troncs gigantesques qui s'allaient perdre dans une vallée comme un gouffre d'un côté de la route. J'y avais jeté des pierres que je n'avais point entendu tomber. Un étrange silence régnait dans le site sauvage, troublé seulement par le vague frémissement des feuillages à l'approche de la tempête. Ces bruits sinistres, sous ce ciel noir et dans cet endroit, sont bien faits pour intimider. Je répétais ma question au guide.

— Ce n'est pas tant ça... ce n'est pas tant le vent... c'est que la saison n'est pas avancée, il y a encore de vieilles neiges là-haut ; il faut nous dépêcher.

Nous vîmes en face de nous se tordre les cimes des arbres. Un long sifflement courut au loin, tous les branchages autour de nous craquèrent, courbés comme des panaches, mon mulet dressa les oreilles, l'ouragan venait de s'abattre dans la vallée.

— Voilà, voilà, voilà ! dit le guide d'un ton chagrin.

— Est-ce qu'il n'y a point d'abri, de maison ici près ?

— Il faudrait donc que ça fût comme ça, bien près... Il y a bien l'ermitage, mais il faut quitter la route, et puis l'ermite est peut-être mort, il demeure là-haut, on ne le voit plus, il est si vieux.

— Où est cet ermitage ?

— Là où vous verrez un panier au bout d'une corde, le long du chemin. Il ne faut pas compter là-dessus, faut se dépêcher.

Une rafale lui coupa la parole ; il remit sa pipe dans sa poche. De grosses gouttes de pluie me frappaient au visage ; mon mulet, effarouché, s'arrêta tout net.

— Oh ! la maudite bête, s'écria le guide ; hardi, hardi ! c'est pas le moment de s'amuser.

Le mulot reprit le grand pas. Il faisait presque nuit ; nous avions toutes les peines du monde à retenir nos chapeaux et nos vêtements. J'étais déjà percé jusqu'aux os, et je grelottais de froid et de peur. Par moments, un bruit lointain prolongé, comme celui de la foudre, dominait tous les bruits de l'orage. Le guide baissait la tête et ne disait mot. Tout à coup, en levant les yeux, je tressaillis et je perdis le souffle. Il y avait devant moi une grande figure noire, montée sur une pierre, les bras étendus. C'était un vieillard avec une longue barbe, couvert d'un capuchon.

— N'allez pas plus loin, vous pouvez périr.

— Je le sais bien, dit le guide ; voulez-vous que je fasse peur à ce voyageur ?

— Les *lavanges* se détachent sur tout ce côté-là.

Le vieillard montrait les cimes voisines.

— Eh bien ! père Henri, si vous pouvez nous être de quelque chose, ça ne sera pas de refus ; je vous demanderai ensuite comment ça va.

— Venez avec moi.

— Prenez la bride du mulot, père Henri, je vais marcher derrière.

Le guide avait compris que j'étais plus mort que vif, il ne me parlait plus. Il recouvrit seulement en passant une de mes jambes que mon pantalon de toile, en remontant, avait laissée nue. Nous gravâmes par un chemin si difficile et si raide, qu'il ne tenait qu'à moi d'embrasser le cou du mulot, sur lequel j'étais appuyé tout à plat, je ne sais combien cela dura, j'avais les yeux fermés et j'avais perdu tout sentiment, comme dans une sorte de sommeil. La voix du guide me tira de ma torpeur.

— Allons, descendez, nous sommes des bons.

Il m'enleva dans ses bras et me soutint pour gravir les trois pierres qui servaient de degrés à l'habitation. C'était un chalet un peu mieux planchéyé que ceux qui ne servent qu'aux bestiaux. L'ermite jeta aussitôt une brassée de vieux bois dans l'âtre, et le guide me présenta une gourde en me disant :

— Allons, il faudra coucher ici ; vous nous donnerez bien à souper, père Henri ?

— Je n'ai que du lait à votre service, et du fromage et du pain... et du bien bon vin pour des occasions semblables à celles-ci.

— Oh ! oh ! oh ! c'est plus qu'il n'en faut, père Henri.

L'ermite disparut comme pour aller chercher ce qu'il avait dit. En un clin d'œil le guide avait battu le briquet et allumé le petit bois. Une grande flamme jaillit au milieu d'une épaisse fumée. J'étais déjà remis.

— Où est le mulet ? demandai-je.

— Là derrière, il est bien aussi, lui, et pas fâché de ça. Nous avons parti un peu tard.

— Pauvre homme ! nous lui causons bien de l'embarras.

Le guide saisit parfaitement ma brusque transition.

— Père Henri ! il est fait pour ça, autrefois c'était son métier ; mais je croyais qu'il ne descendait plus ; il est si vieux.

— Qu'est-ce que c'est que ce digne homme ?

— Père Henri ?... eh bien ?... ce qu'il fait ?... c'est père Henri, quoi... c'est lui qui demeure dans l'ermitage.

— Depuis longtemps ?

— Ah ! pour ça oui ; mon père l'a toujours connu, moi aussi.

— De quoi peut-il vivre ici ?

— Ah ben !... il a son chapeau... vous savez bien que je vous disais qu'il accroche son chapeau sur la route... et nous tous, pas vrai, en passant, aujourd'hui l'un, demain l'autre, nous mettons dedans une croûte, un morceau de fromage, n'importe... pour du lait, il n'y a pas une fille là haut qui lui en refuse.

J'allais faire une autre question quand le père Henri reparut avec une grande jatte verte, qu'il déposa sur une planche de sapin appuyée sur deux pierres. Je voulus examiner la figure de l'ermite, mais son capuchon toujours rabattu ne laissait voir que sa longue barbe, jaunie comme le chanvre d'une quenouille. En même temps, le guide l'aidait à faire deux espèces de litières, où nous devons dormir. On couvrit la mienne de toutes les hardes qu'on put trouver.

— Ça fait, dit le guide, que nous pourrons passer de la table au lit.

Il fit entendre un gros rire. Le moine refusa de prendre part au repas, disant qu'il avait déjà soupé. Le guide tira un couteau de sa poche et se mit à dégrossir vaillamment le fromage et le pain, après quoi il but la moitié du lait qui était dans la jatte, et un grand verre de vin ; enfin il s'accouda pesamment sur la table, et se jeta peu après sur son grabat, en m'invitant à faire de même. Je n'avais pas faim, je trempai du pain dans un verre de ce vin, qui était vieux et fortifiant.

L'ermite récitait son chapelet au coin de l'âtre, la barbe branlante et le visage toujours caché. J'avais grand désir d'entamer la conversation, mais je n'osais interrompre ses dévotions. Il s'interrompit de lui-même pour me demander si je me trouvais mieux, et puis si j'étais protestant ou catholique.

— Catholique, mon père, dis-je avec effusion.

— En ce cas, si vous le voulez bien, nous ferons notre prière ensemble. Joseph a dit son *pater*, j'en suis sûr ; c'est un brave garçon.

Le père Henri se mit à genoux, et je fis de même. Il prononçait le latin comme un homme qui l'entend. Il me dit ensuite :

— Vous n'avez pas sommeil ?

En effet, il était à peine huit heures, et je n'aurais pu dormir.

— Je me couche aussi bien plus tard ; je vous tiendrai compagnie.

L'ermite semblait avoir pris quelque confiance en moi. Sa voix était plus affectueuse ; il se tournait à moitié vers moi quand il m'adressait la parole, mais je ne distinguais sous son capuce que l'éclat humide des yeux. Je lui parlai, faute de mieux, de la tranquillité de son genre de vie, et j'en fis la comparaison avec l'existence sans doute bien inquiète et bien agitée des étrangers qu'il voyait passer dans sa montagne.

— Je n'en vois plus guère, je suis bien vieux, je vais bientôt mourir.

Je continuai à le féliciter avec une certaine chaleur sur cette existence calme et pieuse. Le moine ne me répondait que par des soupirs ; un moment je crus qu'il s'endormait. Il se tourna tout à coup avec une sorte de vivacité.

— Voilà les jeunes gens, voilà l'homme aussi. Ils sont tellement occupés de leurs passions, qu'ils ne peuvent concevoir celles des autres ; ils souffrent tous, et chacun s'imagine souffrir seul. Ô mon fils ! quand vous voyez un vieillard courbé sous un grand âge, frémissez en songeant à tout

ce que peuvent couvrir ses cheveux blancs. Les douleurs se comptent par les années. Parcourez les cloîtres, visitez les familles, vous verrez des visages calmes, des sourires tranquilles, des fronts vénérables ; vous direz : cet homme n'a point connu le mal qui m'agite, ces êtres ont bien vécu, c'est assez. S'ils se rappelaient et s'ils pouvaient vous dire tout ce qu'ils ont vu, tout ce qu'ils ont fait, tout ce qu'ils ont souffert, ils vous feraient pâlir. Qui donc évite ici-bas les afflictions d'esprit et l'anathème qui pèsent sur tout homme venant en ce monde ! Celui-là, peut-être, qui, sans cesse courbé vers la terre, travaille, sue et souffre dans son corps comme son bœuf et son cheval, sans savoir qu'il souffre. Vous me voyez vieux, pauvre, abandonné ; j'ai été riche, bouillant, emporté ; j'ai vécu comme vous dans le monde ; j'ai été soldat, orateur, négociant ; j'ai eu des procès, des duels, des querelles de famille... j'ai commis des crimes.

Je compris que ces derniers mots n'étaient que le scrupule d'une âme pieuse ; mais ce que venait de dire cet homme m'avait jeté dans un profond étonnement. J'avais parlé assez vivement des chagrins qui m'avaient fait entreprendre mon voyage, pour attribuer les propos de l'ermite à la bonne envie de me consoler et de m'être utile. Il reprit :

— Vous êtes chrétien et je vais mourir ; mais dussiez-vous attirer sur moi le châtiment que j'ai évité, je veux vous dire l'événement qui m'a jeté dans la solitude. Il y a si longtemps... tout a changé... que je ne me crois plus obligé à rien parmi les hommes, j'imagine que c'est l'histoire d'un autre malheureux qui vivait sur cette terre, où je ne suis plus depuis longtemps.

J'avais vécu dans tous les désordres que vous pouvez imaginer. Un jour, il fut question de me marier : on me proposa une personne qu'on jugeait convenable à tous égards. Je me mariaï par lassitude, par inquiétude d'esprit, par désir du changement... Mon Dieu oui, je me mariaï... Ah ! bénissons Dieu !

Il semblait que l'ermite eût oublié son auditeur, et qu'il se fît ce récit à lui-même. Il parlait à voix basse, et s'interrompait souvent, sans doute à cause des souvenirs et des réflexions qui lui venaient en foule. Il se retourna vers moi un moment, et à la vive lueur du foyer je pus examiner son visage, que je n'avais fait qu'entrevoir, et qui était d'une douceur surprenante. Ses yeux, malgré leur faiblesse, avaient conservé le pur éclat de ceux des enfants. Ses joues décrépites portaient quelques traces de couleurs

vermeilles. Il avait encore tous ses cheveux, drus et vigoureux comme ceux d'un jeune homme, mais presque tout blancs. Ce visage se rapportait à merveille à sa voix, qui était faible, douce, et dont les intonations étaient autant de soupirs.

Ah ! mon fils, je devais commencer à expier ainsi la vie que j'avais menée jusqu'alors. J'étais vain, jaloux, orgueilleux des succès que j'avais eus dans le monde. J'épousai une femme sans mœurs... Non, le mot est trop fort... une femme sans éducation, ce qu'on appelait une femme coquette. J'avais mis toute ma satisfaction, toutes mes espérances dans l'opinion du monde et dans les jouissances de la vanité. Jugez, mon ami, de ce que je dus souffrir. Ah ! que nous sommes coupables !... Je ne vous dirai pas mes angoisses. Tous ces souvenirs, heureusement, sont un peu effacés dans mon esprit. Cela doit être terrible. C'est une chose étrange que la misère de certaines douleurs quand elles sont loin de nous, et que leur violence quand on les endure. Je ne pouvais paraître dans un lieu public, que ma femme, par sa contenance et par ses regards provocateurs, n'attirât tous les yeux sur elle. Nous ne pouvions sortir sans être suivis de tous ces mendiants de libertinage, dont les rues des capitales ne manquent pas, et qu'elle encourageait. J'avais volontairement sacrifié ma liberté à une femme, je m'étais marié, et cette femme, tout aussitôt, se moquait de moi ! Quelles risées pour mes amis et pour le monde ! Ma femme, d'un coup d'œil, apprenait ma honte à toute une assemblée. Il n'était personne dans la foule à qui elle ne donnât ainsi le droit de me mépriser ; et cet affront ne cessait pas, toujours un fer rouge me brûlait le front à ses côtés. Je ne vous dirai point non plus toutes les inconséquences de ce caractère... les caprices de cette femme, ses récriminations, nos querelles, ses mensonges, ses mépris. Quand je me sentis lié par cette chaîne indissoluble, je fis d'abord quelques efforts terribles, comme ces bêtes sauvages qu'on prend au piège, puis je tombai dans un calme farouche.

Ici l'ermite fit une pause, puis il reprit son espèce de monologue, tourné vers le feu, en sorte que je ne voyais plus que son épaisse barbe, suivant le mouvement de ses lèvres et la sinistre cadence de sa voix.

— Ah ! oui, mon ami, je ne dormais pas la nuit : je me déchirais la poitrine. Plusieurs fois, au sortir de ces cérémonies, je lui mis le couteau sur

la gorge. Oui, j'allais jusque-là... Espérons que Dieu voudra bien nous pardonner.

Le père Henri s'arrêta, articulant encore quelques plaintes confuses. Je le laissai un instant à ses réflexions ; mais, inquiet d'un trop long silence :

— Eh bien ! mon père...

Il eut un mouvement de surprise et d'embarras, où je vis ses habitudes charitables aux prises avec la répugnance qu'il avait à poursuivre.

— Eh bien ! oui, mon fils... je disais ?... Que vous dirai-je de plus ?

— Vous aviez commencé un récit qui m'intéresse certainement, ne voulez-vous point l'achever ?

Il leva les épaules en soupirant profondément.

— Oui, j'avais commencé... mais je sens maintenant qu'il m'est difficile de poursuivre. Il y a si longtemps que je ne suis revenu sur ces événements dans toute leur suite, et puis, je ne croyais pas qu'il y eût dans cette vieille tête assez d'imagination pour me peindre si vivement des scènes qui m'épouvantent. Je retrouve des images qui me font reculer... Ô malheureux !

Il reprit de lui-même, comme si j'eusse insisté.

— Il y avait un bon prêtre, un bien digne homme, qui m'avait gouverné dans ma première jeunesse, j'allai le voir. Que pouvait-il me dire ? Que c'était là, sans doute, la juste expiation de la vie que j'avais menée, que Dieu me châtierait pour me rendre meilleur, qu'il fallait souffrir avec patience et humilité. Mais du moins il me plaignait, et pleura du fond du cœur, avec moi, sur ces douleurs dont le monde ne pouvait que rire. J'éprouvai là qu'il n'appartient qu'à la charité chrétienne de consoler véritablement les malheureux. Ce bon prêtre me soutint quelque temps de ses conseils, je l'écoutai, je lui dus de prendre quelques bonnes résolutions et de faire quelques efforts. J'essayai de m'enfermer dans ma résignation ; mais combien il me manquait encore de force et de vertu ! Avec quelle rage, accrue par la contrainte, je brisais parfois ces liens mal attachés ! Un de mes amis, marié, mais plus heureux que moi, et connaissant une partie de mes chagrins, nous invita à passer quelques mois de la belle saison dans sa terre. Je le connaissais depuis l'enfance. Il s'appelait Marcellin ; il m'avait vu

changer d'humeur, devenir sombre, taciturne ; souvent il m'avait surpris, me promenant seul autour de ma maison, dans un état d'accablement qui l'avait effrayé. Il comptait me distraire par ce petit voyage, par les plaisirs de la campagne et de la chasse surtout, que j'aimais passionnément. Nous partîmes ; la terre de Marcellin était située sur les bords d'une grande rivière ; elle serpentait dans le parc, en sorte qu'on pouvait aller et venir par eau de la petite ville voisine jusqu'au milieu des jardins de cette propriété. Il y avait là de jolis batelets, on s'embarquait sur un pont chinois, dont les degrés plongeaient dans l'eau. C'était l'occasion de toutes sortes de jeux et de parties agréables ; il y avait nombreuse compagnie dans la maison, des femmes, de la jeunesse, des fous... pauvres gens !...

Le père Henri, s'étant encore arrêté, reprit d'un ton plus bas, mais plus animé !

— Un jour, nous allâmes en voiture à cette petite ville qui était proche. La grande barque nous y attendait toute pavoisée pour revenir par eau. C'était un jour de divertissement, par un beau soleil. Les femmes étaient parées, on ne faisait que rire autour de moi ; cette joie m'était insupportable. Ma femme ne manquait guère ces occasions de me mettre au supplice. Ce jour-là je l'avais tendrement avertie et suppliée avant le départ ; mais ma jalousie, c'est-à-dire les tortures qu'elle voyait se peindre sur mon visage, lui étaient aussi agréables que les hommages des étrangers. Il y avait ce jour-là plusieurs jeunes gens nouvellement arrivés et conviés à notre partie. Ils étaient gais, aimables, élégants, et s'empressaient autour des dames. Voulant observer ma femme, je m'étais assis près d'elle sur la barque, quand on partit. Après avoir visité la ville, la traversée devait durer quelques heures, il y avait bien à peu près cinq à six lieues de cette ville à la terre de Marcellin. Ces jeunes gens étaient sur un banc devant nous. Je reconnus bientôt que ma femme oubliait les prières que je lui avais faites ; ses regards effrontés me perçaient le cœur comme autant de coups de couteau. Je vois encore cet œil insolent. J'attendais qu'elle le fixât sur moi, et sans doute mon visage lui eût fait pitié, mais elle évitait de se détourner, elle me sentait souffrir à ses côtés, et elle souriait. Je lisais dans la contenance de ces jeunes gens le plus parfait dédain pour mon personnage. Quelle épreuve, et quel moyen pour l'orgueil de sortir de la lutte ? elle leur donnait mille occasions de s'empresser autour d'elle. Tantôt elle laissait

nonchalamment tomber son mouchoir, et l'un d'eux se précipitait pour le ramasser avec des signes que je comprenais ; tantôt elle prononçait étourdiment une phrase, et l'on y donnait réponse avec des allusions que je saisisais. Ils feignaient tous de regarder la campagne. Moi aussi je regardais le bord de la rivière pour m'assurer que nous allions arriver, nous approchions, en effet. Cette femme, que j'avais épousée devant Dieu, tenait dans ses mains un bouquet qu'elle effeuillait nonchalamment. Une fleur qu'elle en avait détachée roula par terre. Je détournai la tête à ce comble d'audace, et celui qui avait ramassé cette fleur la serra dans son sein. Je le vis très-bien, et je sentis tout mon sang refluer à mon visage. J'étais étouffé, aveuglé, et je serrai convulsivement le bord de la barque comme si j'allais être précipité dans l'eau ; il me restait à peine assez de force et de clarté dans l'esprit pour réfléchir à ce que je devais faire. Courir à ce jeune homme ? le prendre à la gorge ? quelle scène ! quel ridicule ! et puis, n'aurait-il pas fallu attaquer tous ceux qui étaient là ? n'aurait-il pas fallu s'en prendre chaque jour à la foule et toujours avoir l'épée à la main ? j'étais pâle, tremblant, hors de moi, par malheur, hélas !...

L'ermite poussa cette exclamation du fond de sa poitrine, d'un ton pitoyable, en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— La barque toucha : nous étions arrivés. Les jeunes femmes se poussèrent en tumulte l'une après l'autre, avec des cris de joie, sur les degrés à fleur d'eau, et traversèrent ensuite le pont étroit qui menait sur la rive, appuyées sur le bras des cavaliers. Je feignis d'avoir quelques mots à dire à ma femme, et je la retins après les autres, en repoussant brusquement le jeune homme qui lui tendait la main. Il comprit sans doute que j'étais un mari jaloux, et je crus l'entendre rire en s'en allant avec ses compagnons. C'était la première marque de mon impatience que j'avais donnée, et nul, si ce n'est peut-être ma femme, ne pouvait imaginer ce que j'éprouvais. Ce rire poussa ma rage à ses dernières limites. La compagnie s'était déjà engagée sous les arbres, sauf quelques jeunes filles qui folâtraient sur le bord et qui nous appelaient en riant. Je mis le pied sur les degrés, et je me retournai pour tendre la main... cette femme alors me jeta un regard épouvanté, où je crus lire des supplications. Elle me livra sa main, et monta sur le pont à ma suite. Il n'y avait place que pour nous deux sur ces planches étroites. Elle avançait pas à pas en me serrant la main. Étonnée de

mon silence, car elle attendait sans doute des plaintes, elle commença à voix basse une phrase perfide dont elle ne prononça que les trois premiers mots.

— Prenez garde ! m'écriai-je, et je la poussai dans l'eau d'un brusque et terrible effort. Je me précipitai aussitôt sur elle... alors, mon fils, si vous aviez le courage d'entendre tout ce que la rage des passions peut faire commettre de plus horrible, je vous dirai ce qui se passa... je vous le dirai pour ma dernière expiation... alors je tombai sur elle dans le canal et je la saisis par ses cheveux dénoués ; et, tandis que l'eau soulevait ses vêtements et faisait effort pour la ramener à la surface, je lui tenais d'un poignet de fer la tête, courbée au fond de l'eau. Un moment le courant me souleva avec elle ; elle voulut lutter ; son visage sortit de l'eau ; mais elle rencontra le mien face à face, et son dernier regard y put lire toute ma vengeance. Avec une fureur implacable que l'enfer me prêta, je replongeai cette tête mourante, je me replongeai moi-même avec ma proie, et je la retins désespérément, craignant que la vie ne m'échappât avant d'être vengé. Le corps ne résistait plus ; il glissa de mes mains, et je me retrouvai mourant, échoué sur les roseaux du bord. Je me sentis tout à coup ranimé en revenant à l'air. Je remontai sur la rive ; il y avait sur l'herbe deux ou trois femmes évanouies. Nous n'étions pas loin de la pelouse, mais nous étions cachés par des arbres ; on entendait les cris joyeux de la compagnie qui déjà formait des danses ; on n'avait rien entendu.

Je m'avançai pâle et ruisselant, et cette idée me vint tout à coup ; il faut mentir. Mais je me dis presque aussitôt : non, je ne laisserai pas ces misérables m'arracher un mensonge ; pitoyable rôle, je ne mentirai pas, je les méprise trop ; qu'on fasse de moi ce qu'on voudra. En même temps on venait à ma rencontre ; on jetait des cris, on s'effrayait, on m'interrogeait. J'étendis le bras : — elle est là-bas ! — les jeunes filles accoururent en criant : morte ! morte ! au secours ! noyée ! il s'est jeté pour la sauver !... Je compris que l'erreur de ces femmes me protégerait ; mais tout le monde pâlit à la vue de mon calme farouche et surprenant. On courut au canal, je ne bougeai point, et demeurai presque seul appuyé contre un arbre. J'entendis des clameurs perçantes, des désolations ; on venait de retrouver le cadavre, qu'on portait dans la maison. Bientôt on revint vers moi, et sans doute la stupeur n'avait fait que croître à mon sujet ; on disait de loin : — Il

est fou ! la peur, le saisissement, le désespoir lui ont troublé l'esprit ; une telle secousse si subite... on m'entoura en silence, on me regarda ; puis tout à coup, après quelques signes, on me prit par les bras et l'on m'emmena dans une chambre où l'on me mit au lit. J'entendis donner l'ordre d'aller chercher un médecin. Je demeurai dans mon lit les yeux fixes, tous ceux qui m'approchaient ; soit inquiétude sur mon état de prétendue maladie, soit embarras ou incertitude sur ce qui s'était passé, ne m'adressaient aucune question. Cependant on voyait bien que mon état n'empirait pas, et que je ne donnais point d'autres signes d'un cerveau troublé. Mon ami Marcellin m'adressa deux ou trois fois la parole tout bas et je lui répondis exactement. Il se fit un grand bruit dans la maison jusque vers le milieu de la nuit ; ce qui occupait le plus tout le monde dans cet événement, c'était l'étrange rôle que j'y avais joué. On hésitait, sans doute, on ne trouvait rien d'explicable et d'ordinaire en tout ceci ; mais comment imaginer qu'un homme comme moi eût assassiné sa femme, et dans un pareil moment ? ce n'étaient de toutes parts que suppositions bizarres et confuses. Je jugeai bien à peu près tout cela, mais je commençais à frémir en moi-même de l'énormité de mon crime ; les remords venaient de naître. Nous étions, je vous l'ai dit, dans la belle saison. Comme l'aube pointait, Marcellin entra dans ma chambre d'un air agité. Il vit que je ne dormais pas et me tâta le pouls ; j'avais un peu de fièvre. Il me questionna avec un certain embarras ; je répondis si nettement, qu'il me parut de plus en plus étonné.

— Tu es donc en état de m'entendre, me dit-il, je vais remplir mon devoir d'ami. Je ne t'interroge pas sur le malheur qui est arrivé ; ce qui est certain, c'est que ton silence et ton calme ont surpris les gens au point de mener loin les conjectures. Il faut t'épargner jusqu'à l'ombre d'un scandale, nous n'avons pas de temps à perdre ; je t'ai fait préparer des chevaux, tu vas partir ; nous verrons ensuite.

— Je ne répondis rien, et je me levai. Marcellin pâlit ; il m'aida promptement à m'habiller, et me donna le bras sans mot dire jusque dans une arrière cour où je trouvais les chevaux.

— Tu prendras la poste, me dit-il, et il me serra la main en pleurant. Je partis... À présent, mon fils, je devrais vous dire par quelle épouvantable pénitence j'ai expié ce crime affreux... Imaginez cinquante ans de remords, de larmes, et d'insomnie... J'allai trouver ce prêtre dont je vous ai parlé, il

m'ouvrit les bras de la religion ; mais je ne pus obtenir d'entrer dans aucun couvent. Il fallut prier un évêque de la Savoie de me dispenser des principaux devoirs du chrétien et de la fréquentation des sacrements qui m'étaient si nécessaires ; on considéra que je ne serais point inutile à mes frères dans les passages dangereux de ces montagnes, où je secourrais les voyageurs. J'avais choisi une solitude périlleuse qui est de l'autre côté de ces monts. Quand mes forces se sont affaiblies, je suis venu m'établir ici. Il y a cinquante ans à présent que j'ai quitté mes parents, mes amis, mon pays, mes biens, cinquante ans que je vis seul, abandonné, inconnu, cinquante ans que je pleure ; je vais bientôt mourir, et je puis à peine croire que Dieu voudra bien me pardonner... Le père Henri se retourna en me disant :

— Eh bien ! mon fils, me portez-vous encore envie... ou plutôt est-ce que je ne vous fais point horreur ?

Je fus fort troublé par cette question, après un tel récit.

— Je n'ai rien à vous dire là-dessus, sinon que vous m'avez sauvé la vie aujourd'hui et que je ne puis l'oublier.

— Allons, mon fils, vous partirez demain au point du jour. Il est temps de vous reposer ; je me recommande à vos prières ; que Dieu vous donne une bonne nuit et un bon voyage !

Le père Henri passa dans une pièce voisine et je m'étendis sur le lit qu'on m'avait préparé.

Je gage à présent, mon cher ami, que je n'ai fait que te mettre en goût ; assurément tu ne penses pas que mon histoire soit finie, ce ne sont là que les badinages du commencement, et tu attends merveille d'une situation si romanesque. Me voilà couché dans une solitude effroyable, entre un paysan robuste que je ne connais point et ce vieillard qui vient de m'avouer un assassinat. Le guide et l'ermite sont d'intelligence, et cet ermite n'est sans doute qu'un grand drôle qui va tout à l'heure arracher sa barbe et reparaître avec une ceinture de pistolets. L'on va me réveiller au milieu de la nuit avec fracas, et je vais assister à la capture d'une famille de riches voyageurs ; les femmes se débattent, et le chef de brigands s'attendrit ; nous parcourons de vastes souterrains où l'on trébuche à des monceaux d'or ! — il n'y a pas moyen d'imaginer rien de pareil dans ce pays que tu ne connais pas. Je craindrais moins un désert des Alpes la nuit qu'une rue de Paris en plein

jour. Peut-être ne t'ai-je écrit qu'un rêve de circonstance que j'ai fait en sommeillant au coin du feu à côté de ce pauvre ermite. Je veux bien te dire, pour diriger de mon mieux tes conjectures, que nous partîmes le lendemain sains et gaillards, après avoir reçu la bénédiction du père Henri, et que je viens de recevoir une lettre de Victor en réponse à celle que je lui avais écrite à Genève. Il m'apprend qu'il a visité le père Henri, que le vieil ermite est à présent couché pour ne plus se relever sans doute, et que le jour même où il l'a visité, un prêtre de Martigny lui avait administré l'extrême-onction, entouré de quelques habitants des montagnes. Il est donc probable que le père Henri est mort à l'heure qu'il est.

Suppose enfin, si tu veux, que je m'amuse ou que je prétends t'amuser, et que l'histoire du père Henri n'est qu'une fable ; je n'aurais pas perdu mon temps si tu retirais quelque bénéfice des réflexions que je faisais à ce sujet. Le monde fourmille de ces pères Henri, caractères violents, passionnés, qu'on ne peut plier sous le joug commun. Ils te plaisent même, si j'ai bonne mémoire, et je suis de ton goût ; mais qu'en feras-tu dans tes gouvernements modernes et dans tes États sans religion ? Quel frein leur connais-tu ? quelle autorité, quelles lois, quelle force en viendront à bout ? comment les empêcheras-tu de mettre ton monde à l'envers eu un tour de main ? pour se passer de religion, mon très-cher ami, il faut avoir la tête Vide et l'estomac plein ; il faut être un de ces corps sans âme qui nous entourent, dont la vue est bornée en ce monde par une feuille de journal, et qu'on retient sous le joug avec un bout de ruban rouge ; mais si un cœur vous bat dans la poitrine, si des nerfs délicats frémissent dans tous vos membres, si les flammes de l'imagination vous ravissent au-dessus de cette foule, si vous avez conservé dans une âme mieux trempée la ferveur et les nobles élans de la jeunesse, où vous arrêterez-vous, si ce n'est aux pieds des autels ? où lèverez-vous enfin vos yeux désespérés, si ce n'est vers Dieu ? Ôtez le repentir à cet ermite, que devient-il ? un scélérat, un fléau de l'humanité. Eh ! que je voudrais donc voir se déchaîner, au milieu de ces gens tranquilles dont je parle, tout ce que les cloîtres et la religion leur ont enlevé de caractères indomptables, hommes farouches, ardents, ambitieux, sans peur et sans frein, cœurs pleins de haine que l'évangile a radoucis ; bouillants courages que la patience a ramollis, esprits mal nés et aveugles que la lumière a éclairés ! on les tuerait ; les lois sont là. Mais le mal serait

commis, et puis les lois auraient fort à faire. Enfin pourquoi les tuer, vous qui ne les valez pas ? de quel droit ? au nom de quoi ? Ô gens tranquilles, vous n'êtes que ridicules, et vous seriez féroces ! Vous sortiriez de votre apathie pour vous faire assassins (je ne dis pas bourreaux, remarquez ; le bourreau suit le juge !) où est votre raison de toucher à la hache ? et voilà ce qui m'est venu naturellement à l'esprit à propos de cette horrible histoire.

Je veux bien enfin répondre à l'objection que tu m'as dû sans doute jeter à la tête beaucoup plus tôt. Pourquoi cet homme lâche-t-il ainsi son secret ? Pourquoi le dire au premier venu ? Pourquoi à ce voyageur plutôt qu'à tel autre ? Mon cher ami, c'est tout simplement de ma part un défaut de préparation que je ne me sens point du tout l'envie de corriger à cette heure, les proportions d'une lettre ne m'ont pas permis d'étendre comme je l'aurais pu la conversation qui tout naturellement amena ce récit. Rien n'était plus facile d'ailleurs que de l'insinuer dans un nouveau cadre, à la suite d'une autre préface, par exemple, une révélation *in articulo mortis*, un papier découvert dans une cellule, le portefeuille de l'ermite trouvé après sa mort, une lettre à sa famille, etc., etc. ; mais tu conçois fort bien que je n'irai point à présent te priver de la description de mon orage et recommencer les huit premiers feuillets de ma lettre, quand j'ai à peine le temps de t'embrasser et de te dire *adieu*.

L'INGÉNIEUX THIBAUT

Les conteurs du jour ont mille raisons pour ne rien inventer, et la première est qu'ils n'ont pas le temps. Là-dessus le bon roi Henri aurait dispensé des autres. Il faut trop écrire en ce temps-ci pour faire quelque attention à ce qu'on écrit ; et d'ailleurs, voulût-on créer, peut-être on ne le pourrait plus : il est donc permis désormais de copier servilement la nature, au moins mal possible et selon que tel ou tel original précieux tombe sous nos yeux ; encore les originaux deviennent-ils rares. Molière peignait des caractères, nous ne dessinons plus que des physionomies, comme autrefois Raphaël faisait des tableaux, et nous en sommes réduits aux caricatures : le vrai mot des deux parts serait charges, je crois. Je m'arrête de peur de choquer les gens du progrès.

Caricature ou ébauche, ce genre de travail a réussi auprès du public, on n'en demande pas davantage. C'est donc un simple portrait que je vais faire ; qu'on n'y cherche ni composition, ni arrangement, ni péripétie, ni catastrophe, cette figure a passé devant moi, et j'essaie de la peindre. Je laisserai parler celui de mes amis qui fut en scène.

Mon père m'avait souvent parlé d'un parent éloigné qui ne jouissait pas, disait-on, de son parfait bon sens. Mon père est d'Aigues-Mortes, qu'il a quitté depuis vingt ans ; il y avait laissé ce parent, ce Thibault, qu'il n'avait donc pas vu depuis le même nombre d'années. Jamais il ne parlait de cet homme sans nous rappeler quelque bizarrerie nouvelle d'un comique achevé. Il s'agissait du personnage le plus étrange, le plus inventif, le plus fécond et le plus surprenant dans ses inventions, dont j'aie jamais entendu parler. C'était là probablement ce qui avait fait le plus grand tort à la réputation de son jugement. On connaît cette manie sans pudeur des gens du midi pour les surnoms, qui ferait honte aux hommes du *de Viris* comme aux écoliers qui l'expliquent. On appelait ouvertement Thibault *le Fou*, et on le regardait comme tel.

Malgré cette opinion bien établie sur son compte, la ville d'Aigues-Mortes ne fut pas peu émue en le voyant sortir un matin avec deux petits entonnoirs sous le nez, chaque entonnoir planté dans chaque narine. Thibault s'était convaincu que la vivacité de l'air atmosphérique exerçait, au moins quant à lui, une pernicieuse influence sur le cerveau ; ou du moins (car je ne connais pas précisément ses motifs), il voulait que l'air n'y parvînt que plus commodément et dans une dose voulue. Après y avoir mûrement pensé, il se flattait d'avoir résolu la difficulté par ce petit appareil. Les personnes qui lui communiquaient leurs réflexions à ce sujet n'obtinrent d'autre réponses sinon que cette précaution leur était plus indispensable qu'à lui-même, et tout son regret fut de n'avoir pu décider personne à porter ces entonnoirs dans le nez.

Thibault inventa les bretelles, ou pour mieux dire les deux lanières de cuir ou d'étoffe qui ont remplacé la *bretelle* antique. On sait que cette bretelle n'était autrefois qu'un double bouton, qui retenait sur la hanche les deux faces de la culotte ; et cela est si vrai que le *jeu du bouchon* pour lequel on se servait de ce bouton, en a conservé dans le midi le nom de *la bretelle*. Thibault, justement choqué de cette mode, qui obligeait un honnête homme à se sangler le ventre outre mesure, sous peine d'accidents ridicules, Thibault parut un jour au milieu de ses amis, sans veste, pour plus grande démonstration, les épaules glorieusement barrées des deux lanières en sautoir, et le ventre à l'aise, autant que possible. On se moqua de lui, mais trois ans après, le peuple français portait des bretelles. Je n'ai jamais pu découvrir si le succès général remontait directement au citoyen d'Aigues-Mortes, ou si quelque autre Thibault honorait la France dans le même temps, le nôtre fut du moins le premier inventeur pour Aigues-Mortes, toute la ville pourrait l'attester.

Il n'est pas besoin d'énumérer les surprenantes besognes dont il soulageait son ménage. Il faisait lui-même ses habits, ses chemises, sa chandelle et sa cuisine, le tout avec de notables perfectionnements de son invention ; il avait surtout porté son attention sur ces petites incommodités que l'industrie des hommes n'a pas jugées dignes d'être prévenues, mais dont on ne laisse pas de souffrir. Il est assez connu que la température du midi entretient beaucoup d'insectes désagréables. Cet inconvénient est plus grand à Aigues-Mortes par le voisinage des marais et les exhalaisons d'un

pays fiévreux. Il résulte du seul soulagement que les habitants puissent apporter chaque soir, à force d'ongles, à ces démangeaisons, des excoりiations sur toute la peau. Thibault avait imaginé deux râpes douces, d'un effet justement calculé sur la délicatesse de l'épidémie et la dose nécessaire de friction ; il s'en servait régulièrement tous les soirs à sa fenêtre, après avoir quitté ses bas chinés, pour l'édification des voisins.

La découverte d'un vieux volume, au fond d'une armoire de famille, poussa son esprit inventif à des recherches plus importantes. Ce livre était le *Voyage dans les États du soleil*, par Cyrano de Bergerac ; dans cet ouvrage, le voyageur, en quête de nouveaux moyens pour s'élever vers l'astre du jour, finit par s'aviser que le soleil pompe à son lever les rosées répandues sur la terre : il emplit un nombre considérable de bouteilles de cette rosée et se les attache autour du corps ; après quoi il se met en plaine un beau matin, et le soleil aspirant les vapeurs enlève le voyageur avec elles. Cette théorie échauffa la cervelle de Thibault ; mais trop noble et trop délicat dans son ambition pour s'astreindre à des imitations serviles, il négligea le procédé des bouteilles pour reprendre l'éternelle tentative d'un appareil ailé. Ce n'était pas qu'il voulût renouveler ce voyage au soleil ; il ne pouvait croire au succès dont se vantait l'auteur ; son unique désir était de réaliser la chimère d'une progression aérienne à l'usage des hommes. Thibault appartenait dès lors au temps présent par ses conceptions prématurées : il était digne de découvrir les bateaux à hélices et les chemins de fer atmosphériques. En huit jours, il eut produit un système d'ailes en manière de cerf-volant, qui n'attendait plus qu'un amateur zélé pour se précipiter dans l'espace du haut du plus grand clocher de la ville. La difficulté de trouver un homme de bonne volonté arrêta l'essai de la machine.

Pour ajouter un dernier trait qui me vient à l'esprit, Thibault, propriétaire d'une maison dans la ville, résolut d'y ajouter, à peu de frais, les agréments d'une maison des champs. Ce qu'il raconta là-dessus ne trouva que des moqueurs. Thibault fait dûment carreler le grenier de sa maison, il enlève les châssis des fenêtres ; on lui apporte deux tombereaux de terre végétale, qu'il verse sur le carreau, il y fait des plantations et lâche des poules. Quelque temps après, il appelle un voisin, qui demeure pantois en trouvant une basse-cour sous les combles.

On peut juger qu'au milieu de ces récits et du rire qu'ils excitaient, nous interrompions souvent mon père pour lui persuader que son parent était fou à lier.

— Non pas, s'écriait-il, hors de là Thibault était l'homme le plus sensé, le plus honnête, le plus délicat en toute manière que j'aie jamais connu ; il était fort au-dessus de la jeunesse de la ville à cette époque. Je devrais insister sur le caractère de ce temps que vous n'avez pas vu. Nous étions en pleine révolution, vers 94 et 95. — La fièvre révolutionnaire s'était combinée avec je ne sais quel enthousiasme romanesque qui nous était venu d'Allemagne. On lisait beaucoup de romans dans le goût de Werther. Lamartellière avait fait une détestable copie du mauvais original des brigands de Schiller ; et nous avions joué, entre jeunes gens, cette pièce qui s'appelait *Robert, chef de brigands*. Ces impressions diverses avaient fortement agi sur l'organisation sensible de Thibault ; cette exaltation vague, cet amour romanesque de la vertu et toutes ces chimères poétiques, il en poussait l'application à la vie réelle. Nous avons vu quelque chose de pareil chez nos *jeune France* romantiques. Il y a, dans tous les temps, quelque folie de ce genre au service de la jeunesse. Thibault jouait le rôle du héros dans la pièce de Lamartellière, et il était demeuré si frappé de ce rôle qu'il n'en quittait plus le costume, qui était un espèce d'uniforme de houzard. Pour vous aider à comprendre cette singularité, il faut vous dire que le règne de la *carmagnole*, les levées en masse, l'attitude farouche de la France au dehors et au dedans, autorisaient des modes dont vous n'avez plus d'idée. Nous autres jeunes gens de la ville, nous ne marchions plus que le sabre au côté et deux pistolets à la ceinture ; c'était un peu la folie de Thibault qui régnait dans tous les esprits. Avec des têtes chaudes et la poignée d'un sabre sous la main, vous croirez bien qu'on dégainait souvent ; les duels étaient donc en vigueur. Je me battis un jour avec ce pauvre Thibault, et je le blessai ; mais un coup de sabre ne faisait alors qu'entretenir l'amitié. S'il m'en souvient, pourtant, nous étions brouillés, Thibault et moi, quand lui arriva cet événement qui me l'attacha pour la vie. Je ne vous donne ces détails que pour vous désabuser sur son compte, et vous faire connaître tout ce qu'il y avait de courage et d'élévation dans le caractère de ce pauvre homme. Dans un temps où toute la jeunesse allait aux armées, Thibault s'était soustrait aux réquisitions ; des ordres furent

dirigés contre lui ; des malveillants rapportent jusqu'à la commune que Thibault s'est vanté de *brûler la cervelle au premier qui tenterait de l'arrêter*. Le lendemain, je rencontre sur la place le capitaine de gendarmerie, mon ami intime et celui de Thibault, qui m'apprend avec émotion qu'on va procéder à l'instant même à l'arrestation de notre camarade. J'oublie nos différends, et je suis les gendarmes, prévoyant quelque extrémité où je pourrais me rendre utile.

Thibault parut, en effet, à sa fenêtre, un pistolet de chaque main. Je m'étais arrêté avec le capitaine de l'autre côté de la rue ; dans nos relations présentes, je n'avais mot à dire à Thibault, qui put croire que je venais me régaler de sa mauvaise affaire ; le capitaine essaya de lui parler, mais Thibault ne l'entendit pas ; il nous toisa bravement, les pistolets fermes dans les poings, comme si cette menace s'adressait à nous indistinctement. Cependant les gendarmes s'introduisirent dans la maison par la porte de la rue, demeurée sans défense, et parvinrent à se loger dans une pièce contiguë à l'appartement où Thibault s'était fortifié.

— Cet animal va se faire tuer, me dit le capitaine en s'élançant après ses hommes.

Les deux fenêtres de Thibault étant ouvertes, et d'un étage assez bas, je voyais fort bien ce qui se passait dans la chambre, monté sur le degré d'une boutique qui s'était trouvé sous mes pieds. J'entendis trois coups de feu qui me firent frémir, puis sa chambre se remplit de fumée ; je crus mon ami mort. Mais bientôt je le vis reparaître, reculant vers les fenêtres, ses pistolets tendus en avant, la porte s'ouvrit avec fracas ; le capitaine de gendarmerie parut à son tour, affectant le calme et marchant à pas lents vers Thibault, les bras ouverts et les mains tremblantes.

— Thibault ! mon ami, tu n'y penses point, qu'est-ce que cela signifie ? Tu exposes ta vie, tu exposes la mienne, tu me connais, tu sais combien je le suis attaché ; je ne voudrais pas te trahir, moi ! Eh bien, je te conseille, je te supplie de ne pas résister. C'est abominable ! tu me forces à employer la violence...

Le capitaine, qui s'était insensiblement rapproché, s'élança tout à coup sur Thibault, lui relevant les bras en le serrant dans les siens. Dans cette étreinte l'un des pistolets partit et logea sa balle dans le plafond, le capitaine

retint l'autre, les gendarmes parurent et Thibault fut pris. Mais il est certain que sans notre ami le capitaine on n'en fût point venu à bout si aisément.

On était sorti du régime de la Terreur ; mais le gouvernement en avait gardé de beaux restes. Je crois même que les événements de fructidor étaient venus réveiller les fureurs jacobines. Thibault fut traduit devant un conseil de guerre. Il y parut avec sa veste de houzard ; il y parla comme Robert lui-même dans le mélodrame de Lamartellière ; mais ma déposition le sauva, en jetant tout l'odieux sur les gendarmes, qui avaient tiré les premiers sur l'accusé, à travers les portes. Thibault fut profondément touché d'un trait où il voulut voir de la générosité. Nous voilà plus liés que jamais ; j'allai le voir souvent dans sa prison ; enfin il fut acquitté, il le regrettait presque.

— Mon ami, mon plan était fait, s'écriait-il en prenant une pose de théâtre, je t'aurais demandé de m'accompagner au supplice ; j'aurais traversé la foule en m'appuyant sur toi (il me jetait une main sur l'épaule et gesticulait noblement de l'autre), et tu m'aurais vu sans peur recevoir le coup mortel ! C'était là le moment de déployer ce beau caractère...

Je reconnaissais mot à mot les inspirations de l'ouvrage dramatique qui l'avait tant ému, et dont le titre s'arrêtait sur ses lèvres. Peu de temps après il se maria ; mais sa femme mourut en lui laissant deux filles, avec lesquelles il vit encore aujourd'hui dans un coin reculé de la ville. Je n'ai plus de ses nouvelles depuis longtemps. Vous voyez, Messieurs, que cet homme n'était point exclusivement ridicule. Ajoutez une exacte probité, une pureté de cœur parfaite, la simplicité de la province, avec assez de lecture pour en adoucir la rudesse ; enfin une gravité confiante qui donnait du poids à tous ses propos, et qui imposait même quand il développait les bienfaits de la plus singulière de ses découvertes. Je l'appellerais volontiers le don Quichotte de l'industrie. Hélas ! plus malheureux que le chevalier de la Manche, il ne s'est jamais vu l'armet en tête et la lance au poing ; le vaillant hidalgo croyait du moins combattre, triompher, exercer dans tout son éclat sa noble profession de chevalier ; tandis que le pauvre Thibault s'éteint obscurément dans sa province, sans pouvoir réaliser aucun des rêves magnifiques dont sa tête est remplie.

Ainsi parla mon père ; mais il faut après lui dépeindre le logis de Thibault dans sa ville de province, et donner une idée de la vie obscure et laborieuse

qu'il y mena pendant quarante années.

Nous ne saurions croire, nous autres Parisiens du boulevard Montmartre, qu'on puisse vivre quarante ans sans changer de place ; et ce qui nous condamne doublement en ceci, c'est qu'on ne vit véritablement que dans ce repos. Quoi de plus doux que de vieillir au milieu des souvenir de l'enfance, et de mourir dans le lit où nos pères sont morts !

Dans le fond d'une rue étroite, où croissait entre les pavés une mousse verdâtre, parmi des maisons basses, silencieuses, vieilles comme la ville, à fenêtres grillées ou tendues de papier, la maison de Thibault se distinguait par je ne sais quelle recherche d'inventions, de commodités inusitées, qui trahissait le génie de celui qui l'habitait. On entraît par une porte bâtarde, proprement défendue d'un auvent contre les eaux pluviales. Le marteau de cette porte était assujetti par un fil de fer, autant pour modérer les grands coups frappés par un visiteur, que pour conjurer le génie des petits polissons qui font jouer volontiers ces marteaux avec des ficelles. Une arcade vitrée donnait jour dans la salle basse ; mais cette arcade était garnie de barreaux en dehors, et des rideaux à carreaux rouges et blancs la coupaient à l'intérieur, à la hauteur voulue pour recevoir le jour d'en haut en arrêtant plus bas la vue des curieux. Les deux filles de Thibault, devenues de vieilles filles, se tenaient dans cette salle, où se faisait tout le train du ménage ; on y préparait la cuisine, on y mangeait, on y aurait reçu les étrangers, si jamais des étrangers avaient pu venir chez Thibault ; on y passait les soirées d'hiver au coin du feu, c'est-à-dire que Thibault, entamait un somme sur une chaise basse, jusqu'à ce qu'on le réveillât pour s'aller coucher ; enfin, durant les longues journées, les deux filles travaillaient à des ouvrages de couture derrière la fenêtre ; elles ne sortaient que le dimanche, et quelquefois dans la semaine, au point du jour, pour aller à la messe. On ne les pouvait donc voir que sur le chemin de l'église, et comme l'église était fort proche de chez elles, il vaudrait autant dire qu'on ne les voyait jamais.

Thibault habitait une chambre du premier étage, longue, étroite, avec une seule fenêtre, et il ne fallait rien moins que la présence d'un lit à ciel, en camaïeu, pour qu'on pût songer à appeler cet endroit une chambre à coucher ; le plancher était encombré d'établis, de métiers, de machines ; les chaises, la cheminée se dérobaient sous des amas d'outils, de ressorts, de rouages, d'instruments, d'ouvrages commencés ; et non-seulement Thibault

faisait à l'aide de ses outils toutes sortes d'ustensiles ; mais chacun de ces outils était lui-même un chef-d'œuvre de son invention et confectionné de sa main. Il y avait des scies, des rabots, des biseautés, des tours, des pinces, des tarières, inconnus au commun des artisans ; le tout à peu de frais, et ajusté merveilleusement avec des bouts de ficelle, des morceaux de verre, un roseau, un clou, un rien ; il est vrai que nul autre que lui n'aurait pu se servir de ces instruments. Ces insignes mécaniques se mariaient agréablement aux appareils de la distillation, du teinturier-dégraisseur, du tisserand, du corroyeur, etc. Thibault avait enlevé à ses filles la direction des provisions de confitures que l'on fait chaque année dans ce pays-là ; il les faisait cuire, selon des procédés particuliers, sur un réchaud qui supportait la chaudière consacrée à cet usage et à bien d'autres ; on y voyait souvent, par exemple, délayer la colle, dont Thibault collait toutes sortes de boîtes et de jolis ouvrages en carton, une paire de galoches reposait sur un établi de menuisier, à côté d'une cage d'osier à moitié tressée ; des moules à chandelles figuraient sur des rayons parmi des fioles d'élixirs ; des pots de pommade pour les yeux se confondaient avec des suifs, des cirages, des encaustiques ; je n'aurais pas voulu répondre pour ma part des quiproquos qui pouvaient s'ensuivre. Figurez-vous enfin Robinson Crusoë, non plus dans son île, mais dans une chambre de douze pieds de long, au milieu d'une de nos provinces françaises.

Au-dessus de cette chambre était le grenier dont j'ai parlé, et qui s'était transformé pour un temps en basse-cour. Je n'entrerais pas dans un plus long état des lieux, ce que j'ai décrit suffit ; c'était d'ailleurs à peu près tout. Il faut seulement ajouter, et l'on me passera la similitude, qu'il ne fut jamais un bas ravaudé, reprisé, remmaillé, rapetassé, fourni vingt fois de talons et de pointes, qu'on pût comparer pour le nombre et la délicatesse de ses raccommodages à l'état de cette maison du haut en bas. Son origine se perdait dans la nuit du temps ; il n'était donc pas surprenant qu'elle eût parfois besoin de réparations. Or, Thibault n'avait jamais appelé des ouvriers, et il est vrai que nul peut-être n'était en état de le remplacer en pareil cas. Les escaliers de bois vermoulus étaient soutenus par des étais, et marchaient, pour ainsi dire, avec des béquilles ; les jours de chaque degré étaient soigneusement radoubés à mesure qu'ils se montraient, à force de clous, de colle et de bouts de bois. Le carreau de la salle basse présentait à

l'œil réjouit les nuances éblouissantes d'un habit d'arlequin, ou si l'on veut d'une pancarte à échantillons ; des briques, des tuiles, des carreaux de toutes couleurs, unis par des ciments divers et des plâtres plus ou moins brunis par le temps, contribuaient à former cette mosaïque ; en outre, Thibault, dans ses rares promenades autour des remparts, n'aurait jamais négligé de ramasser un tesson propre, un bout de brique encore profitable ; il les utilisait dans ses carrelages, et il eût été déraisonnable d'attendre de cette méthode un assortiment bien complet, les cloisons, les portes, les serrures ne devaient pas de moindres services à l'ingénieux propriétaire. Tous les loquets, notamment, étaient depuis longtemps remplacés par des chevilles.

À la longue, l'ancien personnage de Thibault s'était effacé ; il n'était que les vieillards de soixante à soixante-cinq ans, c'est-à-dire de son âge, qui se souvinssent de son rôle de Robert, de sa veste de houzard et de ses démêlés avec les gendarmes ; le mariage, l'éducation de ses enfants avaient détourné son essor poétique. Enfin l'âge était venu, qui avait mûri cet esprit sans lui rien ôter de sa douce gravité, de sa sensibilité, de sa délicatesse pompeuse et mélancolique. Tout le génie de Thibault passait dans ses inventions ; on ne l'en croyait que plus fou, mais on le voyait très-peu dans la ville ! la jeune génération le connaissait à peine ; il ne revoyait les vieux amis de son temps que de loin en loin, par hasard, quand ils étaient affligés de quelques maux d'yeux, de pieds, de dents, ou de toute autre incommodité qui relevait du génie de notre homme. Il paraissait de même à de longs intervalles, tantôt chez un boucher pour lui demander de la moelle de bœuf, tantôt chez un propriétaire obligeant, pour cueillir dans son jardin une poignée de mauve ou de capillaire ; encore rien n'est-il plus fréquent dans une ville comme Aigues-Mortes, que d'aller d'un bout de la ville à l'autre, de sortir d'ici et de frapper là, sans rencontrer âme qui vive ? Aussi, vous dis-je, Thibault fut-il oublié dans sa propre patrie, dont il faisait, si je l'ose croire, l'honneur ? Tel fut ce train de vie qui dura quarante ans, et maintenant si l'on connaît assez le personnage, si l'on voit d'ici cette triste rue d'Aigues-Mortes, à l'extrémité de la France, et cette triste maison de Thibault, où le jour entrait à peine ; si l'on apprécie le calme profond, le silence, l'uniformité de ces habitudes de province où s'enracinent les hommes comme les meubles ; si l'on réfléchit aux dispositions particulières qui

devaient y attacher deux vieilles filles et le grave et laborieux Thibault, on jugera quelle profonde stupeur dut se répandre alentour quand Thibault, un beau malin, déclara qu'il avait formé le projet d'aller à Paris !!!

Aller à Paris ! lui Thibault ! d'Aigues-Mortes ! c'était comme s'il eût annoncé posément qu'il partait pour une ascension aux Cordillères.

Ses deux filles levèrent la tête — elles, qui pourtant lui avaient ouï dire des choses bien singulières.

Le père répéta de sa voix grave, et comme un homme qui n'a point l'habitude de répéter, qu'il se proposait d'aller à Paris. Thibault, après bien des soins, bien des méditations et bien des tentatives infructueuses, venait de découvrir un moyen sûr de faire tomber la pluie où et quand il voudrait.

Il voulut bien, pour ajouter du poids à ses premières paroles, entrer dans quelques explications :

— Monsieur un tel, je suppose, dit-il tranquillement, propriétaire d'une métairie considérable, voit sa récolte sécher sur pied faute d'eau ; on lui parle de moi, il vient me trouver : — Monsieur Thibault, je suis ruiné, j'ai besoin de pluie. — C'est bien, monsieur... Il m'instruit des besoins de sa terre, je le sers comme il le demande, et il me compte une somme convenue. Vous concevez, mes enfants, que cette découverte en vaut la peine ; je dois m'entendre là-dessus avec le gouvernement, et voilà pourquoi je suis obligé d'aller à Paris.

Pour dissiper les derniers doutes que laissaient voir ses pauvres filles, il ajouta qu'il présenterait par la même occasion, à la Faculté de médecine, trois ou quatre inventions curatives qu'elles connaissaient bien et dont le succès était sûr, notamment un onguent dont la seule approche extirpait la racine des cors aux pieds, et une poudre contre la coqueluche.

Bref et persuasif comme il savait l'être avec ses enfants, cet entretien suffit à Thibault dans son intérieur ; mais pour les préparatifs de son voyage, qui était chose sérieuse, il se vit contraint de communiquer son dessein à diverses personnes. On l'écouta sur ceci comme sur le reste. Les plus raisonnables essayèrent de le dissuader ; beaucoup pensèrent qu'il pouvait avoir raison et faire fortune, puisqu'il prenait une si grande résolution. Un de ses vieux amis l'écoutant un jour avec un sérieux perfide,

Thibault lui fournissait ses démonstrations qu'il terminait par sa conséquence favorite :

— Monsieur un tel, je suppose, propriétaire, a des terres qui souffrent de la sécheresse, il vient me trouver...

— Tu lui lâches une inondation ! tu le noies, tu le submerges, je te vois d'ici ! interrompit l'autre avec la moquerie pétulante du midi.

Mais jamais il n'était entré dans l'esprit candide et sérieux de Thibault, qu'on pût se moquer de lui ; les profondes convictions des hommes de sa sorte ne tiennent souvent qu'à cela. Si cette fatale idée lui fût venue dans la tête, la ville d'Aigues-Mortes eût peut-être perdu avant le temps le fruit des travaux de son plus grand citoyen.

Vous croirez bien que si Thibault, par sa longue retraite, était à peu près ignoré dans sa ville natale, il ne pouvait être souvent question de lui à Paris, dans une famille qui ne l'avait pas vu depuis vingt ans ; mon père ne parlait jamais de cet ami qu'à l'imparfait le plus lointain, si bien que je m'étais figuré, quoiqu'on, ne m'eût rien dit de positif là-dessus, qu'il était mort. Il était bien mort pour nous, en effet ; pour nous, gens de Paris, rien ne ressemble à des tombeaux comme ces villes de province, à deux ou trois cents lieues de distance ; ajoutez l'âge et la condition de Thibault, et puis les récits de mon père dataient de l'an III de la République ! c'étaient choses d'un autre siècle.

Un soir d'été, — j'ai mille raisons pour m'en rappeler la date précise — c'était le 25 juillet 1830 — on venait à peine d'allumer les bougies, et nous étions encore rassemblés devant la fenêtre qu'on venait de fermer. Il y avait dès ce jour dans Paris une fermentation qui fournissait à tous les entretiens ; mon père nous donnait des nouvelles. Des enfants jouaient dans la rue parmi le fracas des voitures, mais au milieu de ces bruits bien connus, une forte voix d'homme s'élevait à temps égaux, comme pour appeler quelqu'un à une grande distance.

— Chut ! fit mon père, qu'est-ce donc ? j'ai cru qu'on prononçait *Giusep*.

Giusep était dans le midi le nom d'enfance de mon père, qui se nomme Joseph ; nous nous égayâmes et du nom et de l'étrange hasard qui l'aurait fait résonner sous nos fenêtres, à Paris, en pleine rue Royale.

Mais la même voix articula distinctement :

— Giusep !

— M'en croirez-vous ? dit mon père.

— Qu'est-ce que cela prouve ? répliqua quelqu'un, sinon que vous avez près d'ici un compatriote et un homonyme.

— Je ne dis pas non, mais vous conviendrez qu'il est bien étrange...

— Giusep ! cria la voix avec un accent piteux.

— Il faut que j'en aie le cœur net, reprit mon père que ce nom et cette voix avaient tout ému, et quoi qu'on lui pût dire, il se jeta dans l'escalier. La conversation continue. Après quelques minutes, un dialogue, où perce une grosse voix, se fait entendre sur le palier ; la porte s'ouvre, mon père paraît tenant par les mains un inconnu qui répète en entrant :

— Giusep ! Giusep ! tu me sauves la vie !

— Messieurs, mes enfants, dit mon père, je vous présente mon chef parent, mon vieil ami Thibault...

À ce nom j'ouvris de grands yeux. Le nouveau-venu ôta son chapeau et le remit.

— Mon chef ami, reprit-il, car il était tout troublé, tu me sauves la vie ! j'étais descendu dans une méchante auberge où je ne voulais pas rester ; je me suis mis en route en plein jour pour chercher ta demeure, je me suis perdu ; enfin je t'appelais depuis longtemps sans obtenir de réponse ; ma situation était vraiment fort délicate.

Son ton, son accent pénétré, ses gestes défaillants en disaient assez sûr l'abandon déplorable dont il s'était vu menacé au milieu de notre grande ville.

Mon père se mit à rire en essayant de lui faire entendre qu'il y avait à Paris d'autres moyens de retrouver les gens que de les appeler par les fenêtres.

Cependant je n'avais point assez de mes yeux pour examiner ce curieux échantillon de la vieille province, comme assurément il ne suffira point de mes crayons pour en rendre l'ensemble exquis.

Thibault paraissait dans sa plus grande parure, et tel probablement qu'il était sorti de chez lui pour aller à Paris. Il était vêtu d'un habit qui remontait

sans doute à l'entrée des alliés en France, et dont le collet massif semblait rembourré comme les bandes d'un billard ; ce même collet, festonné vers le bas de triangles capricieux, descendait à peu près jusqu'au dernier bouton. L'habit, trop court par devant, s'arrêtait à la moitié du gilet, lequel avait justement en trop ce que l'habit avait en moins ; les basques effilées, et carrées par le bas, rendaient, comme disait plaisamment un de mes amis, la figure d'une plume taillée en gros. Dans un temps où les sous-pieds étaient une mode générale, le pantalon ne laissait pas de frapper par sa libre allure, à trois bons pouces au-dessus de la cheville ; et quant aux bottes, elles étaient cirées d'une matière grasse et terne qui ne me fit pas bien juger des compositions de Thibault relativement aux chaussures. Il portait rigoureusement la cravate blanche, qui n'était qu'une corde de mousseline dont les deux bouts pendaient négligemment, et qui m'auraient fait douter s'il avait voulu se parer ou se pendre. Je ne dois pas omettre en trait caractéristique que sa chemise à petits plis bâillait, malgré l'épingle, laissant voir une partie de sa noire et honnête poitrine. Mais qui pourra suivre ma plume dans la description de son introduisible chapeau ? Je ne serais bien compris que d'un congrès de peintres et de faiseurs de croquades, assistés de cette brillante jeunesse de nos boulevards qui se fait coiffer chez Pinaud. Ce chapeau, qui n'avait pas moins d'un bon pied et demi de haut, allait toujours s'élargissant de la base au sommet en forme de tromblon ; j'ai vu, je ne sais où, des coiffures de cette figure majestueuse sur la tête de certains dignitaires turcs. Un petit rebord déformé entourait le pied de ce monument ; le duvet de ce vrai feutre vieilli dans l'armoire avait disparu sur les angles, et partout ailleurs avait pris de si magnifiques reflets rougeâtres, qu'on le croyait voir à la lueur d'une incendie.

La figure de Thibault était grave, honnête, immobile ; un nez aquilin, deux yeux clairs et fixes, des rides profondes, un front dégarni, le tout enfoui entre les deux murailles d'un col de chemise qui se dressait à une hauteur prodigieuse par la seule force de l'empois. Tel me parut Thibault, une longue boîte en fer-blanc sous les bras.

Mon père voulait le faire asseoir ; mais avant tout il cherchait à le débarrasser de cette boîte de fer-blanc que Thibault, dans sa première émotion, ne faisait pas mine de lâcher.

— Mais que fais-tu donc de cette boîte ? lui dit mon père qui le tutoyait dès l'enfance.

— Elle m'a rendu les plus grands services. C'est un appareil que j'ai imaginé avant de partir.

Il ouvrit froidement cette boîte, où je distinguai, comme dans les boîtes de peinture à l'huile, une douzaine de compartiments garnis de matières diverses. En même temps une forte odeur de cuisine s'exhala dans la pièce.

— Eh ! Dieu me pardonne, dit mon père en se penchant, je crois que voilà des œufs en salade...

— Tu dis vrai.

— Et de la confiture...

— Chaque case contient un mets. J'avais là tout mon dîner sous la main ; je tenais cette boîte sur mes genoux, et par ce moyen je n'ai point quitté la voiture un moment, économie et promptitude.

— Bien, bien, repose-toi, dit mon père en lui tirant la boîte des mains, de peur qu'il ne nous échappât quelque éclat de rire.

Thibault se laissa tomber sur un siège, poussa trois soupirs sur un ton de basse, et tendit encore la main à mon père en répétant sa phrase d'arrivée.

— Tu me sauves la vie !... quand on est étranger... inconnu dans une capitale... sans appui... sans protecteur... je suis descendu, mon cher ami, dans une auberge où l'on m'a demandé un petit écu par jour ! Un petit écu ! ils abusent, ils abusent de la position délicate d'un malheureux voyageur.

Mon père se mit à rire et ne se sentit point le courage, pour le présent, d'aggraver l'indignation du pauvre Thibault sur les tarifs parisiens ; il lui dit :

— Je te logerai près d'ici ; nous avons dans le voisinage un hôtel honnête où je te présenterai moi-même. Mais dis-moi, je t'en prie, après tout le plaisir que tu me procures, que viens-tu faire à Paris ?

Thibault fixa les yeux sur mon père et garda quelque temps cette attitude éloquente, bien que silencieuse ; puis il dit avec majesté :

— C'est l'affaire de toute ma vie ; le travail de quarante années... il y a quarante ans, mon ami, que je m'occupe de ce projet... je t'informerai de

tout cela plus à loisir.

Il se leva et reprit d'un air pénétré :

— Mais, mon cher ami, puisque tu as la bonté de me venir en aide dans l'embarras où je me trouve, je dois te prévenir, avec la permission de ton aimable famille, qu'il y a urgence ; mes malles sont restées en cette maison inhospitalière, et je m'en vais aussitôt les faire transporter...

— Soit, dit mon père en se levant et plein d'indulgence pour les folles transes de son ancien ami.

Je passe la partie du personnage de Thibault qui nous concernait. Il ne s'en alla qu'après nous avoir adressé ses profonds saluts dans toutes les règles de l'ex-politesse française. La conversation roula longtemps sur ce bonhomme, moitié rire, moitié sérieux.

Le lendemain, mes occupations me retenant dehors, je ne rentrai que le soir ; mais le soir, la chose publique avait gagné bien du terrain sur toutes préoccupations particulières. Nous étions, si l'on s'en souvient, au 26 juillet 1830. Paris commençait à s'agiter ; des rassemblements menaçants s'étaient formés sur divers points ; on lisait les ordonnances affichées sur les murs ; des orateurs les commentaient en cherchant à échauffer les têtes. Ils avaient quelque peine à faire entendre aux braves gens qui se firent tuer ensuite, qu'ils devaient se mettre en colère ; et l'on voyait assez à leur indignation contre ce coup d'État, qu'ils se mouraient d'envie d'en faire autant un peu plus tard. J'eus quelque peine à traverser la place du Palais-Royal, et même avant que j'eusse passé, la gendarmerie, provoquée à coups de pierre, avait chargé la foule, et l'on disait que plusieurs hommes étaient morts.

J'arrivai chez moi dans un grand trouble, je racontai ce que j'avais vu ; on m'apprit des nouvelles que j'ignorais, et, comme on pense, la conversation ne languit pas durant cette soirée. Les gens de la maison allaient et venaient les uns chez les autres. Sur le soir, quand ce mouvement se fut un peu apaisé, je vis mon père préparer sur un morceau de peau une certaine drogue noire.

— C'est, me dit-il, ce bon Thibault qui veut absolument guérir un cor dont j'ai longtemps souffert au pied gauche.

— Et à de propos, que vient-il faire à Paris ?

— Il vient proposer au gouvernement un secret important découvert après quarante années de travail,

— Je suppose que le gouvernement a bien autre chose à faire en ce moment-ci, dis-je en riant.

— C'est ce que je lui ai dit ; mais rien n'a pu l'empêcher de courir au ministère.

— Ce soir ?

— Ce soir même, tout à l'heure.

Je partis d'un nouvel éclat de rire.

— Eh mon Dieu ! le pauvre homme va se faire couvrir de huées ; les mécontents entourent les hôtels des ministres, et vous pensez si les huissiers sont en humeur de le recevoir.

À ce sujet, nous voilà reprenant les nouvelles et les conversations du jour. Comme je me doutais de l'importance historique que pouvaient prendre les événements, très-frappé d'ailleurs de ce que j'avais vu, je le rédigeai en notes quand je fus dans ma chambre, ce qui fut cause que je m'endormis assez tard.

Le lendemain, à six heures du matin, je suis réveillé par un grand bruit de sonnettes ; on ouvre et j'entends de mon lit une grosse voix, amicale, mais pleine d'importance et d'enflure, qui s'écrie sur le seuil :

— Je viens panser mon malade.

À ce mot je saute du lit, inquiet et ne sachant ce que c'est. Le malade, c'était mon père, qui fut aussi surpris que moi en se réveillant d'un bon somme, et à qui Thibault fut longtemps à rappeler qu'il avait la veille appliqué un de ses onguents décisifs sur l'orteil de son pied gauche, lequel onguent, l'une des causes du voyage de Thibault à Paris, devait extirper le mal et sa racine.

Thibault procéda solennellement à son pansement, comme Dupuytren eût opéré Bonaparte. Le cor était fièrement à la même place, dans une auréole de cette résine, qui lui donnait tout à fait bon air d'une grosse vilaine plaie.

— Il faut que tu sois d'un tempérament terriblement sec, dit Thibault ; le mal persiste ; mais tu n'as qu'à recommencer la même opération jusqu'à plein succès.

Mon père, pour ménager l'amour-propre de son ami, changea de propos.

— Eh bien, quelles nouvelles d'hier ?

— Un vrai guet-apens ! et cela ne m'a point surpris. Je connais toutes les ressources de l'intrigue et de la police. Les gens sans mérite, les routiniers qui n'ont pour eux que la bassesse et l'audace, perdraient trop à l'avènement de la vérité. Il faut se liguer, cabaler, mettre la lumière sous le boisseau. La police était sans doute informée de mon arrivée à Paris. Je me présente à l'hôtel du ministère, il y avait d'abord dans la rue une foule de gens apostés qui ricanent sur mon passage. Le concierge m'interroge, je lui réponds d'un air impérieux que je veux voir son excellence ; il faut en pareil cas de la fierté, non celle d'un insolent parvenu, mais celle qui convient à l'honnête homme. Ma contenance impose à ce subalterne, il me conduit dans une espèce de bureau où se trouvaient plusieurs personnes... Je n'ai pas plutôt lâché quelques mots de l'objet de ma démarche, qu'on me rebiffe, qu'on me toise, on me renvoie... Tu conçois, Giusep, l'envie, l'orgueil, l'ignorance démasquée qui se réveillent aussitôt... Enfin on me chasse, et fort grossièrement, et quelques-uns de ces valets dorés m'accompagnent jusqu'au bout de l'escalier en m'injuriant.

— C'est que ces messieurs, dit mon père, autant pour réprimer son sourire que pour apaiser son ami, ces messieurs t'auront pris sans doute pour quelque messenger qu'ils attendaient, et le dépit de se voir trompés...

Mais Thibault reprit avec feu :

— Quand je suis dehors, mêmes ricanements, mêmes huées de cette foule méprisable : vils espions ! pensais-je, je crois même qu'il est parti de ces groupes je ne sais quels projectiles qui m'étaient adressés. En même temps, ils criaient avec une effronterie dérisoire et inexplicable : *Vive la Charte !* Je me retourne à distance, et je leur dis...

Ici Thibault prit la pose qu'il pouvait attribuer au président de Harlay devant les révoltés de la Ligue.

— Je viens précisément en réclamer les promesses... Mais je ne fus pas écouté ; et je m'en retourne chez moi, indigné, mais résolu à déjouer les complots. Ils ne savent pas à quel homme ils ont affaire ; je suis fort de ma conscience et de l'utilité de mes travaux ; toutes sortes d'obstacles s'élèvent sur les pas du génie inconnu, il ne faut que de la persévérance à les

surmonter ; je les surmonterai et je parlerai à son excellence, fallût-il percer les rangs des baïonnettes.

— Eh, lui dit mon père effrayé d'une hyperbole qui pouvait être si littérale en pareilles circonstances, eh mais, es-tu bien sûr que tu doives t'adresser à aucun ministre ? Je ne connais point le sujet de tes instances, mais par le peu que j'en sais, n'as-tu point affaire directement à la faculté de médecine ?

— Tu as raison, dit Thibault attentif ; mais j'en veux être sûr... et, dans tous les cas, je verrai son Excellence le premier ministre.

— Attends du moins quelques jours, répliqua mon père en achevant de s'habiller, comptant qu'il s'agissait seulement de laisser reposer ce premier feu du provincial.

Thibault déjeuna avec nous et sortit. L'agitation allait croissant dans Paris, les bruits les plus alarmants se succédaient dans notre quartier ; la foule se portait au Palais-Royal. Le soir, on annonça que la fusillade était engagée et que la cavalerie sabrait la multitude. Mon père, n'y tenant plus, résolut d'aller aux nouvelles ; nous longeâmes prudemment les boulevards, sans nous approcher du foyer de l'insurrection, qui n'était rien encore ; cependant l'aspect de la ville nous émut profondément, et nous ne recueillîmes que des bruits sinistres. À notre retour au logis on nous dit que ce monsieur était venu.

— *Ce monsieur ?*

— Qui a un si grand chapeau, dit le portier contrit.

C'était Thibault. Mon père fut fâché de ne point l'avoir vu, pour le prémunir contre les embarras du moment.

Le lendemain, de grand matin, des hommes vinrent dépaver la rue sous nos fenêtres et construire une barricade, en disant qu'on en usait ainsi dans tous les quartiers de Paris. Bientôt nous entendîmes les tambours de la garde royale qui battaient la charge à la tête de leurs bataillons. Mon père courut rendre sa visite à Thibault, il était déjà sorti ; cela était inquiétant par la tournure que prenaient les choses. On ne s'attend pas que je raconte l'histoire de cette journée ; la fusillade éclatait partout, le canon ronflait dans l'éloignement, le tout dominé par le bourdon de Notre-Dame, qui sonnait le tocsin ; la guerre civile était allumée sur tous les points de la

ville. De temps à autre quelque détachement de troupes escaladait la barricade élevée sous nos fenêtres. Vous jugez dans quel état nous étions au fond de nos maisons, et si les cœurs étaient serrés. Un spectacle navrant, surtout, ce fut de voir passer des blessés sur des brancards ou des fusils croisés.

Puisque je ne fais point mon conte dans les règles ; je n'omettrai pas un trait qui devint pour moi le plus remarquable de cette révolution, et qui me parut instructif en fait de guerres civiles, s'il nous était permis, à nous autres Français, d'apprendre encore quelque chose. Nous avions pour voisin de face, dans notre rue, un vieil officier de l'ex-garde nationale, nommé M. Desvaux, et grand royaliste. Ce jour-là, M. Desvaux juge qu'il n'est plus permis à un homme de son grade et de son opinion, de demeurer à l'écart, il revêtit un vieil uniforme assez incomplet, et nous le voyons sortir en admirant son courage et son dévouement à la cause royale. Dans l'ignorance où il était, il pensait que la seule vue de son uniforme mettrait le holà parmi les révoltés. Sur le soir, on le voit revenir couvert de rubans tricolores et porté en triomphe par des crocheteurs ; on l'avait pris pour un chef des insurgés, et, voyant le progrès des choses, il s'était laissé faire. Il devint l'un des meilleurs serviteurs du gouvernement nouveau.

La nuit tomba, mais la mousqueterie grondait avec un fracas plus sinistre dans l'obscurité. On alluma dans chaque carrefour des feux qu'on prenait de loin pour des incendies. Nous ne songions guère à dormir, je vous jure, au milieu de ce bivouac ; des locataires de la maison, qui ne s'étaient jamais vus, couraient les uns chez les autres, pour se réconforter ; on s'était réuni notamment chez de bonnes dames fort peureuses, qu'on ne pouvait parvenir à tranquilliser et qui tremblaient au moindre bruit rapproché ; or, ces bruits, fort imposants, il est vrai, étaient tantôt le *qui vive* d'une sentinelle, et tantôt une forte patrouille qui s'arrêtait près de là, et dont les crosses de fusil retentissaient sur le pavé. Jugez de l'effroi quand on entendit un coup frappé à la porte cochère. On fit l'émunération des locataires et quelqu'un assura qu'ils étaient rentrés ; nous voilà tous à trembler. Un bruit de voix succède dans l'escalier, enfin la cuisinière paraît, et derrière elle, un homme en désordre, pâle, sans souffle, son chapeau à la main ; c'était Thibault ; mon père court à lui et l'interroge ; impossible de lui tirer une parole ; on le

fait descendre, on s'excuse, et une fois rendus chez nous, tandis qu'on apporte des flacons, de l'eau sucrée :

— Enfin, lui dit mon père, que t'est-il arrivé ? Parle.

Thibault regarde mon père, s'essuie le front avec son mouchoir, ouvre la bouche, et la parole lui manque. Il ne pousse qu'un soupir.

Il prend un verre d'eau qu'on lui offre, en boit une gorgée et s'arrête :

— Mon cher ami, permets-moi... la nature l'emporte... le physique a trahi le moral.

Il achève son verre d'eau.

— Merci ! Je vous prie d'agréer à la fois mes excuses et mes remerciements (ceci s'adressait à la servante). Ouf !... me voilà désaltéré.

Il s'essuya le front de nouveau.

— Eh bien, qu'est-ce ? reprit mon père, qui perdait patience.

— Mon vieil ami, quel vilain siècle que celui où nous vivons ! quel peuple ! quels événements !...

L'explosion éclatante d'un feu de peloton coupa la parole à Thibault, qui tressaillit en joignant les mains.

— Jésus ! Maria !... Tiens, mon ami, voilà, voilà ce qui se passe... des chrétiens, des frères qui s'égorgent entre eux comme des bêtes... altérées de carnage...

— Je ne le sais que trop, dit mon père, mais je ne sais pas encore un mot de ce qui te regarde.

— Voici, dit Thibault, autant que mes esprits troublés pourront retrouver le fil de ces circonstances surprenantes ; j'étais sorti hier dans l'intention de retourner chez Son Excellence le ministre...

— Allons donc, dit mon père, quelle folie ! je t'avais pourtant bien dit...

— Le devoir avant tout, interrompit Thibault, j'étais bien décidé à braver tous les obstacles pour voir Monseigneur ; mais j'avais apporté dans mon plan une modification que tu ne pourras qu'approuver : j'avais choisi l'heure de son dîner.

— Quel dîner ?

— Le dîner du ministre ; je comptais non sans raison sur des circonstances favorables : l'impossibilité de nier la présence de Son Excellence, la bonne humeur où jette naturellement le repas, enfin les soins du service qui pouvaient me permettre de m'introduire plus facilement...

Mon père poussa un profond soupir.

— J'arrive à l'hôtel, j'y avais trouvé la première fois des gens dont les manœuvres ne pouvaient appartenir qu'à la police ; cette fois on emploie la force ouverte : je trouve un détachement de gendarmerie rangé devant la porte, un détachement, Giusep ! contre un seul homme ! tant la peur de la vérité...

— Mais, mon cher Thibault...

— La force armée, Giusep ! je te l'atteste ; on me fit signe de ne point avancer, on me repousse, on ne veut point seulement que j'approche ; je n'en tiens pas compte, je m'adresse à l'officier : Eh quoi ! messieurs, lui dis-je, des soldats français ! en si grand nombre ! contre un homme sans armes ! Je lui expose l'objet de ma démarche ; mais l'obéissance passive aveugle ces militaires, ils me repoussent encore, ils me menacent...

— Mais, mon cher Thibault, il ne s'agissait point de toi, tu sais ce qui se passe...

— J'étais seul dans la rue, tout seul ! Oui, je sais ce qui se passe, et je sais aussi ce que j'en dois penser ; mais laisse-moi finir : Je n'étais pas au bout de la rue que j'entends des cris, du tumulte, enfin des coups de feu, des coups de feu, mon ami ! La bravade n'est pas du courage : je prends la fuite... dans l'état que tu peux imaginer, les sens troublés, le cœur palpitant, l'esprit confondu de ce procédé inouï. J'accours ici pour te faire part de ce qui m'arrive, tu étais absent...

— Justement, et je l'ai bien regretté ; je t'aurais averti de l'état de Paris : nous sommes en pleine guerre civile...

— Oui, oui, dit Thibault d'un accent profondément réfléchi, la guerre civile, j'en sais plus long que toi là-dessus. Écoute la fin. Ne t'ayant point rencontré hier, je voulais du moins mettre ton conseil à profit, et tenter une diversion dans l'attaque persévérante que je livre à l'ignorance établie. Où trouver l'impartialité, la bonne foi, l'amour sincère de la vérité, sinon dans le sanctuaire de la science ? Je cours ce matin à la Faculté de médecine...

— À l'École de médecine ! tu pouvais t'y faire tuer aujourd'hui...

— Je ne connais que trop le danger que j'ai connu, et tu vas en juger : cette École de médecine est sur une place où j'entends en approchant des cris terribles, et que je vois bientôt couverte d'une foule de jeunes gens armés, furieux et se préparant à la défense. Halte-là, me crie-t-on de loin ; qui vive ? qui êtes-vous ? — Un Français, ami de la paix et du roi. — N'approchez pas ! hors de là ! à bas ! Les insultes, les vociférations s'accumulent ; je reconnais bien aisément la malveillance, le complot, le parti pris, à cette manière d'accueillir une déclaration si loyale et si pacifique. Tu en juges de même ; mais croirais-tu que quelques-uns de ces malheureux m'ont couché en joue ? Cependant j'aperçois un drapeau qui porte en grosses lettres : *Étudiants* ; j'étais résolu à sacrifier ma vie, je m'avance : — Vous êtes médecins ? dis-je au plus marquant de la troupe. — Oui, monsieur, nous sommes tous ici des élèves de la Faculté. — Eh bien, monsieur, au nom de notre bel art, nous sommes faits pour nous entendre ; au nom de l'humanité, laissez-moi du moins vous faire connaître mes intentions et combien l'on vous égare sur mon compte... je commence... Aussitôt, les uns partent d'un rire amer, d'autres s'indignent, puis tout à coup : C'est un espion ! c'est un suppôt de la police ! s'écria-t-on de toutes parts, qu'on l'arrête, qu'on le pend ! On me saisit au collet, on me houspille... Oui, mon ami, voilà comment les disciples d'Esculape veillent sur leur trésor d'antiques erreurs, et comment de coupables empiriques en font des fanatiques, de vrais séides... Pendant qu'un grand bruit s'élève de l'autre bout de la place, un généreux inconnu me prend par la main et m'entraîne dans l'allée d'une maison : — Il faut que vous soyez bien imprudent, me dit-il. Je remercie ce charitable libérateur. — D'après quels ordres agissez-vous ? reprend-il. — D'après les miens, lui dis-je. — C'est fort imprudent, dit-il encore en me regardant fixement, mais vous pouvez me dire vos secrets ? Je lui réponds : — Monsieur, vous m'avez rendu un grand service, mais je ne crois pas que la reconnaissance m'oblige... Il tire alors une carte de sa poche ; je le presse de questions et j'obtiens la certitude que ce malheureux est attaché à la police et qu'il s'agit d'une nouvelle manœuvre pour m'extorquer la propriété de mes découvertes. Des coups de feu retentissent : le traître démasqué prend la fuite, je me retire de mon côté ; mais, mal orienté dans les rues de la capitale, je m'égare...

Depuis ce moment, j'erre dans Paris, tombant d'un danger dans un pire, échappant vingt fois à la mort par miracle, tantôt jeté devant les troupes du gouvernement, tantôt au milieu des combattants civils... Heureusement personne ne m'a reconnu...

Mon père, que la compassion tenait suspendu, ne put se retenir en ce moment et poussa un grand éclat de rire.

— Et qui diable voulais-tu qui te pût reconnaître, mon pauvre ami ? — Je m'entends, reprit Thibault comme un homme qui dissimule.

Je répugnais à croire, malgré sa contenance, qu'il pût concevoir la pensée que les événements terribles qui affligeaient Paris fussent arrivés à son occasion. Mon père vit pourtant qu'il était bon de s'assurer ultérieurement de ses faits et gestes. — Ah ça, mon ami, lui dit-il, tu coucheras chez nous ; il est tard, la rue n'est pas sûre, malgré le voisinage, une balle qui n'aurait rien de mieux à faire pourrait s'adresser à toi, en passant. Je vais te faire dresser un lit.

On n'eut pas grand'peine à décider Thibault, qui avait couru trop de périls dans la journée pour ne point croire qu'il fût particulièrement menacé, et qui d'ailleurs était excédé de fatigue.

Avant de se retirer, mon père envoya savoir des nouvelles de mademoiselle Georgette Bannier ; c'était le nom de l'une de ces dames dont j'ai parlé et que la peur jetait par moments dans de terribles attaques de nerfs. Par parenthèse, la pauvre demoiselle mourut dix jours après ; je ne sais si ce fut par suite ; il est vrai qu'elle était travaillée depuis longtemps d'une grosse maladie de poitrine.

Je passai encore une partie de cette nuit à rédiger mes notes, que je conserve depuis comme une curiosité ; j'y notais les bruits de la capitale, les coups de feu qui ne cessaient guère, et jusqu'aux patrouilles. À minuit je vis dans le ciel une grande clarté du côté des quais et de la Grève ; j'imaginai qu'on brûlait Paris ; mais ce n'était, je pense, que le feu des bivouacs de la troupe.

Tiré assez tard d'un sommeil profond, je trouvai dans la salle à manger le pauvre Thibault, que mon père amusait pour le retenir chez lui. On servit le déjeuner, qui traîna en longueur, quoiqu'on ne mangeât guère, ou plutôt parce qu'on ne mangeait point. Après le repas, de telles nouvelles se

répandirent et le combat était si vif dans tout Paris, que Thibault lui-même ne put songer à sortir. Je dirai plus, on ne s'inquiéta plus de Thibault ; j'étais peut-être le seul à jeter parfois les yeux sur lui, et ce fut alors que je pus juger cet excellent cœur, ce mélange de candeur naïve et de sensibilité profonde, qui le défendent contre le ridicule et n'amènent à présent sur mes lèvres qu'un sourire de douce compassion. Depuis dix heures du matin jusqu'à deux heures de l'après-midi de ce fameux 29 juillet, c'est-à-dire tandis que la crise était à son comble, tandis que la mitraille, la mousqueterie et le tocsin ne faisaient qu'un tonnerre continu, grondant sur la capitale, Thibault demeura dans le coin d'une pièce où l'on ne faisait que passer, enfoncé dans un fauteuil, levant les yeux au ciel, frappant et joignant les mains, laissant tomber sa tête sur les genoux, poussant des soupirs tirés des entrailles, tantôt plongé dans le silence de la stupeur, et tantôt exhalant à haute voix des plaintes qui pouvaient passer pour des monologues, car il n'y avait là personne à qui les adresser.

— Quelles épreuves !... quel malheur !... est-il bien possible ?... des chrétiens !... nos semblables qui s'égorgent entre eux !... Ah ! mon Dieu !

Chaque feu de peloton l'interrompait en lui arrachant cette exclamation et le rejetait sur le bord de son siège, abattu, le corps plié en deux et les mains pendantes. Si mon père venait à paraître, il se levait, lui prenait la main :

— Ah ! mon pauvre ami ! quel désastre !... Nous était-il donné de voir de tels événements ?

Et Dieu sait, quand j'y songe, quels ressentiments tout nouveaux, quels poignants remords durent tourmenter son âme innocente, s'il put croire en effet qu'il n'était pas étranger aux malheurs de cette guerre civile.

À certain moment, les détonations se succédèrent sans relâche avec un fracas redoublé, il murmura d'un air de dépit douloureux :

— Jésus ! quels *haïssables* !...

Il faudrait pouvoir rendre ici toute la délicate nuance du mot qui signifie dans le patois du midi, fâcheux, incommode, importun, et qui est en usage à tout propos.

Enfin Thibault se leva plein d'impatience, et dit plus haut :

— C'est de l'indiscrétion... je suis étonné que la police permette...

Cependant tout était fini. La dernière décharge, qui nous avait tant effrayés, n'était que des fusils tirés en l'air, après le combat, dans la cour des Tuileries.

Bientôt nous vîmes défiler dans la rue une populace dans l'ivresse, bigarrée d'armes et d'équipements pris à la troupe. La garde royale s'était retirée vers Saint-Cloud ; le peuple était maître de la ville ; une révolution venait de s'accomplir ; mon père n'y pouvait croire, comme bien des gens, et partageait le trouble répandu partout. Cependant, quand on put sortir, quand on se fut assuré de l'état des choses, il s'efforça de faire comprendre à Thibault, qu'on retint encore à dîner, la gravité des événements, sans plus songer en quoi ils touchaient à ses intérêts.

Thibault, aux récits du combat, à l'énumération des morts et des catastrophes, fit paraître encore des transports de compassion qui donnèrent le change sur la manière dont il avait compris les explications politiques.

Je ne reviendrai pas sur ces détails de l'insurrection, malgré moi mêlés à mon récit, et dont je suis bien aise d'être sorti, tant il y a que le lendemain, comme nous sortions, nous rencontrons Thibault fort affairé, qui saisit mon père par un bouton de son habit.

— Mon cher ami, je viens de la Faculté de médecine.

— Bah !

— Oui, on m'a fort mal reçu. Je comptais que la tranquillité était rétablie ; je me suis introduit, en effet, sans obstacle ; mais on s'est excusé sur le trouble du moment, sur l'incertitude où était M. le Doyen de garder sa place ; enfin on m'a éconduit, je dirais volontiers assez rondement.

— Sans doute, dit mon père.

— Je n'ai plus de ressource que dans le ministre.

— Le ministre ?

— Oui, le ministre ; ma persévérance t'étonne. Mais ne t'ai-je pas dit que j'étais résolu à tout ?

— Il faut donc que tu sois résolu à en faire, des ministres, car il n'y en a plus,

— Il n'y a plus de ministres !

— Tu n'entends donc rien à ce qui se passe ? Ils sont en fuite, mon pauvre ami ; tu me fais rire avec tes ministres.

— Qu'importe ! j'écirai, je parlerai, j'irai jusqu'au roi s'il le faut.

Mon père redoubla ses éclats, et j'avoue qu'il me fut difficile de tenir mon sérieux.

— Il n'y a plus de roi, mon ami.

— Il est mort ? dit Thibault avec effroi.

— On l'a chassé comme ses ministres.

— Chassé ! le roi ! chassé !...

— Je m'en étonne aussi bien que toi.

— Mais enfin, reprit Thibault revenu du coup, il y a quelqu'un au timon de l'État, un gouvernement, des autorités...

— Ma foi, tu me ferais plaisir de me les faire connaître. Apprends donc ce qui se passe. On a livré bataille au gouvernement, on a été le plus fort, la révolution est opérée ; le gouvernement est détruit, et jusqu'alors on ne sait pas comment il sera remplacé ; par conséquent, point de gouvernement.

— Comment ! s'écriait Thibault, rêvant tout haut dans son abattement, je fais un voyage de deux cents lieues pour parler aux ministres... et l'on chasse les ministres... Plus de roi, plus de gouvernement... il semble qu'on ait préféré... cela n'est pas ordinaire...

Le malheureux homme laissa voir un désordre d'idées inexprimable où dominait toutefois l'étonnement.

Mon père connaissait sans doute quelques-uns de ses secrets, et notamment les méthodes curatives qu'il avait dû proposer à la faculté de médecine ; mais jusqu'alors Thibault n'avait rien dit du but principal de son voyage, ni de son incomparable découverte. Le rigoureux secret gardé là-dessus, avec un ami tel que mon père, donnera une idée du prix qu'il y attachait. Mon père le comprit à cet égard et respecta son silence.

Durant les quelques jours qui suivirent, nous vîmes fort peu Thibault, et dans l'état des choses publiques, on y fit moins attention qu'en tout autre temps. Le pauvre inventeur, sans doute, se donna la satisfaction

d'expérimenter lui-même les difficultés insurmontables qu'on lui avait fait pressentir. Il ne dit rien de ses nouvelles démarches, ni de tout ce qu'il tenta auprès des autorités ; mais on peut juger d'après ce silence même que ses efforts ne furent rien moins que satisfaisants. Mon père put surtout s'en convaincre par le découragement profond que fit paraître Thibault dans une de leurs dernières conversations, qui eut lieu dans le jardin du Palais-Royal, et que mon père m'a fidèlement rapportée. Thibault, blessé au cœur, déchu de ses espérances magnifiques, provoqua cet entretien du haut de sa grandeur méconnue. Il y avait alors dix jours pleins qu'il était dans Paris. La conversation s'étant engagée sur les résultats de son voyage, mon père connut à sa morne contenance combien ils étaient affligeants et combien il en était touché.

— Mais enfin, lui dit mon père, pardonne-moi l'indiscrétion, si c'en est une ; quel est ton grand chef-d'œuvre et la cause principale de ton voyage ?...

Thibault s'arrêta, regarda mon père, leva les yeux et la main vers le ciel avec une tristesse solennelle.

— Mon ami, il s'agit ici du travail de quarante années ; tu peux juger par la peine qu'il m'a coûtée, des fruits qui en auraient pu résulter. Ce fut l'espérance, le rêve de toute ma vie... les puissants du jour l'ont détruit... Dieu leur fasse paix... Ces cheveux ont blanchi, mon visage s'est couvert de rides dans la solitude tandis que je méditais une découverte à laquelle tenait ma fortune et le bien être de l'humanité... mes efforts étant couronnés d'un plein succès, j'ai quitté ma maison et mes enfants...

Ici Thibault essuya une larme.

— J'arrive du fond de la France, je touche au but de mes désirs... plus rien... ils renversent le gouvernement... Dieu sait pourquoi !... tout est anéanti... mes travaux, mes succès, mon long voyage, tout est inutile.

— Enfin de quoi s'agit-il ? dit mon père attendri de cet exorde.

— Tu es mon vieil ami, tu es pour mieux dire un frère pour moi, Guisep ; je puis te confier ce secret... qu'il meure avec toi !...

Là-dessus, se rapprochant et parlant d'une voix étouffée, il détailla longuement l'influence qu'il avait acquise sur les variations de l'atmosphère.

Mon père ici déploya un sang-froid, une présence d'esprit, un empire sur lui même, qui sont bien dignes d'admiration. Il redoubla de gravité à mesure que Thibault développait son système ; il en discuta les moyens, il proposa des difficultés, demanda des éclaircissements, et se rendit aux explications. Puis tout à coup, s'arrêtant à son tour et se rejetant en arrière, la tête haute, le jarret tendu, il frappa de la main sur l'épaule de son ami :

— Thibault, mon ami ! nous vivons dans un siècle et dans une ville qui ne sont pas dignes de te posséder ; tu n'es pas fait pour un pareil monde. L'envie, la cupidité, l'intrigue, la cabale, les passions les plus basses règnent partout et se coalisent contre le génie ; tu n'en es qu'un dernier et fatal exemple. Il m'en coûtait de te dévoiler l'affreuse vérité, mais tu as pu toi-même la toucher au doigt.

Un rayon de joie brilla dans les yeux vifs de Thibault qui serra la main de mon père avec transport.

— Punis, s'écria mon père, punis cette folle capitale en lui retirant tes bienfaits, rentre dans ta respectable obscurité, prends la diligence demain et retourne chez toi.

— Tu as raison ! dit Thibault, et c'était ma pensée. Qu'ai-je à faire de plus ici maintenant, moi ? ajouta-t-il en croisant ses bras d'un air convaincu.

Il reprit après un silence :

— Je n'ai plus qu'à payer M. Maréchal.

— Qu'est-ce que ce maréchal ?

— Quoi donc ! mon hôte ? c'est toi qui m'as mené chez lui en m'arrachant de cette caverne où j'étais descendu.

En sorte que le même soir nous apprîmes que Thibault devait quitter Paris le lendemain, ce qui nous fit pousser un cri unanime de satisfaction, car véritablement, quoi de mieux à désirer pour cet homme ? Je ne sais si je pus le revoir avant son départ, il ne m'en reste du moins aucun souvenir. Mon père l'accompagna jusqu'à la voiture publique. Thibault portait ce même costume qu'il avait à son arrivée et que nous lui avions toujours vu, et sa fidèle boîte de fer-blanc sous le bras, laquelle boîte ne contenait sans

doute que le reste des mêmes provisions. Leurs adieux furent touchants, car mon père gardait une sincère et compatissante affection à cet homme.

Dans l'attente du départ et tandis que les gens des messageries vaquaient à grand bruit aux derniers préparatifs, Thibault, communiquant à mon père ses dernières réflexions sur le séjour qu'il avait fait à Paris, murmura ces paroles :

— Quand on pense, mon cher ami, que ces gens-là n'ont pas reculé devant un bouleversement... tant il est vrai que les intrigants et les indignes parvenus, plutôt que de se voir démasqués, ne ménagent rien sur la terre... et plongent les rois et les peuples dans la désolation avant que de...

— Monsieur Thibault ! cria l'employé qui faisait l'appel des voyageurs.

— Présent ! dit Thibault de sa belle voix grave ; adieu, mon ami, adieu.

Il se jeta dans les bras de mon père, et monta dans la voiture avec le geste d'un héros tragique marchant à la mort.

Mon père, au retour, nous conta ce départ, et tout fut fini. J'ai déjà dit, il me semble, ce que c'est que Paris pour les amis qui s'en vont à deux cents lieues. Nous ne parlions plus de Thibault, si ce n'est quelquefois après le repas, le sourire aux lèvres, en nous rappelant quelque'une de ses paroles ou de ses singularités ; quand il y a deux mois (ceci se passait en 1839), mon père reçut une lettre sur gros papier, d'un pli suranné, le dessus mis en gros caractères ; quelque voyageur l'avait jetée à la poste de Paris, mais elle venait de plus loin. Cette lettre était de Thibault. Je ne crois pas inutile de la transcrire comme un dernier trait qui achève, en la rehaussant, l'imparfaite esquisse que j'ai voulu tracer de cette figure ; j'en voulais traduire surtout la forme, les dispositions marginales et l'écriture qui est une belle *ronde* ferme et droite du bon temps ; dans tous les cas, elle est entre mes mains, et je l'offre de tout mon cœur à l'empressement des curieux. Je conserverai du moins l'orthographe.

L'adresse est écrite et conçue ainsi qu'il suit :

À Monsieur
B... JOSEPH, Rentier,
À PARIS

(Seine).

—
Aigues-Mortes 25 novembre 1839.

Mon très-Cher et Vraix Ami,

Je trouve Enfin l'Occasion de te faire savoir de mes nouvelles ; depuis dix ans que je quittai Paris, que je quittai l'ami intime de mon Cœur, le contemporain avec qui j'ai fait mes farces modestes, l'ancien voisin, le Compagnon avec qui j'ai passé tant d'agréables momens, Enfin l'objet qui a tant de fois dissipé mes Chagrins et ma mélancolie ; toi qui m'as sorti d'Embarras de l'auberge ou je descendis, pour me loger à cotté de toi, chez M^{me} Maréchal d'où j'avais tous les jours occasion de vous voir, ou nous alions Ensemble au Palais Royal jusqu'à la nuit. Ces agréables instans ne Reparoitrons plus, je n'aurai jamais plus le bonheur de t'Embrasser de te presser Etroitement contre mon cœur Palpitant d'Allégresse ; tressaillant de Plaisir mais d'un plaisir Parfaitement pur, puisqu'il n'est fondé sur aucun poin d'intérêt que sur un attachement amical, sur cette noble Raison qui est Si rare dans ce Vilain Ciècle, ou on ne trouve qu'amis d'argent pu de bouche !

Je désire Ardament que la présente te trouve en Bonne santé ainsi que Dame ton Épouse, ton Cher fils l'aimable Augustin, et Dame Savary ta Belle mère à qui je Présente mes respectueux hommages et attachent à vous tous et vous suplie Croire à la sincérité de mes aveux.

J'ai appris avec la Plus Grande Douleur que le brave ami Pountet avait perdu la vue. Sa citation doit Etre bien triste ne pouvant agir d'aucune manière pour se conduire ! Si tu as occasion de le voir veuilles lui présenter mes hommages !

Nous avons appris la mort de Jean Jacques Latuille et celle de Crouiche caffetier. ici nous avons perdu le grand Crobas, Brunet, Cousinet Nasique^[1] et un jour viendra mon tour ou il faudra se quitter pour l'Eternité adieu ainsi qua tout le monde sans oublier M^{elle} Georgette je suis pour toujours ton ami.

THIBAUT.

Le paraphe de la signature est d'une noble simplicité : un trait partant du T final se replie à peine sous le nom en deux tire-bouchons tremblés.

Mon père, répondit sans doute ; depuis lors nulles nouvelles.

1. [↑] En patois, *narine*, sobriquet méridional et presque romain.

COLLINET

Les hommes élevés par leurs talents ont toujours eu dans leur jeunesse des aventures devenues curieuses par le contraste de la fortune qu'ils ont faite depuis, et bien capables d'encourager les jeunes gens qui poursuivent le même but à travers les mêmes difficultés. Un homme de mérite, à présent obscur, en contait de telles à ses amis qu'elles avaient décidé de son sort, et qui sont dignes d'être rapportées. Il est à regretter que ce sujet ne soit pas tombé dans l'esprit d'un romancier plus habile, qui en eût fait un ouvrage en trois tomes. On s'en tient ici au simple récit qui paraîtra de lui-même assez romanesque.

Il y a donc à peu près quinze ans, au commencement de la bonne saison, une troupe de comédiens arriva dans une petite ville du Languedoc. C'est un événement considérable, en province, et qui fait bruit dans le pays. On courut aux voitures, on entourait l'auberge, et les fils de famille réunis au café ne s'entretenaient que de cela.

La nouvelle troupe joua et joua bien ; on fut content, du moins. Le directeur, pour débiter, avait choisi des farces qui mirent tout l'endroit en belle humeur. Il y avait parmi les comédiens un garçon vif et gai qui devint l'idole du parterre et le modèle idéal des plaisants du lieu. C'était le premier comique, il s'appelait Collinet.

On traita les artistes comme de coutume, d'abord avec respect et curiosité. On les regardait passer, on les montrait au doigt, on aspirait à les approcher, à leur être agréable, on s'honorait d'un signe de leur attention. Puis enfin, quand on leur eut parlé et qu'ils furent devenus des familiers du café, qui buvaient bien et payaient mal comme de simples mortels, on n'y prit plus garde, on les déprisa comme on les avait estimés, plus qu'ils ne méritaient.

Collinet, par désœuvrement, suivit ses camarades à *la Couronne*, la taverne la plus achalandée. Ce fut à lui surtout qu'on fit fête. On savait ses rôles par cœur ; on singeait ses *lazzis* ; et, quand il paraissait, son nom partait de tous les coins de la salle. On riait rien qu'à le voir. Il semblait qu'on vît Jeannot et Jocrisse. Il saluait, on riait ; il s'asseyait, on riait ; il ouvrait la bouche, on riait plus fort ; et pour tant qu'il eût d'esprit, cet engoûment niais le gâtait parfois. Ce fut d'abord à qui l'aurait. Il était de tous les régals, et chacun l'invitait pour jouir de ses facéties.

La pauvreté de ses habits, le monde où il vivait, les misères d'une condition pour laquelle il n'était pas fait, avaient à la longue humilié Collinet. Il se sentait à certains égards au-dessous de ces jeunes gens bien vêtus qui lui faisaient politesse ; il se crut du moins obligé de les divertir. Ces messieurs n'étaient pas difficiles ; il les défrayait de reste par des bouffonneries qu'il savait bien lui-même affectées et de mauvais goût.

On lui proposait de jouer, et il jouait ; il joua et il perdit. Il perdit, et comme il n'avait pas d'argent, il dut souffrir qu'on payât pour lui. Il tomba ainsi dans la dépendance de cette compagnie. Sa gaîté prit peu à peu la tournure d'une flatterie. Il plaisantait parce qu'il était pauvre et que ces jeunes gens étaient riches, parce qu'il n'avait pas soupé et qu'ils soupaient, parce qu'il était triste, affamé, parasite, indiscret ; il plaisantait pour qu'on ne lui fît pas affront et qu'on le souffrît dans cette grossière société, lui qui avait du talent et de l'esprit ; il plaisantait pour un déjeuner, un verre d'eau, un morceau de pain. On ne veut pas faire un héros de ce pauvre garçon, et il faut dire les choses comme elles se passèrent. Il devint enfin le *loustic* du lieu, et ce fut une grande faute. Il devinait à peine, le malheureux, quel détestable rôle c'est là.

Les premiers jours, tout alla bien ; on écoutait, on admirait, on riait de tout cœur. En effet, quand Collinet se mettait en train, quand il s'échauffait à boire et que son esprit l'emportait, c'était une explosion de saillies et de fines parades qui transportaient l'auditoire, bien qu'il n'en sentît pas le meilleur. Mais bientôt ces messieurs voulurent rire avec lui comme il riait avec eux. Collinet les piqua d'émulation ; ils voulurent être plaisants aussi, et comme ils n'avaient pas d'esprit, ils furent brutaux ; ce fut la fable du léopard qui mêle ses ongles à un jeu de main chaude ; ils déchiraient au lieu d'effleurer ; ils ne pi quaient pas, ils assommaient ; et comme il arrive chez

ces gens-là par la haine instinctive de toute supériorité, Collinet, Collinet lui-même, Collinet si charmant et si agréable, devint leur point de mire à tous.

Ils ne virent pas combien peu il le méritait, et qu'ils n'étaient pas de force s'il l'eût voulu. Mais, à défaut de la raillerie légère qu'il maniait si bien, la grosse injure leur tomba d'abord sous la main. On l'attaqua lâchement par les côtés misérables qui donnent prise à ces sortes de bas esprits. On le raillait parce qu'il était mal vêtu, mal payé, mal nourri. On le raillait sur sa figure et sa profession. On lui disputait jusqu'à son talent, et souvent, quand il était à badiner doucement, on lui jetait une plate et méchante riposte, qui le laissait tout interdit. Il donnait un coup de patte, on lui répondait par un coup de griffe. Il n'est rien qui trouble un esprit délicat comme l'épaisse et extrême sottise : Collinet mettait toute son adresse à ne point changer de visage ; en pareille compagnie le mieux était de tout supporter ; mais il ne laissait pas d'être atteint au cœur. Il feignait de ne pas entendre, ou continuait la plaisanterie avec une gaîté forcée, et tâchait de l'atténuer en renchérissant. Il y avait aussi par là des gens qui le comprenaient mal, qui s'exagéraient le sens des mots trop choisis pour eux, et qui répondaient à un persifflage innocent de manière à le couvrir de honte.

Une fois dans cette voie, la belle humeur de ces messieurs prit ses plus rudes allures. Cette grande familiarité aboutit au mépris. On n'épargna plus Collinet ; il était le bouffon, le nain, le souffre-douleur ; on se permit tout avec lui. Les sots sont là-dessus comme les enfants mal élevés qui s'autorisent de ce qu'on rit une fois avec eux pour vous tracasser et vous pincer aux jambes continuellement. On s'annonçait au comédien par un bon horion sur l'épaule, on effondrait son chapeau sous prétexte qu'il était vieux, on lui arrachait les boutons de l'habit en feignant de s'échauffer à causer, on coupait ses poches avec des ciseaux sans s'inquiéter des dommages réels qu'on lui causait, lui déjà si râpé et si pauvrement vêtu ! On jetait du poivre dans son café, on cachait quelque objet dont il avait besoin ; enfin les mille farces cruelles et de mauvais goût qui peuvent germer en des cerveaux d'estaminet. Bien plus, s'il arrivait quelque accident à Collinet, s'il payait l'amende à son directeur, s'il se blessait dans ses espiègleries, ils en riaient, les misérables, ils battaient des mains, et c'était là ce qui les divertissait le mieux. S'il arrivait avec un habit percé ou

quelque harde défectueuse, on le plaisantait d'abord là-dessus ; il essayait de détourner la conversation, on l'y ramenait, puis enfin on le tirait par la basque, on faisait bruit de la chose, on étalait sa honte au grand jour, et il y avait là une femme, une femme au comptoir !

Au train qu'avaient pris les choses, Collinet ne pouvait plus se fâcher. Il aurait eu la plus mauvaise grâce du monde et cela n'eût sans doute remédié à rien ; il s'efforçait donc de rire pour désarmer ses persécuteurs, mais l'on pense tout ce qu'il dut souffrir.

Il se rencontra enfin de ces jeunes gens prétendus sensés, qui se croient le droit d'être plus grossiers que d'autres, sous-prétexte qu'ils sont plus fins. Ceux-là voyaient Collinet d'un mauvais œil sans trop s'expliquer pourquoi. Ils ne se prenaient point à ses gentilleses. Ce caractère étrange et brillant les choquait ; leur méfiance s'exagérait la légèreté de ses propos. C'était pour eux un comédien, un artiste, un *farceur*. On sait ce que cela signifie en province ; de ces gens qui empruntent, qui grugent et font mille tours indéliçats. Collinet avec son bavardage ne pouvait être d'une autre espèce ; ils ne se gênèrent pas en mainte occasion de lui laisser voir ce qu'ils pensaient. Un mot eût suffi à la sensibilité du jeune comédien ; mais ils allèrent plusieurs fois jusqu'à mettre ouvertement en doute son honnêteté et son honneur. Collinet ne résista pas à ces derniers coups. Il se vit sans défense et sans force contre de telles attaques. Sa condition le retenait d'un éclat ; il feignit de ne pas entendre, mais il résolut de rompre ces habitudes et de ne plus paraître à *la Couronne*.

Collinet ne fréquentait pas ses camarades, qui vivaient presque tous en ménage au milieu de leurs femmes et de leurs enfants. On était au mois de juillet ; la journée était longue et chaude ; il se trouvait désormais isolé, en proie à tout l'ennui d'une ville de province, quand pour comble de malheur, il tomba éperdûment amoureux.

Il avait l'habitude de sortir de la ville avec un livre, et d'aller lire le long des remparts, pour passer ces heures si pesantes au milieu du jour. Sa place accoutumée était une sorte de talus plein d'herbe où il se reposait à l'ombre. Ce talus faisait face à un jardin dont la grille entaillait le rempart, comme cela se voit à d'innocentes fortifications de provinces. La grille surmontait une terrasse à hauteur d'appui. On voyait de là une pelouse qui regagnait le

perron de la maison. Un pavillon ouvert, avec balustrade sur le boulevard, s'appuyait à l'un des coins.

Collinet avait à peine remarqué tout cela. Un jour qu'il lisait à cette place, il leva les yeux et vit une jeune fille qui brodait sur cette terrasse. Elle le remarqua avec curiosité, comme on regarde un étranger, dans une petite ville. Il la considéra sans effronterie ; il était vêtu simplement, mais ses habits marquaient plus de goût et de distinction que ceux des jeunes gens de l'endroit. Le lendemain il revint à la même place et retrouva la demoiselle à la sienne. Il en arriva autant plusieurs jours de suite. La grille, les fleurs, cette même heure, les beaux cheveux de la jeune fille, ce balcon qui l'encadrait, ces premiers regards pleins de tout ce qu'on veut, il n'en fallait pas davantage pour exciter dans la tête d'un garçon comme Collinet cette fermentation qui n'est d'abord qu'un jeu d'esprit, mais qui peut devenir un amour violent. La jeune fille s'occupait de lui, c'était beaucoup ; ce jeune homme toujours seul et lisant toujours l'intéressait ; ils pressentaient tous deux une âme plus distinguée que celles qui les entouraient : ils s'embellissaient l'un l'autre dans leur imagination, et peut-être en effet qu'ils se devinèrent.

Un jour, à propos d'un livre qui tomba du balcon, ils se parlèrent. Collinet ramassa le volume et le tendit avec grâce. La jeune fille murmura quelques remerciements. Le livre était tombé ouvert. Le comédien épousseta le feuillet et ajouta au passage souillé une allusion qui annonçait en quelques mots de l'éducation et que l'auteur lui était familier. La demoiselle sourit en rougissant. Mais la timidité les retint tous deux, ils en restèrent là. Ce hasard redoubla la curiosité de part et d'autre. Qui pouvait être ce jeune homme si bien élevé, si poli, si charmant ? Collinet, de son côté, était tout en feu. Quand il passait maintenant, la jeune fille souriait encore en baissant les yeux ; il ne doutait plus du bien qu'elle pensait de lui, mais que faire à présent ? Comment la voir, l'approcher ? à qui s'informer seulement de son nom ? et comment s'y prendre sans se trahir, sans la compromettre, sans devenir tous deux la risée de la ville ? et d'ailleurs où cela pouvait-il le mener, lui, pauvre comédien, mal vu, mal famé et repoussé de toute maison honnête ? Ceci mit à vif les plaies de sa condition ; mais enfin sa passion ne s'arrêtait plus. Il n'osa pas raisonner ; il voulut voir, s'informer, courir en aveugle.

Une grande fête arriva, un jour de réjouissance publique ; la ville était dès le matin pavoisée de drapeaux. Il y avait joute sur le canal. La foule s'y portait. Les familles allaient par groupes, grossies de leurs amis ; chacun se connaissant, s'appelant, se saluant au passage. Collinet dans cette joie marchait triste, et seul et pauvrement boutonné dans son vieil habit. Les jeunes gens qu'il connaissait étaient occupés autour des demoiselles parées. Personne ne fit attention à lui. Bien qu'il ne tînt pas au fond à ces divertissements et qu'il estimât ce qu'ils valaient ces cris, ces habits du dimanche et cette joie de province, le contraste était trop marqué. Il n'avait pas, lui, dans cette foule un ami, un parent. Il songea à tant de misère, d'obscurité, à cette solitude au milieu d'une ville étrangère, et son cœur se serra. Mais ce ne fut pas le pire. Il y avait des places d'honneur marquées pour les familles considérables sur un bateau couvert de tentes. Il s'approche autant que possible, il examine ces rangs de femmes en parures, il découvre enfin celle qu'il cherche : il veut savoir qui l'accompagne ; c'était un vieillard, d'autres femmes, puis enfin dans le groupe un jeune homme, parlant haut, criant fort, qu'il reconnut. C'était Pelletier, l'un des habitués qu'il voyait à *la Couronne*. Ce fut un coup du ciel. Pelletier pouvait tout lui dire. Il se cacha mieux dans la foule et observa. Ainsi, ce Pelletier, l'un des plus maussades compagnons de *la Couronne*, un suppôt d'estaminet, avait la faveur d'approcher cette charmante fille, tandis que lui, Collinet, sachant ce qu'il valait, pataugeait à l'écart avec le menu peuple. Il se mourait dans son coin de honte et de jalousie. Il disparut avant la fin des jeux et s'alla poster sur le chemin.

Il ne se trompait pas : la joute finie, la foule écoulée, les jeunes gens revinrent en causant de la fête. Collinet les voulait éviter ; il guetta Pelletier qui s'en retournait seul et lui prit le bras. » Ah ! Collinet ! bonjour, Collinet ! où vas-tu ? que fais-tu ? d'où sors-tu ? » Pelletier se mit à tourner autour de lui avec force gambades. Il le saluait jusqu'à terre, le tirait par les basques et lui prenait la tête comme pour l'embrasser d'une façon théâtrale. Collinet souffrait ces pétulances de la meilleure grâce, impatient, plein, de son idée, et glissant un mot sur la fête. Mais l'autre rompait le propos, reprenait ses gambades, embrassait encore Collinet, le montrait du doigt, et criait à tue-tête, jusqu'à ce qu'il feignît de rire avec lui. « Vous étiez, il m'a semblé, en bonne compagnie... — Excellente. Les plus jolies filles de la

ville. — Vous les connaissez ? » Pelletier ne répondait pas, et appelait au loin ses camarades ; il entraînait Collinet, Collinet résistait ; il le prit à bras-le-corps, amassant les passants en pleine rue, et l'emporta toujours criant. Collinet s'efforçait de rire à gorge déployée, par égard pour ceux qui regardaient, flattant, cédant, souffrant, dans l'espoir d'un mot, d'un nom, d'un renseignement ; Pelletier n'en faisait que pis. Cette scène dura dix minutes mortelles. Enfin, Collinet apaisa comme il put son bourreau, puis le ramenant finement par une distraction : « Je ne connaissais pas cette figure. — Laquelle ? — La plus jolie. — Clémence ? — Qui était à côté de vous ? — C'est cela. — Le nom de famille m'échappe. — Les Sorel. — Ce vieillard est son père ? — Eh ! oui. — Il est notaire ? — Eh ! non. »

En moins de rien, Collinet sut tout. M. Sorel avait un emploi ; c'étaient de bonnes gens tranquilles et retirés, qui n'avaient qu'une fille qu'on adorait et qu'on élevait du mieux qu'on pouvait. Clémence était douce, aimable, un peu fière, sans beaucoup de bien, et par conséquent peu recherchée. Collinet s'informa à travers les rires s'ils allaient au théâtre : on lui dit que non. C'était de ces vieilles maisons autrefois dévotes, où l'on n'y songeait pas. Il respira. Pelletier se remit de plus belle à l'entraîner ; il le voulait montrer à toute force à *la Couronne*, et n'y épargna point les bourrades. Collinet tint ferme ; il promit seulement qu'il y retournerait bientôt. En effet, il se mourait d'envie d'en savoir plus long.

Pelletier arriva au café, et son premier mot fut qu'il avait rencontré Collinet. Il n'y eut qu'un cri. « Où est-il ? que devient-il ? il y a trois mois qu'on ne l'a vu. — Il est devenu triste. — Il étudie. — Il a usé ses derniers souliers. »

Un fumeur se leva : « Il est amoureux. »

On partit d'un éclat de rire. « De qui ? amoureux ? Collinet ? — Il est tous les soirs au bastion, — sous la grille des Sorel. — Madame Baudry le sait. — La servante de ma tante l'y a vu, — du côté de la rue, — sous les fenêtres de Clémence, — jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de lumières. »

Il se trouva au même instant vingt commérages qui coïncidaient. On l'avait vu parler à la domestique. Il s'était informé à des voisins. « Il est amoureux de Clémence ! — cela est prouvé. »

« — Parbleu, dit Pelletier, vous m'y faites songer. Il m'a tant parlé d'elle. Je ne m'étonne plus. Il ne m'accostait que pour cela. Il est amoureux de Clémence, — le maraud ! le faquin ! — On ne le voyait plus, — il se promenait sur les remparts, — il se moquait de nous, — il n'a qu'à venir. »

À quelques jours de là, Collinet vint pour son malheur. On semblait s'être donné le mot. Un haro s'élève, on l'entoure, et chacun lui donne son coup. « Voilà Collinet, voici Collinet, Collinet, holà ! » On le tire de ci, on le tire de là, on le houspille de toutes façons ; enfin, cinq ou six des plus turbulents le chargèrent sur leurs épaules, et le portèrent en triomphe autour de la salle, jusqu'à ce qu'il roulât par terre avec eux pêle-mêle. Collinet tenait tête à l'orage, l'amour le soutenait, son secret remplissait son cœur, il n'avait qu'à sourire du moment qu'on n'y touchait pas.

Le tumulte apaisé, on lui offrit à boire ; il but et retrouva un moment sa verve. On le railla, il répondit sur le même ton ; il fut charmant. Il faisait face à tous ; chacun eut son mot, et les rieurs étaient pour lui. On lui demanda pourquoi il n'était pas venu, ce qu'il avait fait ; il répondit joliment par cent calembredaines, mais à la fin on le poussa là-dessus. Les drôles s'entendaient comme larrons en foire. « Nous dira-t-il pourquoi il ne songeait plus à nous, — pourquoi il ne riait plus, — il le dira, — il ne le dira pas, — parbleu, il travaillait, il avait des dettes.

— Eh ! non, reprenait-on, il ne doit pas le dire, — il faut de la discrétion, — tu as raison, Collinet, — chacun ses affaires. — On est amoureux, c'est bien, — qui doit s'en mêler ? — cela n'est pas défendu. — On n'a rien à y voir. »

Collinet rougit et son visage se décomposa en un sourire pitoyable.

« Bah ! continuait-on, est-ce qu'il est amoureux ? — Pourquoi pas ? — il n'oserait ; — parce qu'il est laid ? — parce qu'il a des trous aux bas ? — Qu'importe ? — Vous vous moquez ? — De qui donc amoureux ? — Clémence Sorel ! — oui-dà ? — Vraiment ! — peste ! — Pourquoi se gêner ? — Qui ? moi ! dit Collinet. — Tu peux l'avouer, — on ne t'en veut pas ; — Il l'avouera ! — Je gage que non. — J'avouerai si l'on veut, reprit-il, que je suis fort épris de mon hôtesse qui a soixante ans. Je la connais du moins et je ne connais pas votre demoiselle Clémence. — Holà, mon ami,

cria Pelletier, à d'autres ; tu l'as trop lorgnée à la joute, et tu m'as fait passablement jaser sur son compte ! »

Collinet se vit pris et tremblait sur ses jambes. Il se sentit rougir et se troublait encore davantage. Il pleuvait sur Clémence et sur lui une foule de quolibets emportant la pièce. Chaque mot lui allait à l'âme ; il essaya de rentrer dans le ton et reprit : « Eh ! bien, après tout, quand je serais amoureux de mademoiselle Clémence, elle a le teint assez noir pour moi ; Arlequin ne dépare pas Colombine. »

Il-espérait s'échapper à toute extrémité par cette lâcheté ; elle ne lui réussit point. « Il la trouve laide ! — le drôle ! le butor ! — je le trouve plaisant. — Clémence laide ! — comme elle voudrait de toi. — Toi si blême, toi misérable ! toi cabotin ! »

Et l'on nomma les uns après les autres ceux qui se vantaient de prétendre aux bonnes grâces de la demoiselle : des avocats, des fonctionnaires et des officiers de la garnison.

Ainsi fut criblé coup sur coup, à tous les endroits les plus sensibles, le cœur de ce pauvre Collinet ; les éclats redoublèrent, on l'entoura, on le prit au collet, aux revers, sous les bras, et on le traîna, bon gré malgré, jusque devant la dame du comptoir, qui souriait à ce vacarme. — De grâce, madame, voyez cette taille, cette physionomie, ce jabot flétri, ces cheveux mêlés ; croyez-vous qu'il y ait là de quoi tourner l'esprit d'une jolie fille ? Collinet, les yeux gonflés, la rage au cœur, se débattant, riant, pâlisant, répétait d'un ton doux : « Laissez donc ! » mais ils fourrageaient ses hardes, ils lui caressaient le menton, ils lui pinçaient le nez, ils le tiraient par la veste, et la veste se déchirait, et le malheureux criait, et l'on tirait toujours. « Voyez, madame, si mademoiselle Clémence a là de quoi devenir folle ? »

On se lassa. Collinet s'assit sans haleine, sans voix, le visage pâle, les oreilles rouges, la tête en feu, et soufflant avec affectation, comme s'il venait de folâtrer. Les jeunes gens retournèrent paisiblement au billard. Ils jugeaient des coups en fumant, comme si de rien n'était ; mais Collinet accoudé les suivait de l'œil, les dévorait du regard, et ces têtes si calmes et si vides, il les eût dans ce moment-là écrasées à coups de pavé ; enfin, n'y tenant plus, il sortit pour jurer et grincer à son aise.

Pelletier se promenait de long en large dans le café en fumant sa pipe. Il s'avança sur le seuil de la porte. Collinet était adossé au mur en dehors. Pelletier lui donna un grand coup sur l'épaule. Le comédien tressaillit. Son visage était mouillé de pleurs. » Qu'est-ce ? dit Pelletier, tu pleures ? ah, çà ! tu fais l'enfant, ce n'était que pour rire. Toi, pleurer, Collinet ! »

Ces paroles, encore mêlées de ricanements, firent éclater la colère de Collinet. « Laissez-moi, dit-il, vous êtes des lâches. Vous m'arrachez l'âme avec ce secret qui vous a tant divertis. Si vous m'eussiez consulté, je vous aurais dit : Prenez mon sang, prenez ma vie, je rirai avec vous, je ferai comme il vous plaira ; mais de grâce, ayez l'esprit, ayez la miséricorde de ne point parler de cela. — Allons, tu es fou, qu'est-ce que cela signifie ? Tu te fâches tout de bon ! pauvre Collinet ! continuait Pelletier riant toujours. — Vous n'avez donc pas pitié, à la fin, reprit Collinet, du rôle que je joue ? Vous n'avez donc point d'âme ? Vous ne voyez pas combien je suis doux, patient, résigné ; combien je souffre et combien je le cache ? Et ces sourires ne vous fendent pas le cœur ! et cela ne vous désarme pas ! Et vous n'avez pas le sens, la bonté de vous en apercevoir ! et vous ne vous dites pas : Mais cet homme ne nous a rien fait, mais nous l'opprimons, nous le torturons à plaisir, mais il pâlit, il écume, il s'exaspère au dedans de lui, mais il pourrait bien à la fin nous sauter au visage ; et nous l'irritons cependant, nous le frappons sans pitié et sans trêve, comme s'il n'avait ni cœur, ni âme, ni esprit comme nous ! comme s'il était de bois et de boue comme nous ! — C'est donc sérieux. Tu te fâches, Collinet, tu te mets en colère. — Eh bien ! oui, puisque vous le savez, je l'aime, cette femme, je l'aime avec fureur, avec folie, et je ne rirai plus maintenant. C'était la seule place de mon cœur qui pût saigner à présent, vous l'avez découverte, frappez. Tenez, Pelletier, vous avez plus d'esprit que les autres, et vous êtes meilleur aussi. Vous comprenez cela, vous. J'aime Clémence à en mourir. Je ne me serais pas cru capable de ce que je fais. Je suis bien malheureux. Vous savez, cela peut arriver à tout le monde. Ce sont des choses qu'on respecte. Est-ce quand je suis déjà si misérable qu'on peut avoir le courage de m'accabler ! Qu'on aie un peu pitié de moi ! Je l'aime, je suis fou, je ne dors plus, je fais des choses extravagantes. »

Collinet s'essuyait les yeux. Pelletier le regardait faire, s'efforçant de tenir son sérieux. Les souvenirs de Jocrisse et des rôles du comédien lui

passaient dans l'esprit. Il riait plus fort à mesure que cette douleur paraissait plus vive et plus vraie. Il reprit : « Eh bien, l'on verra cela. Ne t'afflige pas. Nous t'aurions servi si tu t'étais expliqué. On t'a trompé. Personne n'en veut à Clémence. Tu peux l'aimer à ton aise. — Et dans une heure tout la ville saura ce qui vient de se passer ! — Non, je n'ai qu'un mot à dire : l'on t'aidera plutôt. — Vous surtout, vous pouvez me servir. Vous voyez Clémence de près, et vous êtes le seul, je crois. Je vous en prie, qu'il n'arrive pas un mot de ceci jusqu'à elle, je vous en supplie, Pelletier, entendez-vous ? — Tu plaisantes, je ne dirai rien !

Pelletier parvint à réprimer cet air narquois qui redoublait les angoisses de Collinet. « Une idée, reprit-il, veux-tu que je te mène chez M. Sorel ? Tu vois que je suis dans tes intérêts. — Vous voulez rire ? — Il y a ce soir une petite réunion ; ce sont de bonnes vieilles gens, des parentes dévotes. On ne te connaît pas, je te présente comme un étranger de mes amis. »

Collinet s'en défendit ; il se méfiait, discutait ; pourtant l'entreprise le tenta au point qu'elle ne lui parut pas impossible. C'était une sorte de petit bal. Il y aurait quelque monde, on le remarquerait à peine. Il manquait d'habits ; Pelletier s'offrit de lui en prêter. Lui et ses meilleurs amis, les plus raisonnables, pouvaient fournir un habillement complet. Il fut entendu que cela demeurerait dans le secret, et qu'on instruirait seulement ceux des jeunes gens qui pouvaient venir à cette soirée. Quand Collinet vit que la chose prenait tournure, et qu'on en parlait assurément, quand il y crut lui-même, ses pleurs se séchèrent, il sourit, et passa de la colère à la joie la plus folle. Il fit le tour de la ville toujours courant et sautant.

Pelletier, d'abord, avait parlé sérieusement ; mais il ne put s'empêcher de toucher quelques mots du projet à ses amis qui ne firent qu'en rire, et on le tourna inévitablement en plaisanterie, Ils se dirent qu'après tout ce serait un bon tour, et que Collinet, ainsi déguisé, égayerait la soirée de quelque façon ; chacun applaudit.

Le soir venu, Collinet se rend chez Pelletier. Il y trouve les autres. C'étaient le fils du maire, un surnuméraire à l'octroi, et Léfébure, le neveu d'un gros marchand de toiles : l'un apportait un habit, l'autre une veste, l'autre une culotte de bon drap noir. Pelletier fournissait le linge et le menu de la toilette. Collinet se nettoie, s'accommode, et le voilà peu à peu qui prend très-bon air. Quand il fut prêt, qu'il eut son chapeau et ses gants, ce

fut la tournure d'un fils de prince. Ces messieurs lui firent compliment, mais du bout des lèvres. Ils se rejetèrent sur les habits qui leur appartenaient ; l'un voulait que ce fût son jabot, l'autre son frac qui le parât ainsi. Ils admiraient en eux-mêmes comment ces vêtements qui leur allaient si mal lui allaient si bien, et comment Collinet, ce pauvre hère, avait tout à coup meilleure mine qu'eux. Ceci les piqua un peu et commença de leur aiguïser l'esprit pour quelque revanche.

On fit le chemin en ricanant par-ci par-là du petit-maître de fraîche date. Collinet, qui les devinait en tremblant, se mit à leur merci, et plaisantait tout le premier de sa métamorphose. On arriva. Le cœur lui battait à perdre haleine. Une servante vient ouvrir. On traverse le corridor en étouffant quelques rires. Collinet gourmande et supplie. Il prévoyait quelque catastrophe. On entre dans un grand salon au niveau du jardin. Des vieillards jouaient au tric-trac. Clémence était à son piano. M. Sorel se lève. La présentation se fait avec un sérieux moqueur qui trompe heureusement tout le monde. Clémence reconnaît Collinet, et baisse les yeux. Collinet, quoique fort troublé, s'annonce de bonne grâce. Pelletier et les siens, à peine installés, s'entre-regardent, jettent un coup d'œil sur Collinet et partent sottement d'un grand éclat de rire.

Le coup était terrible ; Collinet se sentit défaillir. Personne ne comprend rien à cela. Les rires reprennent de plus belle, avec des chuchotements et force clins d'yeux vers Collinet. Cela passe pour une gaîté de jeunes gens, et l'on rit comme eux. Le comédien fait un effort, et, le plus adroitement du monde, posément, plaisamment, il explique cette gaîté et tâche de la détourner. Ce qu'il souffrait, c'est impossible à dire ; il souriait, mais sa chemise se mouillait d'une sueur froide. Clémence ne chercha pas d'autre explication, et applaudit. Pelletier et les autres n'en sont que plus excités. L'escarmouche devient grossière ; ils s'appuient les uns les autres, ils se parlent bas, lâchent des demi-mots, des sourires d'intelligence, des phrases platement équivoques, qui, pour Collinet, avaient un sens terrible. Heureusement M. Sorel était retourné au jeu.

Clémence n'entendait rien à ce qui se passait. Collinet pâlissait par moments, et son sourire s'altérait jusqu'à la grimace ; mais il parlait toujours, doucement, finement, et, la main crispée sous son gilet, répondait à chacun de ces messieurs. Il enveloppait dans ses phrases tout ce qui eût pu

les toucher, et leur donnait en même temps un sens naturel et plaisant pour les étrangers. Il esquivait chaque épigramme, et la renvoyait aussitôt, ou du moins la tournait si bien à son avantage qu'on n'y pouvait rien voir. Jamais il n'eut tant de verve et d'esprit, le pauvre jeune homme, pendant qu'il déchirait sous sa veste la dentelle de Pelletier. Clémence s'étonnait à la fin et s'indignait de ce que ces messieurs s'acharnaient ainsi sur un jeune homme si doux, si poli et si fort au-dessus d'eux. Cet intérêt se trahit. Elle riait avec Collinet pour l'appuyer, et prenait visiblement son parti.

L'aigreur s'en mêla, surtout chez Léfébure, qui prétendait à l'esprit railleur et qui se sentit piqué devant une femme. Il n'y a point de limites pour ces sortes de gens et de vanités. Il lâcha de ces paroles qui ne laissent plus de réponse. Collinet chancela ; Clémence demeurait confondue. Quelques personnes se retournèrent au bruit des voix. Léfébure et Pelletier ne voulurent point avoir l'air fâché ; ils se mirent à rire sans plus de mesure. On demanda ce que c'était. Lefébure donna le branle, et les phrases que voici tombèrent coup sur coup : « Je disais que mon gilet va bien à monsieur. — Vous plaisantez, mon habit lui sied mieux. — Collinet, je vous recommande mes bottes. — Collinet, prenez garde aux bougies, mon feutre vient de Paris ! »

À ce nom de Collinet, certaines gens se regardèrent ; le comédien, les lèvres tremblantes, balbutia quelques mots à l'oreille de ces messieurs. Ils se sentirent presque honteux, et ne riaient plus que gauchement. L'étonnement était au comble. M. Sorel s'approcha enfin et emmena doucement Lefébure dans un coin du salon. « Qu'est-ce enfin, dit-il, que ce jeune homme, et que lui voulez-vous ? — Ce n'est rien, répondit Léfébure à demi confus ; c'est Collinet. — Qu'est-ce encore que ce Collinet ? — C'est un *farceur*, un comédien. — Un comédien ! chez moi ! Qui donc l'a amené ? qu'est-ce que cela signifie ? »

Le vieillard traversa le salon d'un pas résolu. Collinet s'était levé. M. Sorel lui fit signe de la main et le mena vers la porte. « Monsieur, lui dit-il à demi-voix, je suis fâché qu'on vous ait introduit chez moi. Je m'en expliquerai avec qui de droit. Vous deviez savoir que je ne recevais point de gens de votre sorte. Vous me forcez de vous le dire. Je vous salue. »

Collinet, égaré, salua et sortit. Un profond silence s'ensuivit. Ces messieurs essayèrent la méchante humeur du vieillard ; mais on s'excusa

comme on put, on finit par badiner de l'événement, et l'on en causa longuement. Clémence sortit sous un prétexte, et se retira dans sa chambre. Elle avait souffert, durant cette scène, pour le moins autant que Collinet.

La soirée avait mal tourné. Ces messieurs en demeurèrent mal à l'aise. Leur dénouement avait laissé un tel sérieux, qu'ils n'en eurent pas la joie qu'ils pensaient. Ils n'auraient point voulu que cela finît ainsi. Ils reculaient d'ailleurs devant la haine de Collinet, qui était après tout un *bon enfant*. Pelletier se proposa de l'aller voir le lendemain.

Il s'informa d'abord à l'hôtesse. Le comédien, en rentrant, avait demandé de l'encre et des plumes ; il avait écrit toute la nuit. Pelletier craignit que ce ne fût à M. Sorel ou à sa fille. Il monta.

Collinet le reçut d'un air doux et froid ; il renvoya bien loin les excuses et les raisons : Ce n'était rien, disait-il, cela ne valait point la peine, il était accoutumé à ces choses-là. Seulement il s'échauffa malgré lui quand Pelletier vint à parler de Clémence. Il laissa voir sa curiosité pour ce qu'elle avait dit et fait quand il était sorti. Pelletier, qui le pénétrait, appuya là-dessus de la façon la plus fausse et la plus consolante. — Clémence, disait-il, avait paru fort désolée de ce qui s'était passé. Tout le monde s'en était montré mécontent et surpris. Au reste, cela était de peu de conséquence et ne méritait pas grande attention. Ce M. Sorel était un vieux fou qui avait parfois d'étranges lubies. Il était brusque et dur. Il faisait de ces algarades à tous ceux qui allaient chez lui. On n'y prenait pas garde, et on ne laissait pas d'y retourner parce qu'il n'y songeait plus le lendemain, et que sa fille était aussi douce et agréable qu'il était lui-même difficile et brutal. Au surplus, elle lui avait fait ses représentations au sujet de cette scène, et ne se lassait pas d'en plaindre la victime.

Ces détails firent grand bien à Collinet ; il ne lui vint pas à l'esprit de les mettre en doute. Il ne pouvait croire tout de suite tant d'habileté à Pelletier ; il s'y trompa, comme il arrive à tout homme d'esprit, avec un sot qui en prend la peine ; plus il marquait d'avidité, et plus Pelletier s'en donnait à l'aise. — Il ne serait pas étonné que Clémence lui envoyât faire des excuses, soit au nom de son père, soit au sien propre ; elle en avait du moins témoigné l'envie à plusieurs reprises.

Pelletier finit en invitant Collinet à le suivre à *la Couronne*, où ses amis le dédommageraient de cette mauvaise soirée. Collinet s'excusa sous divers prétextes, et laissa partir le jeune homme. Cette conversation l'avait raffermi dans ses projets ; il se remit à copier quelques feuilles éparses qu'il avait écrites dans l'agitation de la nuit ; c'était une lettre adressée à Clémence, qui devait enfin lui faire connaître ce que c'était que le comédien Collinet. On la rapporte ici sans rien changer aux expressions d'un enthousiasme naïf qu'il faut savoir dégager du ridicule :

« Pardonnez-moi, mademoiselle, cette dernière hardiesse que je prends de vous écrire. J'ai le désespoir dans l'âme, et je ne saurais rester avili à vos yeux. Oui, j'étais un insensé, je ne suis pas digne de vous approcher ; je ne suis qu'un misérable comédien ; mais vous ne savez pas comment et pourquoi, et il faut que je vous le dise pour ne pas mourir de honte. Je restai seul au monde à seize ans, mes parents morts, mes études faites, instruit, sans pain, sans état. On me donna quelque part un emploi de copiste. Je menais une triste vie, mais j'espérais. Je voulais être poète, orateur, je ne sais quoi. Je commençai à écrire, on se moqua de moi. Je déchirais moi-même l'œuvre du mois passé. Je crus du moins réussir au théâtre. La vie des comédiens m'avait séduit dans les romans. Je débutai, je fus sifflé ; je n'étais qu'un méchant acteur comme je n'étais qu'un méchant poète. Il fallait encore-là du travail et du temps.

» Je me résignai aux dégoûts de mon état ; j'en tournai les loisirs à mon avantage, j'étudiai nuit et jour la scène et les livres, et maintenant encore je suis au fort de ce temps d'épreuves. Le but fuit devant moi. Mais tous les jours l'étude me livre un secret, tous les jours un éclair tombe sur mes ébauches, tous les jours je fais un pas de plus. Les progrès passés me soutiennent dans la lutte. J'en sortirai enfin, et Collinet fera place à un autre homme. Ce qu'il deviendra, je n'ose vous le dire. Ces choses-là veulent être vues. Vous les verrez. Vous ne comprendrez rien à ce que je dis là ; ayez pitié des rêves d'un jeune homme que son amour pour vous remplit d'orgueil. Vous ne vous doutez pas, vous, adorable enfant qui n'avez jamais quitté votre père et votre vieille maison, vous qui ne connaissez du monde que l'église où vous allez prier Dieu ; vous ne savez pas dans quelle arène empestée se débat un noble esprit aux prises avec la misère ; vous ne savez pas la boue des chemins qui mènent à la renommée, et comme on y enfonce

en se voulant hâter. Vous ne connaissez pas Paris et cet impur limon des grandes villes où doit germer tout ce qui s'élève ; croyez-moi donc, je ne puis vous tromper. Je quitte ce pays...

» Mon Dieu ! je voudrais faire passer en vous un rayon de l'espoir qui m'enflamme ; je voudrais m'arracher le cœur et le jeter à vos pieds pour vous prouver combien j'étais plus digne de vous que ces jeunes gens qui m'outrageaient, les lâches, et que je méprise et que je vaudrais cent fois. J'espère que vous comprendrez cet orgueil. Je suis comédien, c'est vrai ; je vis dans un monde infâme ; mais j'y vis pur et honnête comme je suis né ; j'en sortirai comme j'y suis entré ; cette corruption est trop basse pour m'atteindre. Je ne vois point les hommes qui s'appellent mes camarades ; je n'ai de rapport avec le théâtre qu'en ce qui touche l'étude ; j'emploie mon temps à lire, et c'est ainsi que j'ai pu supporter cet état. Je ne suis pas un comédien, je suis un pauvre et studieux jeune homme qui ai ramassé du pain où j'en ai trouvé.

« Tel que je suis, je puis lever le front. Il est un seul moment où je tremble, où je rougis en songeant à vous, où je fléchirais comme un criminel sous votre regard : c'est le soir, bariolé d'oripeaux, quand je me ravale à quelque ignoble farce, et que je prostitue au parterre imbécile le corps et l'esprit que Dieu m'a donnés. Ah ! je vous en prie surtout : vous n'alliez jamais au théâtre, je le savais, j'étais tranquille ; n'y venez pas maintenant, ayez cette miséricorde, épargnez-moi cette dernière honte, ne m'accablez pas dans mon abaissement ; vous feriez un échafaud de ce théâtre assez infamant déjà. Un jour viendra, j'espère, où ce sera mon trône. Vous m'avez rendu ardent et fort ; c'est à présent comme si je combattais sous vos yeux dans un cirque ; car je vous aime, Clémence ; pourquoi ne pas le dire ? Je vais partir bientôt ; mais je reviendrai un jour, soyez-en sûre, je reviendrai vous voir, riche et fier. Je vous dirai alors ce que j'ai fait pour vous, ce que je suis devenu par vous, et je mettrai tout à vos pieds. Hélas ! que sera-t-il arrivé alors ? Vous serez loin d'ici, mariée, perdue. Quelle triste chose pourtant ! vous me verrez du moins, Dieu le permettra. Je vous parlerai de vos promesses, de cette lettre que je couvre de baisers et de pleurs ; et, s'il vous souvient encore de ce pauvre comédien que votre père chassa un jour de chez lui, vous verrez du moins qu'il ne mentait pas et qu'il vous aimait de toute son âme. »

Il plia ce papier et le serra avec soin, fort embarrassé de l'envoyer sûrement. Il reparut à *la Couronne* dans la journée. Sa lettre l'avait soulagé ; il n'eut que peu d'efforts à faire pour se donner bonne contenance. Il demanda à boire, et se montra d'assez belle humeur ; seulement ses propos tournaient un peu à l'aigre ; mais il n'en divertit que mieux l'assemblée aux dépens des pauvres diables qu'il entreprit.

Pelletier s'en était allé tout chaudement retrouver ses complices après sa visite à Collinet. Il leur conta de point en point l'état où il l'avait trouvé, ce qu'ils s'étaient dit, et la lettre qu'il soupçonnait. Il avait à cœur de pousser jusqu'au bout ses feintes consolations, pour se remettre tout à fait bien avec le comédien. Il proposa, selon ce qu'il lui en avait déjà dit, de lui envoyer une fausse lettre d'excuses de la part de Clémence. On applaudit à cette autre malice, et l'on se disputait déjà la rédaction du poulet, quand. Pelletier, en train de rire, découvrit un second avantage au projet : si l'affaire était discrètement menée, Collinet répondrait ; il devait être en peine pour la lettre qu'il avait écrite la nuit ; il la livrerait peut-être, et cette lettre toute fumante de la scène devait contenir de grandes curiosités ; ils devaient surtout y être fort maltraités ; ils l'empêchaient par là d'arriver à Clémence, ils s'en amuseraient en même temps, de façon que tous leurs intérêts s'y trouvaient réunis. Il ne s'agissait que d'un messenger sûr et bien dressé. Ils tramèrent la chose en commun et avec toutes les précautions dont ils furent capables.

Le soir, comme Collinet rentrait chez lui, on lui dit qu'une vieille femme était venue le demander. Cela lui parut étrange dans une ville où l'on savait à peine sa demeure ; les propos de Pelletier lui revinrent à l'idée. Il pensa à Clémence, et le cœur lui battit ; mais cela était si extravagant qu'il ne s'y arrêta point. Il s'apprêtait à sortir, quand il fut averti qu'on le demandait de nouveau. Il descend, et trouve dans le corridor une servante qui lui tend une lettre. Il l'ouvre en tremblant ; elle contenait ces deux lignes d'une écriture de femme : « Croyez, Monsieur, qu'il y a quelqu'un bien désolé de ce qui s'est passé l'autre jour. » Le papier était signé tout au bas de deux initiales, C. S. — Collinet demeurait interdit, palpitant. Il regarda la vieille, et crut se souvenir qu'elle lui avait ouvert la porte chez M. Sorel. Elle demanda s'il y avait une réponse ; Collinet porta vivement la main à sa poitrine, en tira un papier, et le lui donna, sans un doute, sans une parole. Il remonta

précipitamment dans sa chambre, et se roula sur une chaise, froissant le billet contre son cœur, et le relisant sans cesse jusqu'à suivre de l'œil le moindre trait d'écriture.

Cette nuit fut bien différente de l'autre. Il se levait, se regardait dans une petite glace qu'il avait sur sa cheminée, faisait cent grimaces, éclatait de rire, dansait par la chambre, et interrompait ses gambades par un flot de paroles passionnées ; puis il se recouchait, le billet sur son cœur.

Le lendemain il se leva de bonne heure, s'habilla en chantant, et se rendit au théâtre deux heures trop tôt. On répétait une parade nouvelle qui s'appelait la *Résurrection de Jocrisse*. Il jouait le principal rôle, et l'on comptait sur lui pour les grandes pasquinades qu'il y devait faire. Il n'était bruit dans la ville que de cette merveilleuse farce : le héros y roulait d'un bout à l'autre dans une suite d'embarras ridicules, et devait paraître dans les plus grotesques métamorphoses. Collinet répéta son rôle tout couramment et d'un goût inaccoutumé ; les comédiens eux-mêmes et les ouvriers du théâtre pâmaient de rire. Le directeur avait peine à le contenir. Il bondissait sur les planches, et chargeait son personnage de lazzi étourdissants. On le crut ivre, et l'on souhaitait tout bas qu'il gardât cette verve jusqu'au soir.

La répétition finie, il ne fit qu'un saut du théâtre à *la Couronne*. Pelletier y était avec Léfébure et les autres. Leur machination avait pleinement réussi. La vieille qu'ils avaient envoyée était en effet la servante de M. Sorel, que les familiarités de province permettaient de détourner pour une commission. On l'avait mise au fait d'un expédient prétendu ; on lui avait enjoint de ne répondre à aucune question. Collinet, d'ailleurs, n'avait pas dit un mot, et sa lettre leur était venue tout droit dans les mains.

On juge des gorges chaudes à la lecture publique de ces phrases qu'ils ne comprenaient pas et qui leur semblaient d'un ridicule jusqu'alors inouï. Collinet poète, Collinet fier et beau parleur, Collinet passionnément amoureux ! C'était pour eux la limite extrême du burlesque. L'énergie véritable même de cette lettre, et ce qu'il pouvait y avoir de bien dit, tournait contre le pauvre garçon ; ils n'y voyaient qu'une enflure de maître d'école et de baladin ; la manière dont ils y figuraient étouffa d'ailleurs leurs bonnes intentions ; on ne songea plus qu'à s'en amuser à outrance. Les dernières phrases fournissaient tout naturellement matière à revanche : ils connaissaient de longue main les grosses farces de la pièce nouvelle et la

façon crapuleuse dont Collinet y devait figurer ; l'un d'entre eux avisa que rien ne serait plus plaisant que d'y amener Clémence et de lui montrer son amoureux barbouillé de farine et de suie : tout le monde en tomba d'accord. M. Sorel n'aimait pas le théâtre ; mais on lui parlerait, on le déciderait pour la pièce nouvelle, on lui offrirait une loge s'il le fallait. La partie fut engagée en quatre paroles et remise à tantôt.

Collinet entra à l'instant même en fredonnant. On se tut. Il regarda ça et là, et l'air composé des visages rabattit d'abord sa gaîté. Il tiraille celui-ci, agace celui-là, on répond à peine ; il questionne, la partie s'engage, et peu à peu tout le monde s'en mêle. Collinet pérorait au milieu, selon sa coutume, et se croyait en fonds pour répondre aux haros ; mais quelqu'un interrompit tout à coup : « Bon, tu fais des phrases, toi ; parbleu, tu es poète, tu es un grand homme, un *philosophe*, on le sait. Je ne suis pas poète, moi. »

Collinet pâlit. Ce mot n'était point dit au hasard, non plus que l'accent qu'on y mettait ; presque aussitôt des propos analogues s'échappent de toutes parts. « Bah ! il est poète ! — Mais oui. — Certes ! — Oh ! — Un prêcheur. — Il raffine sur le beau langage. — Diable ! » Et toutes les dérisions et les parodies en usage en pareille compagnie contre les prétentions des lettrés. On riait, on raillait, on faisait allusion aux passages principaux de la lettre, en les exagérant, en les tournant dans un sens forcé et bouffon.

Collinet se vit trahi dans ses secrets les plus chers. Il se promenait ça et là, les poings serrés, interrogeant chaque visage. On avait surpris, volé, intercepté sa lettre ; mais à qui s'en prendre ? qui avait fait le coup ? qui saisir à la gorge ? Ils riaient et parlaient à la fois, la chose était publique. Il pensa se jeter sur le premier venu pour lui arracher le mot de cette horrible trame ; mais il était seul, et ils étaient vingt. Il essaya de grimacer quelque défaite, il n'en eut pas le courage. Un moment les larmes lui vinrent aux yeux ; il les retint par un effort suprême, et les déroba sous un sourire. Il s'approcha de Pelletier ; Pelletier le repoussa comme les autres. Il s'assit alors, et supporta les huées une grande heure, en songeant que le temps lui découvrirait tout.

Le soir, après dîner, et tout gaillards encore des joies du matin, Pelletier et Lefébure se rendirent de compagnie chez M. Sorel. La scène de l'autre jour était oubliée. Ils mirent d'abord la nouvelle comédie sur le tapis, la

vantèrent comme il fallait, et proposèrent au bonhomme de l'aller voir avec sa fille. Ses raisons étaient prévues : ils avaient loué une loge qu'on lui offrit comme celle d'un ami. Cette occasion ébranla le vieillard. Clémence ne disait rien, mais elle se mourait d'envie qu'il acceptât. Elle avait souvent songé à ce moyen de revoir cet étrange jeune homme qui jouait la comédie. On lui demanda son avis ; elle répondit que oui bien doucement, et M. Sorel répliqua de son côté que, si cela convenait à sa fille, il y consentirait volontiers. Les jeunes gens laissèrent le coupon de la loge avec force indications, et se retirèrent fort curieux du résultat.

À six heures il y avait foule à la porte du théâtre. La salle s'emplissait peu à peu. Lefébure et les siens, en habitués qu'ils étaient, trouvèrent moyen de s'introduire dans les coulisses. Les acteurs allaient s'habiller. Collinet se promenait derrière les toiles de fond, où l'on ne voyait pas clair. Le régisseur l'avait appelé trois fois ; enfin la voix du garçon de théâtre le tira de sa rêverie, et, comme il traversait les coulisses, quelqu'un lui frappa sur l'épaule ; c'était Pelletier. Celui-ci l'aborda avec la cordialité accoutumée, un peu aiguisée de malice, et lui demanda si c'était bien le soir même qu'on représentait la *Résurrection de Jocrisse*. Collinet fit un signe de tête. Pelletier s'en montra ravi, le félicita, puis, comme par hasard : « À propos, tu ne sais pas, mon cher, une chose singulière ? Clémence est venue au théâtre avec son père. La pièce a fait du bruit. Elle a voulu te voir. Heureux drôle ! tu la feras bien rire ; les femmes aiment cela. »

Un décor qu'on portait les sépara. Collinet courut au trou du rideau. Pelletier l'y suivit, et lui montra fort distinctement, sur le devant d'une loge, Clémence et son père avec une autre personne dans le fond. Collinet n'eut pas la force de dire un mot. Le régisseur le tenait par le bras et l'entraîna. Pelletier se remit à papillonner autour des comédiennes.

Le premier comique reparut, égaré et toujours poussé par le régisseur dans la salle basse où s'habillaient les acteurs, et que l'on appelait le *foyer*. Il y avait bien un bouge en manière de loge pour chaque artiste dans les caves et les corridors du théâtre, mais ces réduits demeuraient vides et ouverts à tous les vents, pendant dix mois de l'année où il n'y avait point de troupe ; l'humidité y suintait aux murs, et les rats y tenaient les états : il était impossible ensuite d'y remuer à cause du peu d'espace. Les comédiens y entraient donc pour le nécessaire du vêtement, et venaient s'achever

ensuite et se pomponner pêle-mêle dans le foyer, où il y avait du moins de la lumière et du feu. Les amateurs de la ville avaient là leurs entrées, et venaient jaser pendant la toilette et le spectacle.

Collinet, troublé par le bruit qui se faisait autour de lui, s'était assis dans un coin, tâchant de se recueillir et de rappeler à lui sa raison prête à le quitter. On se souvient du rôle qu'il devait remplir ; il jouait Jocrisse : c'était lui qui devait égayer toute la pièce. Son costume était un chef-d'œuvre de monstruosité bouffonne, un ensemble incroyable de jambes torses, de lambeaux rapiécés ; nez postiche, verrues, pelotes de foin dans les bas, perruque à crins de cheval, sourcils en accents circonflexes, fausses rides, barbouillage de rouge, de bleu, de noir, pour simuler le plus hideux et le plus singulier visage qui fût jamais. À une certaine scène de la pièce, Jocrisse paraissait en vieillard ridicule ; on le battait, on lui arrachait sa perruque, et il demeurait dépouillé avec un crâne chauve au-dessus de ce corps et de ce visage. Collinet repassa d'un coup d'œil ces détails de son rôle, et songea par éclairs à Clémence qui les devait voir. L'heure pressait, on l'avertit ; il se leva et déclara qu'il était malade et qu'il ne jouerait pas. On s'étonne, on l'entoure. « Mais quoi ? — Je suis malade. — Cela n'est pas vrai. — Je ne veux pas jouer. — Mais le public ? — Qu'importe ! — Mais la pièce ? — Je ne jouerai pas ! »

Le directeur accourt éperdu. On juge de son état : salle comble, une pièce nouvelle, une recette à rendre, un parterre furieux, prêt à tout casser ! « Qu'est-ce ? qu'y a-t-il ? — Je ne puis jouer. — Vous jouerez ! — Je ne jouerai pas ! » Collinet se rassied et ne dit mot.

Le directeur se met dans une colère effroyable : — Cela est inouï, c'est incompréhensible ; on veut le ruiner : il fera jeter ce faquin en prison, il le traînera sur la scène, il le forcera de s'avouer coupable, de faire ses excuses, d'affronter les insultes de toute la salle ; enfin il va appeler la garde et le commissaire.

Cette menace ébranla Collinet ; il ne s'attendait pas à cet éclat inévitable et plus honteux que tout le reste. Le directeur revient, pleure, supplie ; toute la troupe se joint à lui. Collinet se lève tremblant et demande qu'on le laisse en repos ; il jouera. Tout rentre dans l'ordre : on lui donne ses habits, on le laisse dans un coin. Une fois son parti pris, et tout en endossant lentement ses haillons, il songea à ceci, que, toute honte bue, il pouvait si plaisamment

et si bien jouer son rôle qu'il ne rebutât point Clémence, et qu'elle y prît plaisir, au contraire, et l'admirât. Il savait que le comique, si bas qu'il fût, amusait parfois les femmes, et ne leur répugnait pas comme on pensait. Il se souvint lui-même d'avoir plu ainsi à certaines créatures sans y tâcher. Il imagina de plus que les applaudissements et les transports du public n'en seraient pas moins un triomphe sous les yeux de la jeune fille.

Il achevait de s'habiller ; mais, tout en rêvant, il n'avait que médiocrement rembourré ses bas, et juste ce qu'il en fallait pour lui faire une jambe plus fournie et mieux faite qu'il ne l'avait. Il s'était serré tant soit peu la veste autour de la taille, et l'avait proprement boutonnée vers les basques. Son col de chemise était rabattu d'une façon qui n'était pas sans grâce. Il s'était barbouillé de rouge, mais avec discernement, et sans trop appuyer vers le front et le bout du nez ; il portait la perruque de crin, mais il avait incliné son chapeau, qui relevait le reste et lui donnait un air leste et madré ; si bien que lorsqu'il eut fini, ce n'était plus Jocrisse, c'était un Frontin charmant, une manière de paysan coquet, un Jocrisse de salon et de pastorale.

Il se promenait tout préparé quand le régisseur l'avisa si pimpant. Le régisseur poussa un cri : « Vous êtes habillé ? — Sans doute. — C'est fini ? — Oui. — Vous vous moquez ? — Pourquoi ? — Vous ne paraîtrez pas ainsi ? — Si fait. — C'est insoutenable, vous n'êtes pas vêtu, vous n'avez aucun goût, tout va manquer ; le costume était convenu. Vous perdez la tête ! »

Collinet sentit la difficulté, et déploya mille raisons ingénieuses qu'il tirait du moment, du rôle, d'où il pouvait ; il n'avait pas trouvé ceci, il lui manquait cela. Le régisseur n'écoutait rien et continuait ses réclamations. Les comédiens qui étaient là à s'épingler lui donnaient raison ; il frappait du pied, regardait Collinet, et se cachait le visage dans les mains avec tous les signes d'un profond dégoût. Il s'approcha, et lui arracha d'un coup tous les boutons de la veste. Collinet se recula trop tard. « Là, vous voilà déjà mieux ; c'est bien simple, cela vous casse un peu, vous prenez tournure. Il ne faut qu'un peu de goût. » Il s'approcha encore, et lui aplatit d'un coup de poing son chapeau sur la nuque. Collinet demeura étourdi. « Bon ! voilà le vrai chapeau de Jocrisse. À présent seulement vous avez l'air vraiment niais : et puis, qu'est ce que ce col qui s'étale ? laissez un peu que... »

Collinet se recula cette fois, et se défendit obstinément en bégayant quelques objections. Mais le régisseur tint bon, et, malgré qu'il en eût, lui dépouilla le cou dans toute sa longueur. « À la bonne heure. Vous serez plus long, plus maigre, plus difforme. Cela vous sied mieux cent fois. Vous étiez horrible ! »

Collinet, blême sous le rouge, n'avait plus la force ; de se défendre, et demeurait comme un patient, entre les mains du régisseur. Les comédiennes, en train de se moucheter, étaient là qui approuvaient. La cheminée était encombrée de pots de blanc, de fard, de boîtes, de pommades ; le régisseur y jeta un coup d'œil par malheur : « Et quel visage ! Vous n'êtes pas grisé ; vous avez tout simplement l'air d'un garçon bien portant ; c'est ridicule ; vous n'avez ni rides, ni bleu, ni verrues ; vous êtes fou ! Il y a là ce qu'il fallait, attendez... — Non pas, dit Collinet. — Mais si ! — Mais non ! — Il faut... — Je ne veux point ! — Laissez faire. — Un moment ! — C'est fort ! — Je ne dois... — Allons donc !... » Collinet n'avait pas fermé la bouche qu'il reçut un plâtras de blanc de plomb sur les joues. « Je ne vous comprends pas, s'écriait le régisseur hors de lui ; et du bleu ! et du blanc ! et les sourcils ! et les verrues ! et ce coup par ici, et puis ce trait par-là ! » En un clin d'œil, et sans qu'il pût parer, le régisseur lui barbouilla le visage comme une devanture de boutique, et plus horriblement qu'il n'était besoin. « Voilà qui est fait. Vous êtes à ravir : louche, pustuleux, mal bâti. On mourra de rire. Vous aviez l'air d'un dameret. Seulement vous n'êtes pas assez cagneux et tortu. Je gage que vous n'avez rien mis dans vos bas ! »

Collinet, haletant et exaspéré, détacha un grand coup de pied au régisseur en feignant de se débattre : celui-ci ne lâchait pas. Le directeur entra, on le mit au courant ; on contenait cependant le comédien, sans rien comprendre à sa résistance, et, bon gré malgré, le régisseur lui fit sauter d'un coup les boucles du genou, et lui farcit les jambes de toutes les loques qu'il put trouver. Cela fait, on le poussa dehors, hagard et dégradé, comme un chien à qui l'on vient de couper les oreilles.

Il tomba accablé sur un banc de gazon en bois peint. Le costume où il se voyait et le comique de cette dernière scène le faisaient rire lui-même par amères bouffées, et, donnaient à sa fureur l'air de la folie. Les amateurs et les comédiens s'amassaient autour de lui. Il se leva, et s'approcha du rideau.

Clémence était toujours là qui s'éventait dans sa loge, et qui attendait, tranquille et avide comme tous les autres spectateurs. Déjà le parterre s'impatiait. Collinet rappela tout son courage, demanda un verre de vin et le but d'un trait.

Il était tombé dans d'étranges perplexités : tout le bas comique et les extravagances du rôle dépendaient de lui ; il pouvait à son gré les faire ressortir ou les dissimuler. Il pouvait jouer froidement, avec retenue, paraître contraint et peu fait pour ce métier, ou exécuter au contraire effrontément tous les lazzi du rôle ; mais s'il jouait bien, il se déshonorait, il s'exposait à tous les dégoûts de Clémence ; s'il jouait mal, la pièce manquait, il était sifflé, insulté sous ses yeux, et cette extrémité valait bien l'autre ; et d'ailleurs, n'était-ce pas assez de paraître en public, sur des tréteaux, dans l'avilissement de son costume ? Il se décida pour sa première idée d'emporter le succès et de désarmer Clémence en la forçant de rire et d'admirer. Il ne s'agissait que d'en trouver la force, car il tremblait et frissonnait malgré lui, comme un homme qu'on mène au supplice.

Cependant le parterre hurlait, il fallait commencer ; on frappa les trois coups. Collinet entendit un bruit formidable partir de la salle et de l'orchestre. Il ne paraissait qu'à la troisième scène. Le rideau se leva.

Les acteurs firent leur entrée et entamèrent l'exposition, mais on ne les écoutait qu'avec distraction. On attendait Collinet, on s'apprêtait à rire. Enfin le moment arriva ; la réplique expirait, et Collinet ne parut pas. L'entrée allait être manquée ; le public grondait ; Collinet était adossé derrière la coulisse, et murmurait entre ses dents : « Je ne puis... je me trouve mal. » Il n'y avait plus de temps à perdre ; on le poussa sur le théâtre.

Dès qu'il parut, il se fit une explosion de grosse joie qui dura quelques secondes ; on le salua de trois salves d'applaudissements ; on riait du costume, de la mine, et les rires ne s'arrêtaient pas.

Jocrisse commençait par une vive apostrophe à son maître ; Collinet n'y voyait pas clair, et sa langue restait collée au palais. Il jeta comme il put sa phrase d'une voix étouffée et entrecoupant chaque mot. Il n'eut pas plutôt commencé, que la salle éclata de nouveau ; on prit cet embarras pour un

raffinement comique. Les têtes du parterre oscillaient dans un accès de gaîté folle, et les cris : *Bravo, Collinet !* partirent de tous les coins du théâtre.

Le comédien continua sur ce ton. Les gens des coulisses s'inquiétaient, les interlocuteurs n'y savaient plus rien. Le public riait toujours et pressentait quelque lazzi soudain et inouï. Le flegme du Jocrisse suffisait à nourrir ces transports ; mais comme on n'entendait rien, on cria : *Silence !* On écouta. Collinet s'arrêtait, reprenait, bredouillait, mêlant à son rôle des paroles étrangères ; enfin il demeura court. Quelques éclats s'interrompirent. Le souffleur s'épuisait, les acteurs perdaient contenance ; Collinet chancela.

Jocrisse, en cet endroit, devait, à la suite de quelque pantalonade, cabrioler drôlement sur les meubles. Collinet ne bougeait pas. Le régisseur criait de la coulisse, les comédiens s'interrogeaient à voix basse. Le public sentit enfin tout cet embarras. Il y eut un murmure sinistre. Un spectateur cria qu'on manquait une scène, des voix répondirent, on siffla. Cette mortelle minute s'allongeait, le péril croissait, les sifflets reprirent. Collinet fit un pas vers la coulisse, mais une clameur furieuse s'éleva du parterre : « La scène des chaises ! les chaises ! les chaises ! »

Collinet s'appuya contre un décor. On le menaçait de la coulisse, on le menaçait de la salle ; c'étaient des cris, des coups, des sifflets à percer la tête. Le comédien se traîna vers la rampe, mais il ne put parler ; on cria plus fort, et je ne sais quel projectile le frappa au visage ; il se redressa tout à coup comme un tigre atteint ; mais à l'instant même il plut de toutes parts une grêle de bouchons de paille, de pommes cuites et de tout ce qu'on trouva sous la main : Collinet se tordait sous les coups, battant l'air de ses bras.

Le tumulte était à son comble, les cris divers se fondaient en un horrible charivari. On demandait des excuses, on demandait la scène, on jurait, on menaçait ; les cannes roulaient sur le plancher comme le tonnerre. La moitié des quinquets était à bas, on commençait à briser les bancs, les femmes se cachaient le visage. Le commissaire s'était levé et ne pouvait se faire entendre. Collinet tout meurtri arpentait la scène comme un lion en cage. Enfin il se raidit, tord ses bras vers la salle, déchire sa veste, arrache sa perruque, son chapeau, son habit, tous ses oripeaux, en jette les lambeaux au parterre, s'essuie le visage, s'approche tremblant ; il s'élève un cri

d'indignation, on écoute ; il suffoque, et s'écrie d'une voix étouffée : « Lâches !... monstres !... misérables !... » et disparaît.

Le parterre s'était levé ; on allait escalader la rampe ; mais le commissaire sut se faire entendre ; sa colère s'était tournée contre l'acteur, il promit solennellement qu'il serait fait réparation et donna sur-le-champ des ordres pour qu'on arrêtât Collinet. Il ne fallut pas moins pour apaiser la foule qui s'écoula toute bouillante encore de l'algarade. Quant à Clémence, la pauvre fille avait pleuré durant toute cette scène, le front penché sur le bord de la loge.

Les gendarmes se présentèrent aux entrées particulières du théâtre ; mais Collinet s'était échappé ; il avait disparu à demi vêtu, avec ses bas rembourrés et sa culotte de Jocrisse. On l'alla chercher dans tous les cabarets, à son auberge et chez les comédiens, on ne le trouva point. Il avait quitté la ville, et le bruit courut qu'il s'était noyé.

Cette histoire se dénoua à Paris d'une façon fort singulière. Trois ans après cette soirée de théâtre, qui fut bientôt oubliée, un nouveau préfet arriva qui destitua à propos de rien deux des plus anciens employés de ses bureaux. L'un de ces employés, qui n'avait contre lui que d'être vieux et d'un caractère ferme, fut ce M. Sorel dont il a été question, le père de Clémence. Ce coup lui fut d'autant plus sensible qu'il avait hasardé son peu de bien sur des propriétés qui lui firent défaut. Il se trouvait sans ressources, dans un âge avancé, et chargé d'une fille dont l'établissement lui devenait impossible. Des amis, sur la foi de certaines protections, qu'on lui promit, lui persuadèrent de s'en aller à Paris où il trouverait mieux sans contredit à s'employer, lui et sa fille, que dans une pauvre ville de province où il avait toujours passé pour aisé. Il fit argent de ses derniers meubles, réalisa la plus grosse somme qu'il put et partit.

À Paris, les protections se trouvèrent faibles ou nulles, c'est l'usage. Chacun s'excusa de son mieux. Ce voyage si chèrement entrepris devenait inutile. En un mois de séjour dans une capitale, M. Sorel avait vu la fin de ses ressources ; il touchait à l'extrême misère dans un pays inconnu, sans amis, sans recours, sans espoir.

Un jour, il traversait une place, quelqu'un l'appelle ; il se retourne : c'était Pelletier, Pelletier depuis deux ans à Paris, et qui venait, lui aussi,

chercher fortune. Ils poussent chacun un cri et se prennent les mains. Pelletier s'étonne de voir le bonhomme si maigre, si vieux, si changé en si peu de temps. M. Sorel se laisse aller à la joie de rencontrer enfin un compatriote, un ami ; il se met à causer, il raconte sa joie, son voyage, ce qu'il venait faire, en quel état il se trouve, et finit par pleurer.

Pelletier n'en revenait pas ; des gens qu'il avait vus si heureux ! il se sentit ému. « Et votre fille ! — Mon Dieu, la pauvre enfant fait ce qu'elle peut pour me donner du courage ; je lui cache le plus affreux de notre situation ; elle voudrait aussi travailler, s'employer, gagner de l'argent. Elle a quelque talent, elle peint, elle sait la musique ; mais qu'est-ce que cela ? Il faudrait s'informer, connaître du monde, et puis ma chère fille qui n'est jamais sortie de chez moi, comment la laisser aller toute seule dans une ville comme celle-ci ? — Hélas, mon cher M. Sorel, je ne suis qu'un pauvre diable aussi, mais je vous jure que votre position me touche au dernier point ; je verrai, je courrai, je ferai tout ce qui dépendra de moi ; prenez courage. Clémence sait la musique, dites-vous ; elle pourrait trouver des élèves. Eh ! tenez, il y a ici un homme qui pourrait vous être fort utile, qui placerait Clémence au Conservatoire ou qui lui trouverait une maison, des leçons, un homme qui serait peut-être content de vous revoir, un acteur de grande réputation. — Un acteur, dites-vous ? »

Pelletier ne voulait pas rappeler à M. Sorel cette soirée où il avait chassé Collinet de chez lui, de peur de le décourager à l'instant de la démarche qu'il lui proposait. « Oh ! vous ne vous souvenez pas de tout cela, vous. C'était un petit drôle qui arriva chez nous avec une troupe, assez bonne, par parenthèse. Ce n'était alors qu'un méchant cabotin. J'ai été bien surpris de le retrouver en si bonne posture. Ma foi, il a bien fait son chemin ; c'est une puissance à cette heure, il vit comme un prince, en grand renom, et gagne gros comme lui. Il fait bien un peu le fier, il refuse de nous voir, nous autres qui, dans ce temps-là, lui donnions des gourmades ; mais il vous accueillera parfaitement, j'en suis sûr. Vous n'aurez qu'à dire votre nom et vous annoncer comme venant de chez nous. Il vous cherchera quelque bon emploi ; et pour Clémence, la musique, le piano, cela le regarde ; s'il le veut, vous êtes sauvés ; essayez, qu'est-ce qu'il en coûte ? »

M. Sorel fit quelques représentations ; mais Pelletier appuya si bien, et la situation était si pressante, qu'il se résolut à prendre l'adresse de M. H...

c'était le nom du comédien.

Il conta le tout à sa fille en rentrant, et la consulta là-dessus. À ce mot de comédien qui avait habité leur ville, Clémence s'anima et demanda le nom. « M. H..., » répondit le père.

Le troisième jour, après bien des débats, M. Sorel se décida à cette démarche.

M. H... demeurait dans une fort belle maison du quartier d'Antin ; un valet reçut le vieillard dans l'antichambre. Celui-ci ne concevait pas qu'un comédien étalât tant de faste, et commençait à prendre haute idée du personnage. Il n'osa point dire son nom, le jugeant bien inutile, et fit annoncer quelqu'un qui arrivait de P..., comme le lui avait recommandé Pelletier.

À peine ces mots furent-ils portés dans le salon voisin, qu'il entendit gronder une voix fâchée. Le maître du logis se plaignait « que les gens de cet endroit l'obsédaient ; qu'ils ne venaient que par lâcheté et bassesse ; qu'il ne ferait jamais rien pour eux. » Ces mots arrivaient entrecoupés, à travers la porte.

Le valet revint, et répondit sèchement que monsieur n'était pas visible, mais que si l'on voulait laisser son nom, on le lui dirait. M. Sorel, humilié et tremblant, tira une carte de sa poche sans savoir ce qu'il faisait, et s'en alla très-vite.

Le lendemain, Pelletier le vint voir, et le trouva lui et sa fille dans les larmes. Ce dernier affront était surtout sensible au vieillard, et d'autant mieux qu'il aurait pu se l'épargner. Il en gardait, malgré lui, rancune à Pelletier, et lui reprochait ses instances et le beau résultat qui en était sorti. Pelletier s'étonna d'abord, et se rejeta sur ce que M. H... devait être fort occupé, en ce moment surtout où l'on allait jouer une de ses pièces. « Car il fait aussi des pièces, ajouta-t-il, et qui ont de grands succès. »

Comme on parlait encore de cela, un grand laquais qu'on avait vu rôder le matin dans l'es environs, et que M. Sorel crut reconnaître, entra et lui remit une lettre. Elle était de M. H..., pleine d'excuses et d'empressement. Il n'avait su que trop tard qu'il avait eu l'honneur de recevoir ; il espérait pouvoir être utile à M. Sorel dans des circonstances dont il s'était, disait-il, déjà informé ; qu'au reste ils en causeraient, et qu'il serait trop heureux de

pouvoir le servir. En attendant, il le priait d'accepter, lui et sa fille qui ne serait pas fâchée de connaître les théâtres de Paris, une loge pour un spectacle du lendemain, laquelle était la sienne, où il se flattait de se rencontrer avec eux.

M. Sorel et Clémence demeurèrent étonnés, comme on pense, et de l'abattement passèrent à l'espérance. Pelletier s'expliquait fort bien tout ceci ; mais il crut devoir moins que jamais rappeler la circonstance ancienne qui s'y rattachait, et surtout la part qu'il y avait prise, dont il ne se sentait pas à l'aise maintenant. Il renchérit seulement sur l'importance du cas, et il se mit à demander sa protection auprès de M. H... à Clémence, qui prit la chose en riant.

Le jour d'après, à l'heure du spectacle, une voiture avec le même laquais vint prendre le père et la fille. Ces bonnes gens ne savaient rien des choses de Paris, ni de la pompe des théâtres. Or, c'était une première représentation ; la salle était remplie et du plus beau monde. Ils étaient dans une loge d'avant-scène, la place la plus relevée. À peine entrés, ils entendirent circuler partout dans la foule le nom de M. H..., et l'on disait H... tout court, comme d'un homme célèbre. H... devait donc jouer le premier rôle, et l'on se pressait pour se placer.

Clémence était fort troublée ; des souvenirs lui passaient dans l'esprit ; elle n'était point allée au théâtre depuis cette douloureuse soirée de la *Résurrection de Jocrisse*, où elle avait vu outrager si indignement ce pauvre comédien de son pays ; et puis la vue de cette riche assemblée l'avait émue : son cœur battait.

L'orchestre joua l'ouverture, et le rideau se leva lentement au milieu d'un silence solennel.

Deux femmes magnifiquement vêtues ouvraient la pièce. Les premiers vers firent courir un murmure d'admiration. L'intrigue se posait vite et heureusement. On annonçait le héros : le héros parut. Il fut accueilli par une longue salve d'applaudissements. Clémence se pencha et respirait à peine. Les applaudissements cessèrent ; l'acteur commença d'une voix grave et sonore. Elle reconnut Collinet ! Collinet pâle et beau, superbement drapé de velours noir et déclamant un rôle noble devant le meilleur public du royaume. L'acte finit au milieu d'éloges passionnés qui couraient partout.

Clémence demeurait noyée d'émotions délicieuses ; son père lui parlait, elle ne répondait pas ; le ravissement, la surprise, l'enthousiasme, lui ôtaient la pensée et la parole : cet homme, l'idole de la foule, cet homme si célèbre et si élevé, cet inconnu qu'elle avait vu si souvent de sa terrasse, cet homme qu'elle aimait enfin, il leur avait écrit, elle allait le revoir ! La Providence l'avait jetée dans ses mains au sein de tant de gloire et de renommée, quelle merveille !

Le rideau se releva et l'action se renoua pompeusement. Clémence éblouie regardait Collinet de tous ses yeux ; elle entendait ces bruits d'applaudissements, elle voyait passer ces autres personnages magiques, et elle ne comprenait rien à tout cela, sinon que c'était un admirable rêve.

Dans l'entr'acte, deux dames fort parées entrèrent dans la loge d'un air dégagé ; la loge était vaste, mais M. Sorel et Clémence se rangèrent avec timidité. Au surplus ces dames se hâtèrent de les mettre au fait en affectant de causer entre elles des bonnes dispositions de M. H... à leur égard, et de la liberté qu'elles avaient d'user de sa loge toutes les fois qu'il leur semblait bon. Elles disaient aussi H... tout court. Clémence ne perdait pas une parole et les examinait à la dérobée ; Elles jetèrent un coup d'œil sur son père et sur elle, et les voyant en médiocre équipage, ne s'en mirent que plus à l'aise. « Eh bien ! ma chère, que dites-vous du succès ? — H... doit être content. — Il est à ravir là-dedans. J'en suis charmée pour lui. — Quel dommage que les hommes de ce talent soient si singuliers ? il faut toujours une tache au soleil. — Que dit-on de H... ? — Oh ! ma chère, il est d'une brusquerie, d'un farouche... — Mais pas tant, ma chère, on le dit fort bien maintenant avec mademoiselle de B... — Qui donc a dit cela ? — Je le tiens de bonne part. — Et moi, je sais que non, et que, s'il devait s'attacher à quelqu'un, ce ne serait point à mademoiselle de B... Je connais l'histoire de H..., moi. Ni mademoiselle de B..., ni d'autres n'en viendront à bout ; il les a parfaitement rembarrées ; il a aimé, étant jeune, quand il courait le monde ; une passion contrariée ; du roman ; pour une petite fille qu'il voyait à sa fenêtre, dans une petite ville, en Gascogne, je ne sais où, et cette femme il y pense toujours, il l'aime encore, il en a parlé souvent.

Clémence, toute tremblante, ne songeait pas que son père pouvait entendre aussi cette conversation ; elle était si ravie et si occupée, qu'à ce prix même elle n'en eût pas voulu perdre un mot pour le distraire.

Heureusement le bonhomme était tout aux merveilles de la salle et de l'assemblée.

La pièce s'acheva dans des transports inusités. C'était un triomphe mémorable. On demanda l'acteur, H... parut dans son beau costume, salua par trois fois la foule ; alors on demanda l'auteur. H... se retira modestement et un homme en habit noir vint le proclamer ; cet auteur était encore H... ; H... acteur et auteur, héros et poète ! Les acclamations redoublèrent, une pluie de bouquets et de guirlandes de toute espèce tomba sur le théâtre, pluie bien différente de celle qu'avait vue autrefois Clémence, une rosée au lieu d'un orage.

On jouait une farce après la grande pièce, les deux dames étaient restées à caqueter au fond de la loge ; la porte s'ouvrit et H... parut. Il s'avança en souriant et s'annonça lui-même au vieillard confus ; Clémence palpitait et baissait les yeux ; il avait à peine fait un signe de tête aux deux dames ; elles virent qu'elles le gênaient, qu'il s'occupait tout entier de ces petites gens ; elles s'en allèrent outrées.

H..., alors, se répandit en mille phrases affectueuses ; il demanda à M. Sorel s'il ne le reconnaissait pas, et s'il ne se souvenait pas d'un petit comédien, qu'il avait un jour mis à la porte. Le vieillard se confondit en réparations, Clémence souffrait aussi, mais H... les remit par le récit de ses démarches déjà faites ; il avait pris des informations dès qu'il avait vu le nom écrit sur cet heureux billet de visite qu'on lui avait remis trop tard. Il savait les malheurs de M. Sorel, et les terminait d'un coup en lui offrant une place de chef de bureau, qu'il venait d'obtenir pour lui dans une administration théâtrale, et dont il lui remit à l'instant le brevet. M. Sorel était stupéfait, Clémence devinait seule le motif de tant de zèle et de générosité.

H..., en causant, s'était assis sur le devant de la loge, à côté de Clémence ; mais à peine l'eut-on vu dans la salle, que des cris partirent, le parterre se leva, et de nouveaux bravos où son nom était mêlé éclatèrent encore de toutes parts. Clémence promenait autour d'elle des regards enivrés. H... salua de la tête, et fut obligé de se retirer. Aussi bien l'heure s'avavançait ; il proposa à M. Sorel de les mener chez lui où ils trouveraient du monde.

En effet, le salon de H... était déjà plein d'une foule amie qui s'empressait à le féliciter. Il y avait là des chanteurs célèbres ; on fit de la musique, on joua ; ce fut une petite fête. H... jusqu'alors n'avait parlé que des yeux à Clémence, et s'étonnait presque de trouver tant d'écho dans les siens ; il ne la savait pas déjà si bien instruite.

Au milieu de ses succès et de circonstances si différentes, il demeurait encore timide et tremblant comme autrefois ; il s'était assis à côté d'elle et lui parla enfin des choses passées ; puis, comme tout le monde était occupé aux conversations et aux jeux, il lui prit la main et la conduisit à une porte ouverte sur le perron du jardin. Ils étaient seuls et dans l'ombre. Là, d'une voix émue, il lui raconta son amour, ses souffrances, ses progrès, qu'il avait toujours pensé à elle, qu'il avait tout obtenu pour elle, et dans l'espoir de s'en rehausser un jour à ses yeux, et qu'à présent ces travaux, ces succès, cette gloire, tout lui appartiendrait aussitôt, si elle le voulait et si son père daignait consentir à la lui donner en mariage.

Clémence ne répondait rien, et sa poitrine oppressée, se soulevait ; elle laissait sa main dans celle de H..., et comme il répétait ses questions d'un ton pressant et passionné, elle tira en pleurant un papier de son sein. H... le saisit et l'examina à la clarté d'une fenêtre. Ce papier était ancien et froissé. C'était le feuillet du livre qu'il avait autrefois ramassé sous le balcon, déchiré au passage qu'il avait lu et touché. Ce fut un trait de lumière. H... ouvrit les bras et Clémence y tomba éperdue. Ils demeurèrent ainsi à pleurer dans cet embrassement avec des mots entrecoupés.

Il était tard, H... avait hâte qu'on se retirât, le cœur trop plein et trop agité pour tenir tête à cette foule ; enfin elle s'écoula. M. Sorel fut mis au fait ; on lui raconta l'innocente intrigue, et les jeunes gens s'embrassèrent encore devant lui. Le bonhomme attendri consentit à tout, croyant rêver. Seulement il fit alors cette représentation qui lui fût venue d'abord à l'esprit, si l'âge et les chagrins ne l'avaient singulièrement éteint, c'est-à-dire qu'il était indispensable que H... quittât le théâtre. H... l'avait prévenu. Il avait rompu ses engagements, et pouvait désormais vivre de sa plume et de ses épargnes dans une honnête médiocrité.

Quinze jours après, la noce faite, H... emmena sa femme à une petite maison qu'il avait dans une belle campagne. M. Sorel y eut son appartement. Ce fut là, sous les arbres, sur les pelouses, dans quelque

pavillon calme et fleuri, que H... et Clémence, toujours seuls, toujours ensemble, passèrent, en de continuels enivrements, les premiers mois d'une vie tranquille et heureuse, et qui, dit-on, dure encore.

L'ONCLE SCIPION

Il y avait tout dernièrement un M. Scipion, jadis gros négociant de la rue aux Ours, à Paris, qui vivait, depuis cinquante-deux ans, au fond d'une vallée des Alpes de Savoie, derrière le Mont-Blanc, et voici pourquoi :

M. Scipion, dans sa jeunesse, avait fort goûté les livres de Jean-Jacques ; il s'honorait d'avoir envoyé un quatrain à Ferney, à quoi Voltaire répondit par une demi-page de moqueries. Cet encouragement échauffa la tête du jeune philosophe ; mais, dès qu'on fit mine de la lui couper en 1793, il se sentit tellement ébranlé dans ses opinions qu'il courut tout d'une haleine à Genève, et de Genève au milieu des Alpes, s'y croyant à peine à l'abri des grandes libertés qu'on prenait alors.

Il trouva dans cette vallée dix bergers et cent vaches qui portaient le joug du roi de Sardaigne, mais qui, vivant d'ordinaire à douze mille et tant de toises au-dessus du niveau de la mer, ne savaient ce que c'était que la maréchaussée. On ne demanda point à Scipion pourquoi il avait quitté son pays, et ces bons montagnards, gens et bêtes, furent bientôt ses amis. Frère Paul s'attacha particulièrement à lui, et ce dernier mérite d'être connu.

Frère Paul était un orphelin qui gardait les troupeaux, dans la belle saison, sur les Hautes-Alpes. Un vieil ermite, qui l'avait pris en amitié, le menait quêter avec lui et lui montrait à lire. L'ermite mourut, Paul lui succéda, c'est-à-dire qu'il hérita de l'ermitage, du froc et d'un livre d'heures ; de là son nom de frère Paul, bien qu'il continuât à garder ses bêtes. Au reste, ce n'était qu'un enfant haut de cinq pieds dix pouces, bâti à merveille, leste, fort à proportion, et d'un cœur aussi pur que l'air qu'il respirait dans ses montagnes.

L'oncle Scipion et frère Paul semblaient faits l'un pour l'autre, car ils ne se quittaient point. Si l'on voyait l'un déboucher d'un tournant, c'est que

l'autre n'était pas loin ; et quand l'oncle Scipion discourait, en marchant, frère Paul volontiers écoutait quelque part.

Jusque-là, par le bon air et l'exercice, l'oncle Scipion se maintenait vert et gaillard ; toutefois il vieillissait, et son grand chagrin fut qu'il craignait de mourir sans revoir sa patrie. Frère Paul, partageant ce chagrin, faisait sur la France et sur Paris force questions saugrenues, car il n'avait jamais lu que son livre d'heures.

Il arriva tout à coup, sous la forme d'un petit papier vieilli à la poste, un événement qui troubla la paix de la vallée : c'était une lettre adressée à l'oncle Scipion par son neveu Dumarsouin, établi à Paris.

Comment ce neveu put-il penser à son oncle, qu'il n'avait jamais vu ? Cela tenait simplement à ce que l'oncle Scipion passait pour riche dans le temps qu'il vendait du drap, et l'on croyait qu'il était sorti de France avec une grosse fortune en portefeuille.

Il y avait du vrai à cela ; mais la plupart de ces papiers avaient perdu leur valeur par suite des événements politiques ; la fortune s'était réduite à quelques milliers de livres, au moyen de quoi l'oncle Scipion était encore devenu le plus gros seigneur du canton qu'il habitait. Il possédait en propre une maisonnette bien bâtie, un jardin, un troupeau, et, par-dessus tout, l'amitié de frère Paul, qui ne lui avait rien coûté.

Celui-ci fut le premier averti de l'arrivée de la lettre. On s'assembla pour la lire, tous les voisins en furent, y compris Catherine, la fille qui gardait les vaches. La lettre parlait ainsi :

Paris, 30 juin 1844.

« Mon cher et excellent oncle... »

Cette première ligne émeut l'oncle Scipion, à qui personne n'avait rien dit de si tendre depuis un demi-siècle. En effet, nul ne pensait comme son neveu, qu'il eût encore quinze mille livres de revenu. Mais l'oncle Scipion, à mille lieues d'un tel commentaire, sentit une larme rouler dans ses yeux.

« Mon cher et excellent oncle,

» Vous approuverez les motifs qui m'ont engagé à respecter votre long silence. Je devais attendre que le souvenir de votre dévoué neveu se présentât à votre pensée ; et que d'années se sont écoulées dans cette attente !

» Je ne puis retenir enfin le cri du sang ; dois-je espérer qu'il ne sera point mal accueilli ? Daignerez-vous, cher oncle, me rassurer sur la santé, le repos, le bonheur du frère chéri de ma pauvre mère ?

» J'ai d'ailleurs d'excellentes raisons de vous écrire présentement. Je travaille depuis quinze ans à la fortune de ma famille ; Dieu merci, elle est à peu près faite. Je suis à la tête d'une entreprise industrielle qui peut honorer mon pays en m'enrichissant. Tout me vient à bien.

» Cette heureuse situation me permet de vous rappeler instamment au milieu de nous et de vous offrir ma maison et les soins empressés de ma famille. Il ne manque à notre bonheur que votre présence.

» Quel beau moment pour faire un tel voyage ? Vous trouverez la France enrichie de cinquante ans de recherches, d'industrie et de progrès ; c'est dire assez que vous ne la reconnaîtrez plus.

» Vous ne vous faites aucune idée de ce nouvel âge d'or ; il faut le voir, il faut en jouir ; et je ne me pardonnerais point, moi, votre neveu et l'un des flambeaux de l'industrie moderne, de vous laisser plus longtemps dans les ténèbres du temps passé.

» Depuis la plume que je tiens à la main jusqu'à la locomotive qui vous transmettra ma lettre avec la rapidité d'une flèche, tout en France est changé. Ce sera pour vous un voyage en pays de féerie, où se vont réunir, pour vous enchanter, à tant d'admirables merveilles, la vue du sol natal et la tendresse de vos petits-neveux qui vous tendent les bras, avec votre ci-joint, très-tendre et très-attaché

» ACHILLE DUMARSOUIN et C^e,

» Fondateur de la Société tintinnabulifuge, inventeur du Caprifolicordéon, appareil commode et portatif, destiné à remplacer l'insupportable bruit des sonnettes. »

Frère Paul ayant achevé de lire la lettre à haute voix, leva la vue sur l'oncle Scipion, qui avait le visage tout brillant de larmes. Le bonhomme lui

dit avec un soupir :

— Qu'en dis-tu ?

— Je dis que parmi leurs inventions nouvelles, dont je ne puis juger, ils ont au moins inventé des mots prodigieux, que je ne vis jamais ailleurs.

— Je parle des offres que me font ces braves gens. Je ne te cacherais pas, frère Paul, que je songe depuis longtemps à revoir la France. De mon temps déjà, j'ai ouï parler des changements merveilleux qui se préparaient dans ce beau pays. On saluait l'aurore de ce siècle des lumières ; M. de Voltaire...

— Dans le temps qu'on voulait vous couper la tête ?

— Ces orages ont disparu ; le grand soleil s'est enfin levé, à ce qu'il me semble. Je ne parle d'ailleurs que des progrès industriels. Il paraît que le luxe, quoique poussé dans les derniers raffinements, s'accommode à tous ; que les citoyens vivent mieux et à meilleur compte, et que l'invention, la production, la fabrication, la consommation, aussi bien que l'importation et l'exportation...

— Qu'est-ce que cela vous fait ? dit frère Paul. Mais dites-moi, notre oncle... — Allez-vous-en, vous autres, nous avons à traiter d'affaires.

Frère Paul poussa les voisins jusqu'au delà de la porte, où il les laissa bavarder ; puis, revenant, il se tint debout devant l'oncle Scipion, et, le regardant fixement, il reprit :

— Que pensez-vous de cette bonne petite case, bien bâtie, bien doublée de sapin, chaude l'hiver, fraîche l'été ? N'y êtes-vous pas bien logé ?

— Il est vrai que j'y suis commodément et selon mes petites habitudes, dit l'oncle Scipion en promenant à travers la fenêtre un regard de complaisance sur son jardinet.

— Et n'êtes-vous pas déceimment vêtu avec ce bon habit de drap que je vous vois là ?

L'oncle Scipion abaissa les yeux sur ses manches.

— Je conviens qu'il m'a fait bon usage. Eh ! justement, voici cinquante-quatre ans que je le mets le dimanche. Je l'apportai de Paris ; il me coûta dix écus, sais-tu bien, frère Paul ?

— Et quand vient le froid, n’avez-vous pas un gros surtout fourré qui vous met les oreilles à l’abri du vent ?

— Si fait bien, je l’ai.

— Et dites-moi, notre oncle, quand nous revenons tous deux de tirer là-haut des coqs de bruyère, êtes-vous donc dégoûté des gigots braisés de Catherine ?

— Elle y réussit, je l’avoue.

— Serait-ce alors que vous faites fi de ses grasses omelettes au beurre frais ?

— Non, je te jure, frère Paul. Tu me fais venir l’eau à la bouche.

— Faut-il donc verser nos vins blancs dans la mare, arroser nos choux avec nos jattes de crème, ou voulez-vous jeter par la fenêtre nos belles tranches de jambon frit ?

— Je n’ai pas dit cela, frère Paul.

— Et, s’il faut en parler, votre lit, que voilà, n’est-il pas mollet et bien chaud quand vous y entrez, après souper, par une grosse bise qui souffle dehors ?

— Brrrr ! fit l’oncle Scipion en se frottant les mains ; il y fait bien bon.

— Hé donc ! si vous avez bon gîte, bon couvert, bonne table, que faut-il de plus à un honnête homme ?

— Tu as raison, mon ami, après toutefois que les besoins de l’âme sont satisfaits.

— Corne de bouc ! s’écria frère Paul par entraînement oratoire ; bien manger, bien dormir et bien boire, je les défie de rien inventer, hors de là, qui ait le sens commun.

— Tu n’en sais rien, mon ami ; tu n’as pas voyagé, tu ne sais où peut aller le luxe.

— Le luxe ! dit frère Paul intimidé, qu’est-ce que cela ?

— C’est... ce sont... là... ce sont des... comment dirai-je ? ce sont les choses dont on n’a pas besoin.

Frère Paul fit un saut.

— Sauf votre respect, notre oncle, la belle chienne de raison ! Et à quoi cela sert-il, si l'on n'en a pas besoin ?

L'oncle Scipion, se voyant repoussé, baissa la tête et sentit la nécessité de porter l'escarmouche sur un autre point.

— Et ce cher neveu, qui a si grande envie de me voir et qui me le dit si joliment, crois-tu donc que je n'aurais pas aussi grand plaisir à le serrer dans mes bras ?

— À la bonne heure.

— Faut-il que je lui ferme à jamais le cœur de son oncle ?

— Je ne dis pas cela.

— Et que le fils de ma sœur ne trouve plus en moi qu'un homme dur et inaccessible ?

— À Dieu ne plaise, dit frère Paul les larmes aux yeux, je n'ai rien à dire à cela. Partons, notre oncle ; votre pays fût-il au bout du monde, je vous suivrai. Je me flatte d'aimer votre neveu autant que vous l'aimez vous-même, malgré ses inventions, s'il vaut en toute sa personne ce que vous valez dans votre petit doigt. Partons vite, allons, tôt faisons nos paquets.

— Que dis-tu là, frère Paul ? Si tu veux me suivre, je suis tout décidé, car je n'aurais pu me résoudre à me séparer de toi.

— Laissez-moi seulement dormir une couple d'heures, et je suis à vous.

Catherine, qui entendait le propos, se mit vivement à pleurer, et le voisinage prit bientôt part à cette affliction.

L'oncle Scipion rangea sa maison, cousit ses vieux louis dans la doublure de sa veste, et commença de faire ses adieux à chacun.

Au point du jour, frère Paul le vint prendre, bien lesté, bien guêtré, bien sanglé, une pinte dans l'estomac, autant dans sa gourde, et un grand bâton à la main, comme un homme qui défie les quatre éléments.

— Ça, ça, disait-il aux bonnes gens qui étaient là, finissons de pleurer, vous me feriez pleurer aussi, et rien ne me met plus en colère.

Catherine promit de tenir tout en bon ordre, et de ne manger pain sur table qu'elle n'eût revu son maître sain et sauf, les jambes étendues au coin de son feu, en la place qu'il occupait d'habitude. Des habitants les

accompagnèrent jusqu'à l'entrée de la vallée, où frère Paul leur chercha querelle, afin d'adoucir la cruelle séparation.

Voilà nos voyageurs en route. Tout alla bien jusqu'à Genève : et l'on trouva dans les chalets assez de fromage et de vin frais pour entrecouper agréablement les fatigues du chemin. À Genève, frère Paul ouvrit de grands yeux et commença de changer d'avis sur l'industrie des grandes villes ; toutefois il n'eut guère le temps d'admirer, attendu que la diligence allait bientôt partir. Mais l'oncle Scipion voulut écrire un mot à son neveu pour le prévenir de son arrivée ; il appela le garçon d'hôtel, et lui ayant demandé de l'encre et des plumes, l'homme lui apporta un bout de bois emmanché d'un bout de cuivre.

— Qu'est-ce que cela ? dit l'oncle Scipion. Ah ! ah ! une plume de nouvelle invention.

— Il faut aussi, dit frère Paul, qu'on ait inventé de nouveaux oiseaux. Je n'en vis jamais de ce plumage.

L'oncle Scipion écrivit comme il put avec ce poinçon et chafoura tout son papier, ce qu'il attribua au peu d'habitude.

Cependant frère Paul, ayant chargé sa pipe, demanda du feu au garçon, qui lui remit une boîte d'allumettes en lui disant :

— Vous n'avez qu'à frotter.

Frère Paul frotta, et faillit faire la culbute en voyant jaillir de l'allumette une pièce d'artifice.

— C'est commode, dit-il, s'il n'y a point à craindre de brûler vif.

La voiture étant prête, on partit.

— On va bon train, disait frère Paul ; nous gagnerons plus tôt la dînée. Je ne vous cache pas, notre oncle, que je me sens de l'appétit.

Après d'autres menus propos on se trouva sur le territoire français, et l'oncle Scipion versa des larmes de joie ; pour frère Paul, il regardait les champs par la portière.

— Mais, dit-il, je vois là des choux qui ne sont point hâtifs pour la saison ; c'est sans doute une seconde cueillette, car on a certainement perfectionné l'agriculture.

— Il est vrai, dit un voyageur, qu'on a inventé de nouvelles charrues, de nouvelles herses, et nombre d'instruments qui généralement ne valent pas les anciens, mais la terre et l'ordre des saisons, voilà ce qu'on ne saurait retoucher ; nos progrès, s'appliquant pour la plupart au commerce, nuisent plutôt à l'agriculture, qui va tantôt manquer de bras. À peu de chose près, nous avons toujours des pluies en mars, des petits pois à la Saint-Jean, du vin en septembre, s'il plaît à Dieu, et quelque morceau de pain noir en tout temps à force de peine.

— Arrêtez ! s'écria frère Paul à la vue d'une auberge ; arrêtez ! cocher du diable, que je mange un morceau !

— Il n'arrêtera point, dit le voyageur.

— Quoi ! pour manger ! c'est sacré, cela.

— Le moyen d'aller vite, si l'on arrêta selon l'appétit. Il faut aujourd'hui que la diligence aille au train de la poste ; vous ne voyez rien encore des nouveaux moyens de transport.

— Corbleu ! grommela frère Paul, je voudrais qu'on me fît d'abord un nouvel estomac.

Cependant l'oncle Scipion dormait dans son coin.

— Messieurs, disait un Champenois en courant à la portière, messieurs, une bouteille de vin mousseux, rafraîchissez-vous !

— Donne, mon fils, dit frère Paul, et que la paix soit avec toi, qui as pitié des malheureux voyageurs.

Il prit la bouteille et la paya trois francs, la trouvant un peu chère ; il l'offrit d'abord à l'inconnu, qui remercia, puis à l'oncle Scipion, qui n'en dédaigna point quelques gorgées ; puis enfin il l'emboucha tendrement, la haussant et la humant à mesure ; mais le mouvement qu'il fit en levant le bras s'étant combiné avec un cahot de la voiture, il retomba lourdement sur sa banquette et fut rejeté en l'air par une explosion horridique qui fit paraître comme ces flammes sortant d'entre les basques de son habit.

L'oncle Scipion, saisi d'horreur, se renversa dans le fond de la voiture.

— Vous avez écrasé votre briquet ! s'écria le voyageur.

— Au feu ! au feu ! cocher ! arrêtez ! criait frère Paul.

— Brûlons le pavé, dit le conducteur, il faut que le nouveau service rentre à Paris à six heures un quart.

— Vous n’y ramènerez que des cendres ! disait l’oncle Scipion.

— Le conducteur a raison, reprit le voyageur, on ne peut aller au gré de chacun.

— Le diable vous emporte ! criait frère Paul en éteignant le feu comme il pouvait ; vous mériteriez tous que je vous laissasse griller avec ma culotte.

Enfin le feu fut éteint ; mais frère Paul reconnut qu’il avait terriblement endommagé le vêtement dont il parlait. Il tâcha d’accommoder les pans de son habit de manière à dissimuler le dégât.

— Je veux croire, dit-il, qu’on fabrique aujourd’hui de bonnes culottes, et, par malheur, c’est ce que je suis en mesure d’expérimenter.

— Aye ! aye ! aye ! cria l’oncle Scipion.

— Tout n’est-il pas éteint ? demanda frère Paul.

Il regarda l’oncle Scipion, qui devenait fort pâle, pâlit à son tour, et cria comme lui : Aye ! aye ! en se tenant le ventre.

— Eh ! quoi donc ? dit le voyageur en portant ses yeux de l’un à l’autre.

— Ouf ! le ventre ! disait frère Paul.

— Oh ! la tête ! disait l’oncle Scipion.

— Ah ! messieurs, prenez garde ! s’écria le voyageur en les poussant vers chaque portière.

— Qu’est-ce que cela peut-être ? dit frère Paul, je me porte ordinairement si bien.

— J’y suis, répondit le voyageur ; vous avez bu là du vin ?

— Du vin mousseux !

— N’en croyez pas le nom. Vieux style. C’est du poison. On faisait jadis ces vins avec du raisin ; mais ils se fabriquent aujourd’hui avec de la mélasse, de l’eau-de-vie, du jus de pruneaux, je ne sais quoi encore, et de l’acide carbonique.

— Pouah ! fit l’oncle Scipion en remettant la tête à la portière.

On traversait en ce moment une ville où les messageries célerifères voulaient bien qu'on dînât en vingt minutes.

— J'aurai bien le temps d'acheter une culotte ? dit Paul au conducteur en lui montrait ses plaies ; je ne puis me présenter comme me voilà dans le salon de compagnie.

— Dépêchez, dit l'homme ; je vous recommande le marchand du coin, qui vend ses nouveautés à bon prix.

Frère Paul y courut ; et dit tout simplement en entrant :

— Monsieur, je voudrais une culotte.

— Demandez, voyez, choisissez, monsieur, Dans quel genre ?

— En drap, en bon drap, de ces gros draps qui durent, vous savez.

— Du drap, fi ! cela ne se porte plus ; nous avons beaucoup mieux, cuirs de laine, coutils, chaînes doubles, caoutchoucs, tissus anglais, trames nouvelles, imperméables, indestructibles, fortes comme un rempart, chaudes comme une ouate. Palpez-moi ce pantalon.

— Cela sent bien mauvais, dit frère Paul, il a été porté ?

— Nous avons ici certains caoutchoucs qui ont cette odeur. Voici qui ne sent rien, et dont vous ne verrez pas la fin.

— Soit. Je suis pressé, aidez-moi.

Il enfourcha le vêtement, le paya sans marchander, et courut à l'auberge pour dîner au plus vite.

— Monsieur, lui dit l'hôte, la voiture vient de partir ; vous ne savez donc pas qu'elle fait à présent trois lieues à l'heure ?

Frère Paul se mit à courir en criant après la diligence qui fuyait à grand train ; l'oncle Scipion criait de son côté, et le conducteur, criant plus haut encore, voulut bien enfin ouvrir la portière. Frère Paul, hors d'haleine, atteint le marchepied, et se jette d'un bond dans la voiture.

— Crac !

— T'es-tu blessé ? dit l'oncle Scipion.

Frère Paul se retourna : la culotte neuve avait craqué sous l'effort, du haut en bas, dans le même lieu que la précédente.

— Cuir de laine, tissus, coutils indestructibles, s'écria-t-il, que le tonnerre les puisse brûler et ceux qui les vendent ! Je repasserai certainement par cette route pour étrangler ce marchand.

— Rien d'étonnant, dit le voyageur, ce sont des tissus à moitié prix et moitié coton.

— Une étoffe neuve ! répétait l'oncle Scipion émerveillé ; nous avions autrefois de bons draps et de bons velours qui nous tenaient quinze ans durant à l'échine.

— Beau mérite ! dit le voyageur, on les faisait à force de temps et de bras, avec de belles laines, de bonnes soies, et on les vendait un louis l'aune. Aujourd'hui l'on travaille à la mécanique, on utilise le coton, la bourre, on fabrique cent balles par jour, et...

— Et l'on montre sa peau comme moi, interrompit frère Paul.

Le voyageur, pardonnant cette saillie à la mauvaise humeur de frère Paul, changea de propos.

— Voici la nuit. Dans quatre heures au plus tard, nous arriverons au chemin de fer, et vous verrez là des merveilles. Nous tomberons à Paris en un saut.

En effet, nos voyageurs fatigués avaient à peine fait un somme, qu'on arriva au lieu dit. Ils descendent dans un immense bâtiment qui ressemblait à une église, et frère Paul machinalement cherchait le bénitier le long des murs.

— Voilà donc cette célèbre machine ! disait l'oncle Scipion, j'en avais entendu parler, oui-dà. C'est une chose sans pareille, dit-on, pour les gens qui sont curieux d'expédier promptement un ballot de quincaillerie ou de cochenille.

— Montez, messieurs, dit un homme galonné sur toutes les coutures.

Frère Paul le salua, le prenant pour un magistrat ; mais ce n'était qu'un portefaix de l'établissement.

Voilà nos gens emballés dans un compartiment fort moelleux et bien rembourré, où frère Paul, voyant des femmes parmi la compagnie, s'occupa d'abord d'étendre avec soin les pans de son surtout.

— Enfin, dit-il, ne partons-nous point ?

— On est parti, dit le voyageur.

— Eh quoi ?

Il mit la tête à la portière, et voyant fuir les bords du chemin avec une prodigieuse rapidité :

— Hé ! hé ! s'écria-t-il, voici les champs et les moissons qui s'en vont à tous les diables !

— C'est nous qui courons, dit le voyageur, et voilà qui est admirable.

— Hé donc ! bonnes gens, criait frère Paul à tue-tête, où courez-vous ? Qui vous presse ? Qu'allez-vous faire là-bas ? Le feu est-il au logis ? Sommes-nous chiens épouvantés traînant par sauts et par bonds un poêlon fêlé sous la queue ? Aussi bien, nous enragerons. Hé ! arrêtez ! le diable m'emporte ! Je ne suis guère pressé. Holà ! cocher, arrêtez, je suis malade, la tête me tourne, le ventre me cuit ! Qu'on me débarque ! Qu'on me mette seulement les pieds en terre pour l'amour de Dieu ; le reste suivra, s'il se peut. Au besoin, un âne me suffira, un âne sans plus, entendez bien. Ô mon pauvre bourriquet ! où es-tu, mon mignon, mon ami ? nous irions l'un sur l'autre, pas à pas, broutant à loisir quelque chardon le long du fossé !

Les voyageurs, incommodés de ses cris, lui voulaient faire entendre raison.

— Eh ! de grâce, reprit-il, dites-moi à quoi cela peut servir d'aller de ce train ! Au nom du ciel, rentrez dans le bon sens : la main sur la conscience, ne vaudrait-il pas mieux mille fois s'en aller tranquillement, faisant vie qui dure, se ravitaillant aux bouchons, ou le long des prés cueillant la noisette, et s'arrêtant selon le besoin ?

— Et le commerce ? dit le voyageur ; vous êtes négociant à Bordeaux et vous m'envoyez du vin à Paris : zeste, vos barriques arrivent en un clin d'œil. Voulez-vous expédier une pacotille de jouets d'enfants ? pst ! l'éclair n'est pas plus prompt.

— Mais quoi, dit frère Paul, faut-il culbuter un si grand nombre d'honnêtes gens pour échanger des polichinelles ?

Il remit la tête à la portière et continua d'un ton dolent :

— Hélas ! cela finira mal, notre oncle. Heureux les gouteux ? Ils ont les deux pieds chaudement allongés sur un tabouret douillet, au coin du feu, et

s'ils ne vont pas vite, du moins ne courent-ils pas risque de choir. Que ne suis-je à voyager dans mon lit, la tête sur un traversin ? Notre oncle, ce n'est point une chose sûre que d'aller comme un trait d'arbalète au courant de l'air, les pieds pris dans une rainure comme les marionnettes de la foire.

Un horrible sifflet perçant les airs arracha d'autres cris à l'oncle Scipion.

— Il faut, dit frère Paul, que tous les brigands de la Forêt-Noire se soient donné rendez-vous ; mais hardi ? hu ! dia ! ils ne nous atteindront pas. Serrez vos poches, notre oncle.

À l'instant, la voiture et les voyageurs s'engouffrèrent dans des ténèbres épaisses, où grondaient des bruits effroyables qui ressemblaient aux éclats prolongés du tonnerre. Il semblait qu'on traversât une caverne infernale, et des flammes sinistres rougissaient parfois les parois.

Frère Paul, dans le vacarme, criait de plus belle :

— C'en est fait de nous ! Que vous disais-je. C'est ici l'entrée du four aux damnés. Tous les diables vont voletant sous forme de flammèches. Pouah ! sentez-vous qu'ils puent, les vauriens ? Recommandons-nous à Dieu, notre oncle.

Mais l'oncle Scipion était muet de terreur.

— J'ai beau écarquiller mes yeux, reprit frère Paul, je n'y vois que du feu. Ah ! du moins, si nous allons en enfer, soyons-y bientôt rendus.

— Hé ! messieurs, rassurez-vous, dit le voyageur, ce n'est qu'une voûte.

— Vous sentez déjà le roussi, lui répliqua frère Paul. Je ne raconterai guère ce que j'ai vu ici dedans. Nous voyageons dans la bouteille à l'encre. Là, là ! Où allons-nous, bonnes gens ? Père Scipion, si vous en réchappez, faites dire des messes pour le repos de mon âme, qui en aura bon besoin.

Mais tout à coup la grande clarté du jour reparut.

— Vous aurez fait un signe de croix qui a rompu la magie, dit frère Paul.

— Ne voyez-vous pas, dit le voyageur, que c'est un tunnel, c'est-à-dire un chemin qui passe sous terre, et qu'on y est en sûreté aussi bien qu'ailleurs ?

L'oncle Scipion, jusque-là glacé de frayeur, passa la tête à la portière, et dit enfin d'un air craintif :

— Cette machine, en somme, est assez commode ; il ne s'agit que de s'y accoutumer, car on a plus de peur que de mal.

Comme il disait ces mots, on ouït un bruit extraordinaire.

— Ciel ! s'écriaient les gens, un autre convoi qui vient à notre rencontre.

— Qu'est-ce que cela ? dit frère Paul, qu'on se range pour le laisser passer.

Hélas ! un choc effroyable lui coupa la parole, ce ne fut qu'un cri ; les voyageurs se sentirent lancés en l'air comme des beignets qui sautent en poêle, et le malheureux frère Paul, cabriolant avec les autres à une hauteur prodigieuse, n'eut que le temps de s'écrier : Je demande pile !

Un silence lugubre suivit. On eût dit que le monde était anéanti à cent lieues à la ronde.

— Ah ! du moins, sommes-nous arrivés ? dit enfin dans les environs une voix dolente.

— Est-ce vous, notre oncle ? demanda frère Paul étendu quelques pas plus loin dans un champ de pommes de terre.

Pour suivre l'allusion de frère Paul au jeu de croix-pile, l'oncle Scipion étant tombé *face*, demeurait sur la place tout moulu et tout aplati. Bientôt des cris plaintifs s'élevèrent de toutes parts. La compagnie était gentiment répandue en plein champ comme beau semis de chrétiens, et les débris de la machine gisaient tout fumants pêle-mêle.

— Allons, cria le conducteur courant de l'un à l'autre, il n'y a pas grand mal ; nous n'avons perdu que sept hommes ; l'on en sera quitte pour des contusions, qui n'empêcheront pas de faire tranquillement le reste de la route à pied.

— Notre oncle, s'écria frère Paul, si vous avez conservé seulement l'usage de quelque membre, ne me refusez pas la joie de voir étrangler cet homme qui parle. C'est le vœu d'un mourant, chose sacrée, car assurément je n'en réchapperai pas.

Mais ni l'un ni l'autre n'aurait eu la force de faire ce qu'il disait. On les mit tous deux sur pied à grand'peine, et l'on ne remarqua même point, dans un tel désarroi, le mauvais état des chausses de frère Paul. Des gens des environs qui étaient accourus sur le lieu du désastre, s'étant émus de grande

compassion pour les voyageurs, s'empressèrent de les secourir pour de l'argent. On offrit dans une maison voisine des cordiaux, des rafraîchissements. L'oncle Scipion demanda du lait, mais frère Paul pencha pour de l'eau-de-vie, et tous deux buvant en même temps, l'un fit la grimace et l'autre se serra la gorge.

— Que me donnez-vous là ? dit l'oncle Scipion.

— Ah ! dit le voyageur qui était près d'eux, vous vouliez peut-être du lait, du lait véritable, du lait de vache ?

— Eh quoi donc ! est-ce un lait de poule ?

— C'est qu'il n'est plus en usage de vendre du lait pur. Le plus souvent même on le fabrique, on le remplace par une composition de farine, d'eau, de blanc d'œuf et de cervelle de cheval.

L'oncle Scipion laissa tomber sa tasse en crachant avec effort ce qu'il avait pris.

— Je me trompe, dit le voyageur par égard, ce n'est peut-être que de la cervelle de mouton.

— Tenez, dit frère Paul, il faut aussi qu'on ait mis du cheval dans cette eau-de-vie, comme il n'y a qu'un cheval pour la boire.

Le voyageur la goûta du bout des lèvres, et reprit d'un air capable.

— Non, vous ne pouvez sentir là que les fortes épices qu'on y fait infuser avec du mauvais alcool pour brûler les entrailles des malheureux qui, comme vous tombent en défaillance à la suite de quelque accident. Je vois que vous êtes fort arriérés en ce qui touche l'industrie moderne.

— Notre oncle, s'écria frère Paul, retournons-nous-en traire nos vaches.

Mais l'oncle Scipion ne pouvait se décider, aux portes de Paris, à s'en retourner sans voir son neveu. Des voitures arrivèrent et transportèrent nos voyageurs jusque dans la ville. La vue des édifices et les mouvements d'un peuple immense leur firent oublier les traverses du voyage.

— Véritablement, dit l'oncle Scipion, Paris a bien changé ; je reconnais que tout ce qu'on en dit est au dessous de la vérité. Voilà de belles rues bien percées ; et quelles hautes maisons de bonne mine ! comme c'est grand ! comme c'est beau ! Allons, courage, il faut croire qu'un mauvais sort a jeté sur nos pas des préventions dont nous reviendrons.

Ils arrivèrent encore tout éblouis chez le neveu Dumarsouin. Ce fut une scène touchante dont la fortune supposée de l'oncle Scipion redoubla l'attendrissement. Son neveu lui poussa dans les bras successivement sa femme, ses enfants, ses belles-sœurs et ses beaux-frères, en le priant de se considérer comme chez lui.

Ces transports un peu calmés, l'oncle Scipion promena autour de lui des yeux étonnés. Il ne reconnaissait plus les gens de commerce de ce siècle. De son temps, quoique bon bourgeois et gros bonnet du négoce, il n'avait derrière son magasin qu'une arrière-boutique enfumée, meublée de vieux chêne, où il mangeait et recevait ses amis ; il couchait dans une soupente où tenait à peine son lit, tandis qu'il ne voyait chez son neveu que meubles d'acajou et de palissandre, cristaux, bronzes, tentures ; la maison d'ailleurs était toute neuve, toute fraîche, quoique d'un logement étroit, et toute reluisante de marbres, qui, à la vérité, n'étaient que peints. Il en demeura tout à la fois émerveillé, scandalisé, et convaincu que son neveu était fort riche.

— Mais quoi, mon ami, lui dit-il enfin, pour un modeste commerçant tu fais bien de la dépense dans ta boutique.

— Boutique ! mon oncle, que voulez-vous dire ? Nous avons des magasins, encore ne sont-ils chez moi qu'en dernière ligne, car je suis lancé dans le haut commerce.

— Magasins, soit. Mais tu y répands bien de l'argent inutilement avec ces meubles magnifiques.

— Bah ! cela ne coûte pas aussi cher que vous croyez. Le progrès, le progrès, mon oncle ! Devinez combien coûtent ces fauteuils ? Cinquante francs pièce.

— Véritablement ! s'écria l'oncle stupéfait ; voilà un merveilleux marché, et d'autant qu'il est pour la vie.

— Ah ! oui, dit le neveu ; c'est un mobilier qu'il faudra renouveler l'an prochain.

— L'an prochain ! s'écria l'oncle passant d'un extrême de la surprise à l'autre.

— Corbleu ! dit frère Paul, je vais me faire tapissier dans ce pays.

— Cela n’a que de l’éclat, reprit Dumarsouin d’un ton simple.

Et tout en causant, frère Paul qui était fatigué, se laissant tomber sur un fauteuil, rebondit de la hauteur d’une brasse, et s’enfuit tout épouvanté en criant :

— Il y a quelqu’un là-dessous !

— Non, dit le neveu, c’est un ressort élastique dont l’étoffe est rembourrée, et de même il y a du coton dans cette soie, je ne sais quels métaux dans ces bronzes, et du bois blanc sous cet acajou. Progrès, cher oncle. Vous en verrez bien d’autres.

— Il est vrai, dit l’oncle humilié, qu’on ne se serait jamais avisé dans l’antique ignorance de rembourrer des fauteuils avec du fil de fer. L’on faisait tout sottement des étoffes de soie avec de la soie, et le bronze n’était que du bronze.

— Tenez, notre oncle, dit frère Paul, parlez-moi de ma vieille escabelle de chez-nous là-bas : elle n’est qu’en sapin, mais c’est du sapin.

Cependant, comme Dumarsouin pensait avec raison que les voyageurs, après tant d’accidents, pouvaient avoir besoin de repos, il les mena dans leur appartement ; et, chemin faisant, ils admirèrent l’élégance de cette maison, qui avait été bâtie, selon le neveu, prodigieusement vite, avec grande économie de temps et d’argent. Toutefois ils montèrent au cinquième étage, et trouvèrent là deux petites chambres encombrées de meubles, qui n’avaient pas dix pieds carrés, avec des alcôves où le jour pénétrait par un œil de bœuf.

— Ouvrez la fenêtre, dit frère Paul en entrant, j’étouffe.

— Il est vrai, dit Dumarsouin, que nous sommes un peu à l’étroit dans ce grand Paris, mais c’est encore ici qu’il faut admirer les raffinements de l’industrie moderne. Voyez comme nos architectes tirent un merveilleux parti d’un petit espace : ils vous mettraient dix familles dans une lucarne, tandis qu’on faisait autrefois de grandes vilaines maisons où l’on se perdait. Cet art a marché comme les autres.

La-dessus le neveu Dumarsouin leur souhaita le bonsoir et les laissa seuls. Frère Paul, comme on sait, était fort grand, et de plus il avait la liberté d’allure et les mouvements brusques d’un campagnard habitué à vivre en

plein air, en sorte que, chacun étant retiré dans sa chambre, l'oncle Scipion l'entendait se cogner à chaque instant avec un bruit sourd suivi de jurements qu'il arrêtaient entre ses dents.

— Paul, mon ami, lui dit-il, qu'as-tu donc à jurer si fort ? je t'en ai repris bien souvent.

— Ne savez-vous donc point, notre oncle, que je suis ici comme l'âme d'un grelot ? je ne puis bouger que je ne sonne. Ceci n'est point une chambre, mais un cercueil : un mort peut-être y serait à l'aise.

— Bonne nuit, frère Paul.

— Dieu le veuille, notre oncle, et vous de même.

Comme la maison de Dumarsouin était dans un des quartiers les plus peuplés de Paris, le roulement des carrosses les empêcha longtemps de fermer l'œil, et la crainte de s'éveiller l'un l'autre fit qu'ils s'ennuyèrent chacun à part. Enfin, ils commençaient de lutter en ronflant avec le vacarme de la rue, quand un orage terrible éclata sur la ville ; c'était des tonnerres, des torrents de pluie et des rafales qui faisaient rage parmi les cheminées. À ce bruit, l'oncle Scipion rouvrit un œil.

— Entends-tu, frère Paul, comme l'orage gronde ?

— Est-ce que les carrosses seraient montés sur les toits ? reprit l'autre à demi éveillé.

— Non, c'est une tempête ; bien nous prend d'être à l'abri. La maison est toute neuve, à ce que m'a dit mon neveu.

Mais frère Paul était déjà rendormi.

— Écoute, frère Paul, reprit l'oncle Scipion ; je crois que ce vacarme se fait à notre porte ?

En effet, on frappait à la porte de leur chambre ; et l'oncle Scipion, voyant que frère Paul était trop appesanti pour répondre, alla ouvrir lui-même. C'était le neveu Dumarsouin, en chemise, une chandelle à la main, tout troublé, et qui, sans songer même à se faire excuser, s'avança vivement.

— N'entendez-vous pas ? Nous sommes menacés de quelque grand accident.

— Et quoi donc ? dit l'oncle Scipion.

— Ce furieux orage qui ne cesse point.

— Eh bien ! que nous importe, puisque nous sommes à couvert ?

— Nous sommes à couvert ! s'écria Dumarsouin. Eh quoi ! mon oncle, vous prenez les malheurs de votre neveu avec cette tranquillité ? N'entendez-vous pas ces cloisons qui gémissent, ces escaliers qui chancellent, ces cheminées qui s'écroulent là-haut ? Ne sentez-vous pas toute la maison qui tremble, et ne savez-vous pas qu'avec un vent comme celui-là, dans une maison comme celle-ci, nous pouvons être d'un instant à l'autre écrasés ?

Frère Paul fit un saut dans son lit, qui le jeta tout nu au milieu de la chambre.

— Une maison neuve ! s'écria l'oncle Scipion consterné. Comment fait-on les maisons dans ce pays-ci ?

— On les fait comme vous voyez. Ce n'est pas le lieu de discourir.

— Vous devriez plutôt demander, dit frère Paul dans son épouvante, non pas comment, mais pourquoi l'on en fait, des maisons. On serait plus sûrement au grand air, et cela serait aussi plus économique et plus vite fait. Je pense qu'on en viendra là.

Mais ils virent le neveu si abattu qu'ils n'eurent pas le courage de se plaindre, et l'accompagnèrent dans la visite qu'il faisait à chaque étage. Il n'y avait de dégradé que les cheminées, la toiture, les gouttières, les mansardes, le belvédère et quelques contrevents.

— Allons, je crois que nous l'échapperons encore pour cette fois, dit le neveu un peu ranimé.

Frère Paul, tout tremblant, en fut réduit à se trouver heureux de l'avoir échappé si belle, et l'on alla se recoucher sur le matin pour tâcher de dormir un peu.

Le lendemain, en l'honneur des voyageurs, on servit un déjeuner somptueux, et moins remarquable par la délicatesse des mets que par la recherche et le luxe du service. On mangea des plats froids sur des réchauds bien brillants, et l'on but, dans des verres ciselés de toutes formes, des vins

détestables ; mais on fit honneur au festin par un grand appétit, et d'ailleurs la belle apparence invitait à manger.

Au dessert, comme on était d'assez belle humeur, Dumarsouin prit la parole :

— Ah ça, maintenant, mon très-cher oncle, nous allons parler d'affaires. Vous me voyez lancé à toutes voiles dans le courant de la fortune, et je vais vous donner quelque idée de mes principales entreprises. J'ai commencé dans un négoce modeste que j'abandonnerai sans doute, mais qui ne laisse pas encore de m'être utile, et j'ai là au bout de la cour mon ancien fonds d'épiceries et de produits chimiques. En second lieu, j'exploite en la compagnie de quatre hommes habiles une fabrique que je vous ferai voir aujourd'hui même ; enfin je suis d'une troisième compagnie de commerce dont je vous donnerai l'explication.

— Voilà bien des compagnies, dit frère Paul, il suffit qu'elles soient bonnes.

— Celle-ci, dit Dumarsouin, est un effort de génie ; c'est un système tout récent, et qui, peu pratiqué jusqu'à présent, nous promet des succès certains. Voici ce que c'est : Dix, vingt, trente capitalistes réunissent des capitaux et forment une association formidable qui se rend maîtresse du commerce. Cette compagnie s'établit dans un local immense, elle emploie cinq cents commis-voyageurs dans les départements ; on s'informe ça et là des fabricants gênés ; la compagnie a de l'argent comptant ; c'est le pistolet qu'on leur met sur la gorge. Des soieries, des tissus à 5 francs le mètre, je suppose, on les leur extorque à bas prix, et le lendemain cette étoffe paraît derrière nos vitres à 45 sous l'aune. On se l'arrache. Le petit marchand, qui ne la peut vendre qu'au prix courant, ne la vend pas et ferme boutique ; et la compagnie, qui réalise encore un bénéfice énorme sur la quantité, bâtit sa fortune sur les ruines de je ne sais combien de débitants réduits à rien.

— Mais, dit frère Paul, ne la met-on point aux galères ?

— Paix donc ! s'écria l'oncle Scipion, ne vois-tu pas que mon neveu en est ?

— Et je compte bien que vous en serez aussi, mon oncle ; je veux faire votre fortune avec la mienne, et je sais un certain magot qui fructifiera, si

vous le voulez, entre nos mains. Vous ne vous défiez pas d'une pareille affaire ?

— Dieu m'en garde, et de toi moins encore, mon cher neveu ; mais je serais retenu par un certain scrupule... touchant ces pauvres gens qu'on mène à l'hôpital.

— Ce n'est que cela ? que voulez-vous ? Ils sont les maîtres de n'y point aller. Chacun pour soi dans ce monde. Si l'on s'arrêtait à ces misères, on ne ferait rien dans le commerce. N'avez-vous point d'autre raison ?

— Non, mon enfant, et si mon petit avoir t'est bon à quelque chose, j'en serai charmé.

— Sur ce, dit Dumarsoin charmé en se levant de table, je vais vous montrer notre fabrique, qui vous donnera quelque idée des prodiges et de la prospérité de notre industrie.

On monta dans la voiture de Dumarsoin (car Dumarsoin avait une voiture), et l'on sortit de Paris. En traversant un long faubourg qui avait envahi la campagne Dumarsoin le fit admirer aux voyageurs, parce que, disait-il, toutes ces maisons, qui étaient des usines, des fabriques, des manufactures, attestaient les conquêtes et les progrès de l'industrie.

— Autrefois, dit-il, tout ce terrain n'était que prés, bocages et jardins de nul rapport.

— Et qui peut-être sentaient meilleur, dit frère Paul en se bouchant le nez, car de toutes parts venaient des fumées d'une puanteur insupportable.

— Ah ! dit Dumarsoin, cela n'est rien ; c'est qu'il y a là une tannerie, plus loin une fabrique de produits chimiques, et sur la gauche, cette maison que vous voyez est une fabrique de noir animal, où l'on amasse des os pleins de pourriture qui en font une vraie voirie.

— Ah fi ! dit frère Paul.

— Mais quoi, dit Dumarsoin, les gens qui travaillent là y sont accoutumés, ils sont bien payés, et ces industries font le bonheur du peuple. Parlez-moi de cette agitation pour faire fleurir les états. Vous allez voir comme tous ces ouvriers vivent en bon ordre, heureux et contents.

Cependant le faubourg s'allongeait toujours, ce qui fournit à Dumarsoin de nouveaux sujets d'admiration sur l'agrandissement de la capitale ; enfin

on découvrit un bout de gazon, puis des arbres et puis la campagne.

— Je ne suis pas fâché de voir quelques choux, soupira frère Paul.

Dans un site enchanteur, sur les bords d'une rivière qui en cet endroit baignait dans ses contours de petites îles verdoyantes, à mi-côte d'une colline couronnée de vieilles futaies, s'élevait une charmante habitation d'un style ancien, qui jadis sans doute avait servi de maison des champs à quelque gros seigneur. Elle était environnée de jardins qui s'étendaient à souhait sur la hauteur, avec des terrasses d'une vue admirable sur la rivière et sur les plaines.

— C'est ici, dit Dumarsoin.

— Voilà dit l'oncle, un séjour enchanteur.

— Oui, dit le neveu, cela appartenait autrefois à quelque fainéant de président qui n'avait qu'à bayer aux corneilles pour se délasser de sa charge. Il avait fait ici des allées, des plates-bandes, de gentils bosquets, des bibliothèques et des cabinets de tableaux. Vous allez voir quel parti nous avons tiré de cette bicoque.

Tout en causant, on entra dans la cour, où des bruits étourdissants mirent fin à la conversation, et l'on pénétra dans la maison, qui n'était plus qu'une seule et vaste enceinte.

Les voyageurs ne purent d'abord rien voir, aveuglés par les ténèbres, assourdis par le vacarme, étouffés par une fumée brûlante et fétide. Les grincements des machines, les coups sourds des marteaux, le grondement des rouleaux pesants, formaient une tempête infernale, et du fond de la caverne, au milieu des tourbillons de fumée, s'élançaient par intervalles des flammes éblouissantes.

— Notre oncle, s'écria frère Paul, nous allons sauter ! Hors d'ici ! nous cheminons comme là-bas.

Mais Dumarsoin les arrêta en éclatant de rire, et, s'étant peu à peu accoutumés à ces vapeurs suffocantes, ils commencèrent à distinguer les objets. À travers les rouages compliqués des machines, derrière ces noires pièces de fer et de bois, qui semblaient se mouvoir toutes seules comme des bêtes gigantesques, ils aperçurent enfin quelque apparence de formes humaines, des hommes, des femmes, des enfants à demi nus, suants, livides,

et qu'on aurait pu confondre avec les ressorts informes qu'ils faisaient mouvoir. Leurs yeux caves brillaient à peine sur des faces dégradées, noircies de cendre et de charbon, et la sueur qui ruisselait de leurs membres étiques s'allait confondre avec l'huile qui graissait les rouages. Tous faisaient le même mouvement mécanique d'un air farouche et bestial, comme des animaux de ménagerie. Nul ne se détourna à la vue de la compagnie, et ils se donnaient en spectacle avec la stupide indifférence de ces idiots qu'on va voir dans leur loge. Quelques-uns soulevaient à temps égaux une lourde manivelle, qui avait plus de semblant d'intelligence qu'eux-mêmes ; d'autres tournaient une roue ; d'autres se tenaient tout nus, tout noirs, en des espèces de fourneaux ardents où eût cuit un bœuf, maniant des barres de fer rouge et s'agitant dans ces flammes comme des martyrs dans une fournaise.

Les voyageurs, ouvrant les yeux sur ce spectacle, frémirent en eux-mêmes ; puis frère Paul, frappant les mains l'une contre l'autre et les élevant toutes jointes vers le ciel :

— Hé mon Dieu ! qu'ont pu faire ces gens-là pour être jetés dans de tels tourments ? Notre oncle, votre neveu tient boutique aux enfers. Eh quoi donc ! arracher ces pauvres gens à leurs champs, au bon air, au soleil du bon Dieu, et les plonger tout vivants dans ces chaudières, voilà ce que vous appelez des progrès !

L'oncle Scipion, saisi d'horreur, n'osait dire un mot.

— Vous n'y entendez rien, s'écria Dumarsouin impatienté ; vous sentez encore votre village. Permettez que je vous explique le tout en détail : tous ces gens-là travaillent, prennent de la peine à la vérité, mais ils gagnent leur vie.

— Morbleu ! dit frère Paul, ils la perdent.

— Admirez plutôt l'ordre, l'ensemble et les effets prodigieux de ces machines, reprenait Dumarsouin. Tenez, voyez ceci.

Il les fit arrêter devant une lourde pièce de fer perpendiculaire qui retombait avec fracas à coups égaux et précipités.

— Ceci est un découpoir, une sorte d'emporte-pièce qui tranche une feuille de métal, comme vous voyez, en la façonnant, et qui, à chaque coup, fabrique sept boutons de guêtres. L'homme que voici ne fait que pousser et

retirer la feuille à mesure, et comme cet homme est habile, il fait depuis le matin jusqu'au soir environ deux cent soixante-dix mille boutons de guêtres. En voici un autre employé à gouverner un ressort à coups de pouce, ce n'est qu'une habitude ; elle est si bien prise chez lui, que son pouce droit, comme vous voyez, est devenu plus gros que toute la main.

— Et combien gagne-t-il par jour ? demanda l'oncle.

— Trente sous, mais il n'a que cette occupation.

— Ôtons-nous, dit frère Paul, il doit être enragé.

Et il sortit pour n'en point voir davantage.

Dumarsouin profita de son absence pour remettre sur le tapis la proposition qu'il avait faite à son oncle de lui livrer ses fonds, qui ne pouvaient manquer de s'augmenter en peu de temps ; il n'était pas besoin d'adresse avec le bonhomme, qui se trouvait fort heureux d'être en état de rendre service à son cher neveu.

— Ma petite fortune est à toi dès à présent, lui dit-il ; tu n'as qu'à la mettre dans ton commerce.

Mais Dumarsouin, trompé sur cette fortune, et pour achever de le séduire, lui détailla toutes les expéditions dont il était chargé pour de lointains pays, et comme quoi l'on y gagnait gros ; car, disait-il, sur une pièce de cent aunes de drap, envoyée en Perse en ballot, rien n'est plus facile que d'en rogner une vingtaine, et de même pour les autres étoffes, les dentelles et les rubans ; il alla jusqu'à se vanter d'avoir envoyé dans les colonies une cargaison de vins précieux en bouteilles dont la plupart étaient vides.

— Mais, dit l'oncle Scipion, ces pratiques-là ne doivent pas te rester.

— Il est vrai, dit Dumarsouin en riant, qu'elles se dégoûtent quelquefois ; mais le tour est fait, et l'argent est en poche.

L'oncle Scipion s'étonna quelque peu de ces façons d'agir, et surtout du ton leste de son neveu ; frère Paul, revenant en ce moment :

— Es-tu malade, mon ami ? lui dit-il.

Mais frère Paul lui lança un regard farouche sans répondre.

On reprit le chemin de la maison dans la même voiture élégante ; et comme il s'agissait de fêter l'oncle Scipion, surtout au moment de la

négociation, Dumarsouin avait fait préparer un souper digne des repas précédents. En attendant qu'on se mit à table, la nuit était tombée, et l'oncle Scipion s'étonnait que la lumière ne fût point allumée.

— Je vous gardais une surprise, lui dit Dumarsouin.

Il les fit descendre dans ses magasins, où bientôt deux hommes entrèrent, portant chacun au bout d'une perche une mèche allumée qu'ils ne firent que présenter au-dessus de chaque lampe, et tout à coup la flamme en jaillit avec un bruit surprenant.

Frère Paul était prêt à fuir.

— C'est ce que nous appelons du gaz, dit fièrement Dumarsouin en montrant ses magasins éclairés comme d'un beau jour.

— C'est éblouissant ! dit l'oncle, mais par quel prodige ? quel est le secret de cette clarté ? Vous brûlez assurément des barriques d'huile.

— Vous parlez de l'ancien système, reprit le neveu. Fi de vos quinquets puants !

— Mais, dit frère Paul en flairant, on ne sent point roses à l'environ, et si c'est votre gaz qui répand ces parfums, ce n'est qu'un malhonnête.

— Je veux dire, poursuivit Dumarsouin, que l'ancien éclairage entraînait beaucoup d'incommodités.

— Il est vrai, dit l'autre, qu'en fait de commodités, celui-ci l'emporte.

— Tais-toi, frère Paul, interrompit l'oncle, laisse parler mon neveu.

En ce moment on vint avertir que le souper était servi, et l'on se mit à table, où la conversation roula sur les affaires et les marchandises de la maison. Il fut question d'étendre une provision de tabac avec de l'ellébore noir, autrement dit *veratum nigrum* ; et l'on discuta s'il valait mieux y mêler de l'alun, du chlorure de mercure ou de l'oxyde de plomb, et s'il était mieux coloré avec du marc de café ou des feuilles de noyer ; on demandait aussi s'il serait plus profitable de grossir les envois de farine avec du carbonate ou du phosphate de chaux, ou tout simplement avec des cailloux concassés, procédé récemment découvert et supérieur à tous les autres. On s'entretint encore d'une forte partie d'eau-de-vie destinée aux nègres de Saint-Domingue, où l'on devait infiltrer je ne sais quelle notable quantité d'acide sulfurique, autrement dit huile de vitriol.

— Eh ! quoi donc, demanda l'oncle Scipion, on ne fait plus le pain avec du blé ?

— Si vraiment, dit Dumarsouin, mais cela s'est beaucoup perfectionné, et l'on y ajoute à volonté du sulfate de cuivre, du sous-carbonate de magnésie, du sulfate de zinc, du sous-carbonate d'ammoniac, du carbonate ou bicarbonate de potasse, du sulfate et carbonate de chaux, ou, pour parler humainement, de la craie, du plâtre, de la chaux et de la terre de pipe.

À ce moment frère Paul laissa tomber sa fourchette, et bientôt après se retira. Comme on sortait de table, Dumarsouin, saisissant le moment, reconduisit chez lui l'oncle Scipion, pour lui remettre l'affaire en tête, et le presser d'écrire en Savoie. Il fut grandement surpris et penaud, d'apprendre que l'oncle portait toute sa fortune avec lui, et qu'elle se réduisait à une centaine de louis ; toutefois il osa les prendre.

Pour l'oncle Scipion, il livra son argent sans regret, sans arrière-pensée, se liant à son neveu qui devait l'enrichir, et s'endormit en faisant des rêves d'or ; mais il fut bientôt réveillé par frère Paul, qui poussait de longs gémissements derrière la cloison. Il l'appela à diverses reprises : frère Paul, sans répondre, s'agitait de plus belle. L'oncle Scipion, fatigué d'appeler inutilement, se rendormit.

Au point du jour frère Paul entra dans la chambre, pâle, tout habillé et l'air résolu.

— Notre oncle, dit-il, il nous faut partir d'ici.

— Et pourquoi, mon ami ?

— Parce que nous y mourrons de faim.

— Mais, cher frère, je n'aurais pas cru que tu fusses précisément menacé de cela, vu tes contenance à table.

— Oui bien, nous mourrons de faim, notre oncle, car tout est empoisonné ; tout étant empoisonné, nous ne mangerons plus, et cela ne peut nous mener loin. C'est pourquoi, si vous m'en croyez, nous irons déjeuner loin d'ici. Allons, sus, notre-oncle, levez-vous.

— Je ne saurais quitter si brusquement mon neveu ; mais nous irons, si tu veux, faire une promenade matinale dans la campagne pour te remettre.

Aussi bien je n'ai point l'estomac net, et ce qu'on a dit à souper sur le raffinement des comestibles m'a causé beaucoup de dégoût.

— Levez-vous donc et marchons, et allons-nous-en bien loin, il nous viendra peut-être un bon avis.

L'oncle s'habilla à la hâte, en causant des merveilles qu'il avait vues depuis son arrivée ; à quoi frère Paul, indigné, ne répliquait mot ; et comme personne n'était encore levé dans la maison, ils sortirent sans qu'on pût les voir et les gêner dans leur dessein.

Ils parcoururent un grand nombre de rues jusqu'à la barrière, et marchèrent dans la campagne aussi loin qu'ils purent.

— Car, disait frère Paul, je sens de loin l'étable, et il me semble que je m'en retourne chez nous ; ô Catherine ! ô Louison ! quand pourrai-je embrasser vos vaches qui nous donnent de si bon lait ?

— Tais-toi, dit l'oncle Scipion, tais-toi donc, ce que tu dis là m'aiguise l'appétit.

— Et moi, dit frère Paul, je meurs de faim ; faim ou poison, c'est tout un. Mais j'ai mon projet ; nous voici loin, cherchons quelque cabaret isolé, nous mangerons une salade. Je compte qu'ils n'auront pas perfectionné l'herbe des champs.

Sur ce, avisant un petit logis propre, accosté d'un courtil plaisant, ceint de claies vertes où s'épanchaient la vigne et le chèvrefeuille, frère Paul se jeta d'un saut dans le jardin, cueillit de ses mains une laitue, s'assurant bien qu'il la tirait de bonne terre.

— Cette fois, s'écria-t-il, nous mangerons des légumes comme Dieu les fait.

Et, entrant dans la maison :

— Tenez, la femme, vous allez nous éplucher bien proprement cette laitue et nous l'étaler gentiment dans un plat. Avez-vous du pain frais ? Et votre vin ? Je le soupçonne : quelque piquette franche ; mais nous y mettrons de l'eau. Dépêchez ; vous servirez le tout sans cérémonie, sous cette tonnelle.

Un pareil régal fut bientôt prêt, et nos gens, mis en appétit par l'exercice, l'air du matin et la vue joyeuse de la campagne, firent honneur au festin. Ils

oublèrent même de mettre de l'eau dans le vin, qui n'était que du claret fort aigre ; mais, selon frère Paul, ce goût naturel valait mieux que tous les vitriols de Dumarsouin. L'oncle Scipion avoua qu'il n'avait pas fait un meilleur repas depuis qu'il avait quitté la Savoie.

Quand ils eurent fini, ils demandèrent leur chemin à l'hôtesse, et s'en retournèrent gaîment. Frère Paul se trouva même de si belle humeur, qu'il supplia l'oncle Scipion de lui laisser siffler l'air de galoubet dont les pâtres de leur vallée ramenaient les vaches le soir. Cette musique faisait couler les larmes de l'oncle Scipion, qui se vit tout à coup transporté en esprit au milieu de ses belles montagnes ; mais il fut rappelé à la triste réalité par une de ces vives tranchées qui l'incommodaient depuis son arrivée à Paris. À peine en eut-il dit un mot, que frère Paul s'écria :

— Ouf ! nous sommes certainement empoisonnés, car dans ce moment même je sens comme un millier de bêtes qui me dévorent l'estomac. Le mal date-t-il de ce matin ou des jours précédents ? Je n'en puis plus. Allons consulter un médecin.

— Je le veux bien, dit l'oncle Scipion en tenant son ventre à deux mains.

— Ah ! reprenait frère Paul, j'ai bien peur, notre oncle, que nous ne laissions le meilleur de nos os dans ce malheureux pays.

Comme ils venaient de rentrer en ville, ils demandèrent le logis d'un bon médecin. Heureusement le docteur n'était point encore sorti.

Frère Paul prit la parole, et lui expliqua comme quoi, étant d'une santé robuste et bien portants d'ordinaire, ils étaient fort incommodés à Paris par leur nouveau régime alimentaire ; comme quoi, pour s'y soustraire, ils étaient allés déjeuner frugalement à la campagne, et s'en trouvaient pourtant pire que devant.

— Mais, dit le médecin, qu'avez-vous donc mangé à la campagne ?

— Une salade ! monsieur le docteur ; une salade que j'ai moi-même tirée de terre et fait proprement éplucher.

— Ah ! diable, dit le médecin en hochant la tête, je ne m'étonne plus ; et, sans doute, vous l'avez assaisonnée, votre salade ? Vous ne l'avez pas mangée sans huile et sans épices ?

— Cela serait tout à fait brouter, dit l'oncle Scipion.

— Le cas est grave, dit le médecin, vous vous êtes gorgé de substances vénéneuses ! vous avez mangé de l'huile : mais nos marchands donnent de l'huile de pavot pour de l'huile d'olive, et vous savez que le pavot est un poison.

L'oncle Scipion pâlit.

— Rassurez-vous, dit le docteur, c'est ici matière a contestation, et l'on assure que l'huile de pavot n'a rien des propriétés nuisibles de la capsule du pavot ; mais vous avez avalé du vinaigre, et le vinaigre est mélangé d'acide sulfurique, ou, si vous aimez mieux, d'huile de vitriol.

— Du vitriol ! répéta frère Paul.

— Ah ! dit l'oncle Scipion, que n'avons-nous mangé la laitue toute crue avec un peu de sel et de poivre !

— Le sel, monsieur ! dit le médecin, ce sel que vous avez mangé est mêlé d'iode, qui est encore un poison, et de sulfate de chaux ou plâtre tamisé, qui donne la pierre.

— Ôtez-vous de là ! s'écria frère Paul, je vais éclater comme une bombe, car le poivre, sans doute, n'est que de la poudre à canon.

— Non, dit le médecin, mais seulement de la terre d'Auvergne. Sans compter que vous avez bu sans doute de ces petits vins du pays qui sont étendus de litharge, et que vous avez mangé du pain falsifié par divers procédés ; mais rincez-vous seulement les dents à cause du vitriol qui en ôte l'émail, et je vous ordonnerai un purgatif pour le reste. Il ne faut plus manger de salade.

— Non, dit frère Paul, nous ne mangerons plus que des médicaments.

— Ne vous y fiez pas, dit le médecin ; les pharmaciens ne laissent pas d'altérer aussi leurs formules. Tout marche avec le siècle, et, par exemple, ils glissent dans le quinquina, dans les sels de sulfate de quinine, de la poudre d'écorce de chêne et d'autres mélanges de ce genre.

Frère Paul se jeta aux genoux du médecin.

— Monsieur le docteur, je ne passerai pas grand temps dans ce pays, Dieu le veuille ; mais, au nom du ciel, donnez-moi les moyens de m'en tirer sain et sauf. Comment échapper à ces poisons, à ces pilleries ?

— Rien n'est plus facile, dit le docteur ; êtes-vous chimiste ?

— Non, dit frère Paul.

— Ou du moins physicien ?

— Non. Ni vous non plus, je m'assure, père Scipion.

— C'est fâcheux, dit le docteur ; car, étant chimiste, vous auriez à votre disposition tous les réactifs, et la physique vous fournirait des instruments pour démêler certaines fraudes. Voici pourtant quelques indications pour le commun usage : rien n'est plus aisé que de découvrir les doses de sulfate et d'acide sulfurique dans le vin, le vinaigre, le sel de cuisine ; il ne faut qu'un peu de nitrate de baryte ; et comme on met aussi de l'alun dans le vin, on peut s'en assurer facilement en précipitant l'alumine par l'ammoniac, après avoir, au préalable, décoloré la liqueur par le chlore.

Frère Paul, la bouche béante, tenait les yeux fixés sur le médecin.

— Et que devient mon vin ? dit-il avec sollicitude.

— Il n'est plus bon à boire ; mais l'alun vous reste, et vous pouvez faire un procès au marchand.

— Nous voilà bien rafraîchis, père Scipion !

— Pareillement, dit le docteur, l'iode vous signalera la présence de la fécule dans le lait, qui, de blanc qu'il était, devient, par cette expérience, d'un beau bleu ciel. La fécule, à son tour, démasque l'iode dans le sel de cuisine ; et si vous voulez reconnaître l'alcali réel dans la soude et dans la potasse, l'alcalimètre est un instrument fait exprès.

— L'alca...

— L'alcalimètre, on trouve cela partout.

— Fouillez-vous donc, père Scipion, ne l'auriez-vous pas sur vous ? Pour moi, je veux être scié en deux si jamais j'en ouïs parler.

— Les acides nitrique et hyponitrique, poursuit le médecin, trahissent dans les huiles d'olives la présence de l'huile de pavot qui en retarde la solidification, et de même l'hydrogène sulfuré ou acide sulfo-hydrique vous fera sauter aux yeux les oxydes et les sels de plomb introduits dans le vin, dans les dragées qu'on donne aux enfants, et qui les empoisonnent quand ils ont été bien sages. L'ammoniac, qui, toutefois, peut asphyxier celui qui s'en sert, vous servira utilement à découvrir les oxydes et sels de cuivre dont la fruitière colore vos cornichons. Voulez-vous distinguer aussi les différentes

cristallisations des sucres de canne et de pomme de terre ? prenez simplement un microscope. Vous avez pour décomposer le lait un instrument fort commode qui est le galactomètre. La machine électrique vous offrira un sûr moyen de décomposer les huiles ; et comme les marchands vous vendent de prétendues flanelles dont la chaîne est coton, et qui, par conséquent, ne valent rien pour les rhumatismes, faites-moi bouillir ces tissus dans une dissolution de potasse à douze degrés, le coton demeurera intact, et la laine se dissolvant ne sera plus que du savon. Oh ! ajouta le médecin essoufflé, tout est plein de falsifications, mais chacune a son antidote, l'industrie a créé des ressources immenses.

— Et il ne reste rien de l'étoffe ? poursuivit l'oncle.

— Du savon, vous dis-je.

— En ce cas, dit frère Paul, ma culotte est toute propre à vous faire la barbe, car elle est sûrement falsifiée.

— Mais, dit l'oncle Scipion au docteur, il faudrait un chameau pour porter tout l'appareil que vous dites là, et cela n'est point commode quand on va boire chopine.

— Serviteur, ajouta frère Paul, serviteur, docteur, grand merci de vos bons avis. — Cet homme est fou, dit-il à l'oncle Scipion dans l'escalier.

Ils sortirent, et quand ils furent dans la rue, frère Paul, s'arrêtant tout à coup, s'écria en sortant de ses réflexions :

— Notre oncle ! je ne vois, moi, qu'un préservatif contre la terrible industrie de ce pays, c'est la diligence ou deux bons chevaux.

— Oui, dit l'oncle, mais j'ai des mesures à garder avec mon neveu, qui a si bon cœur.

— Un homme qui empoisonne le peuple des colonies ! je vous dis qu'il a le cœur aussi faux que ses pacotilles.

— Tu te trompes, frère Paul. Il est certain que le peuple français a fait de grands progrès ; et s'ils sont contestables dans l'ordre physique, je ne doute pas qu'ils ne soient avérés dans la morale.

Ces grands mots embarrassaient frère Paul, il se tut.

Ils retournèrent le soir chez M. Dumarsouin, qui leur fit assez froide mine, se trouvant déçu dans ses espérances sur la fortune de l'oncle

Scipion, et confus d'avoir fait tant de frais pour si peu de chose.

Il n'y eut donc ce soir-là ni souper ni fête ; mais l'oncle Scipion ne s'aperçut point de ce refroidissement, tant il était occupé de ce merveilleux éclairage qui l'avait tant frappé la première fois.

— Il me semble, dit frère Paul, que votre neveu nous bat bien froid ce soir.

— Il a tant d'affaires ! dit l'oncle.

Ils montèrent et se souhaitèrent le bonsoir sur le seuil de leurs portes.

Après les fatigues d'une telle journée, l'oncle Scipion s'endormit comme un loir, et frère Paul ne lui céda guère ; mais à peine étaient-ils plongés dans les douceurs de ce premier sommeil, qu'une explosion pareille à celle d'une poudrière qui saute ébranla la maison jusque dans ses fondements. Les deux dormeurs bondirent dans leur lit comme des volants sur une raquette, et voyant une grande clarté se réfléchir sur les maisons voisines, frère Paul, retombé en son séant, s'écria :

— Le chemin de fer passe ici près, nous sommes perdus !

Puis ils entendirent de grands cris, et, s'habillant à la hâte, ils rencontrèrent dans l'escalier Dumarsoin et ses gens éperdus ; Dumarsoin s'écriait :

— C'est une perte de vingt mille francs !

— Eh quoi donc ? disait l'oncle.

— Le gaz vient d'éclater.

— Le gaz ! dit frère Paul.

Ils descendirent. Les vitres, les meubles, les glaces, tout avait volé en éclats dans le magasin, tous les murs étaient noircis par les flammes.

— Quoi ! c'est la lumière de ces beaux quinquets qui a fait ce dégât ? disait l'oncle Scipion.

— Oui, répliqua Dumarsoin ; cet imbécile commis a oublié de fermer un petit trou, et le gaz, dont les conduits se répandent dans toute la maison, a éclaté comme ferait une mine.

— Et nous couchons sur une pareille machine ! s'écria l'oncle Scipion.

— Et si l'on oublie de fermer un petit trou, dit frère Paul... Notre oncle ! je ne veux point seulement me rhabiller : allons coucher à l'auberge.

Mais on leur fit entendre que, le gaz ayant éclaté, il n'était plus à craindre, au moins pour le moment, qu'il éclatât de nouveau ; et d'ailleurs Dumarsouin ne s'occupant guère de ses hôtes au milieu d'un pareil désastre, ils remontèrent tout tremblants dans leurs chambres, mais là frère Paul s'écria :

— Notre oncle, vous savez si je vous aime, mais je vous tiens pour fou si vous restez ici ; et comme, si vous étiez fou, je n'y saurais que faire, je vais tout bellement demain matin reprendre le chemin de chez nous. Vous me suivrez si vous le jugez convenable.

— Je suis bien de cet avis, mon ami, mais il faut voir.

— C'est trop vu.

— Eh bien ! soit, la nuit porte conseil, dormons ; nous aviserons demain.

Dérangés de leur premier sommeil, ils y retombèrent plus lourdement, et si lourdement qu'ils ne s'éveillaient point, le matin venu.

Sur les neuf heures, un domestique monta chez eux.

— Eh quoi ! dit-il, messieurs, vous dormez encore, on ne vous a donc point avertis ?

— De quoi ? dit l'oncle en bâillant.

— J'ai pris sur moi de vous déranger, et vous m'excuserez, dit le domestique, car la chose en vaut la peine.

— Parlez donc, dit frère Paul.

— Eh bien ! monsieur, par suite de l'événement de cette nuit, l'architecte a donné le conseil de quitter vite la maison, dont les fondements ont été endommagés par l'explosion, et qui pourrait bien s'écrouler.

— Ah ! mon Dieu, c'est vrai, elle est neuve ! s'écria l'oncle.

— Oui, dit le domestique, et cela est si peu solide, si vite fait, on a tant raffiné sur la manière de bâtir, que l'œil est ébloui, et ce n'est que sable et poussière.

Mais l'oncle Scipion et frère Paul, leurs habits sous le bras, couraient sans l'écouter d'étage en étage. Déjà des craquements se faisaient entendre.

Ils ne s'arrêtèrent que dans la maison voisine, où ils trouvèrent Dumarsouin qui se lamentait au milieu d'un concours de personnes.

À peine ils étaient là que la catastrophe eut lieu, et ce fut une horreur sans pareille de voir s'abîmer les murs et les charpentes avec un bruit inimaginable et une poussière qui couvrit tout le quartier de ténèbres.

Dans le silence qui suivit cette scène lugubre, frère Paul, pâle, oppressé, se jeta involontairement au cou de l'oncle Scipion, puis joignit les mains, témoignant assez par ce transport muet la grandeur du péril auquel ils venaient d'échapper.

— Ah ! mon ami, dit l'oncle Scipion en pleurant, voilà qui me décide, nous allons partir. Je trouve d'ailleurs, ajouta-t-il, que c'est un procédé bien cavalier de la part de mon neveu de ne nous avoir point fait avertir plus tôt.

Enfin, saisissant un moment de répit dans ce grand trouble où l'on était, il s'approcha de Dumarsouin :

— Eh bien ! mon neveu, lui dit-il d'un air d'affliction, nous voilà donc chassés de chez toi ?

— Que voulez-vous que j'y fasse ? répliqua l'autre.

— Au surplus, nous avons déjà résolu de partir. Le climat ne nous est pas bon, et ce dernier événement, à mon grand regret, nous décide à nous séparer de toi.

— Bon voyage !

L'oncle Scipion, outré de ce ton malhonnête, ne trouva rien à répondre, mais frère Paul lui vint en aide.

— Bon voyage, soit, monsieur le neveu, mais, à cet effet, vous nous rendrez bien notre argent, dont nous avons besoin.

— Votre argent ! dit Dumarsouin, quelques misérables louis !

— Qu'importe ? dit l'oncle Scipion ; moins la somme est forte, et plus elle nous est nécessaire.

— Avez-vous bien le cœur de me parler d'affaires en présence de ce malheur qui m'arrive ? s'écria Dumarsouin d'un air tragique. Eh bien ? monsieur, votre argent est perdu, allez le demander au gérant ; l'entreprise a échoué.

— Il est perdu ! s'écria l'oncle Scipion.

Frère Paul, consterné, pencha la tête.

— Sortez ! dit Dumarsouin, je ne saurais vous supporter plus longtemps. Je vous attends devant les tribunaux. Joseph ! Bertrand ! qu'on me chasse ces misérables.

Plusieurs hommes coururent sur eux, et frère Paul s'apprêtait à les recevoir chaudement, mais l'oncle Scipion le retint, en sorte qu'ils furent chassés à grandes bourrades.

— Eh bien ! notre oncle, dit frère Paul, vos progrès moraux, qu'en dites-vous ? Ne valent-ils pas les progrès physiques ? Votre neveu n'est qu'un voleur comme tous ceux de sa bande, et vous ne verrez jamais votre argent. Il me reste heureusement quelque monnaie en réserve au fond de mon escarcelle. Nous allons prendre la diligence.

— Quoi ! cette infernale machine qui nous a failli tuer ? dit l'oncle effrayé.

— Dieu me préserve d'y songer, je parle d'un simple coche à quatre roues.

— Non, frère Paul, nous irons à pied ; c'est plus long, mais plus sûr. Me voilà guéri de mes illusions.

— Soit, mais faisons vite. Nous irons coucher ce soir à deux lieues d'ici, et si Dieu permet que nous revoyions jamais notre vallée, je me charge, avec votre petit bien, de vous y faire vivre comme un prince.

Aussitôt fait que dit, ils se mirent en route, en causant, pour charmer les premiers ennuis d'un si long voyage, des jambons frits de Catherine, et du bon lait qu'elle faisait cailler, et du bon vin blanc du coteau, et du bon air qu'on respirait à la promenade de l'Ermitage.

Ils mirent six mois trois semaines cinq jours sept heures et dix-huit minutes à faire le trajet de Paris au col du Nord, qui était l'entrée de la vallée ; mais il faut dire qu'ils arrivèrent parfaitement sains et gaillards, sauf un durillon qui poussa dans la paume de la main de frère Paul par le frottement du bâton de voyage : cela ne fut rien.

Le premier qui les vit poussa un cri montagnard qui retentit du pic de l'Anglais à l'aiguille des Trois Perles. Toute la vallée vint au devant d'eux,

et frère Paul, voyant le chien accourir le premier, l'embrassa tendrement en versant des larmes. Catherine trempa de pleurs son tablier, faute de mouchoir. On ne finissait pas de s'embrasser.

Le soir même, cette honnête fille apprêta un de ces bons soupers tant regrettés, où furent conviés les bonnes gens du pays.

— Eh bien ! dit frère Paul en s'adressant à l'oncle Scipion, m'écoutez-vous maintenant ? Passez-moi de ce bon vin, qui n'a point fait de progrès, dont bien nous prend, et à votre santé !

On but à la ronde.

— Et dis-moi, Catherine, reprenait frère Paul, tu n'as point perfectionné tes jambons ? Passez-m'en donc une tranche.

Et comme on voyait l'oncle Scipion pleurer de joie, on le questionna ; il ne pouvait répondre.

— Voyez-vous, dit frère Paul, c'est qu'on a tant fait de progrès, tant perfectionné, tant amélioré toutes choses dans le pays d'où nous venons ; on y est si savant et si raffiné, tout y est porté à un tel degré d'industrie, qu'on a failli plus de cent fois nous rompre les os. Mais, ajouta-t-il, l'oncle Scipion vous dira cela mieux que moi. Pour ma part, je n'ai plus envie que d'aller me coucher dans mon pauvre lit, où je dormais si bien ; et comme la maison est anciennement bâtie par des ignorants, il est probable, malgré le vent qu'il fait, qu'elle ne s'écroulera pas. Trinquons !

MAÎTRE STRANZ

Le lendemain de mon arrivée au château, je m'éveillai de très-grand matin. Les oiseaux gazouillaient dans les arbres devant mes fenêtres. Il n'est rien de si doux que ces réveils dans une belle campagne, un jour de voyage, sans soucis, par un temps vif et clair.

Je descendis dans le parc.

J'y trouvai déjà le prince, qui tirait des moineaux en veste de nuit. On l'eût pris de loin pour un petit bourgeois du pays. Nous nous vîmes d'un bout à l'autre de la grande avenue, d'un bout à l'autre de sa principauté.

— Je vous conjure, me dit-il en m'abordant, de ne prendre aucune idée de la résidence avant d'avoir entendu maître Stranz. Maître Stranz, c'est ma merveille, à moi, c'est mon grand homme, et le plus beau fleuron de ma couronne. Toutes les cours d'Europe me l'envieraient si on le savait au monde, et je connais plus d'un roi qui troquerait contre lui sa meilleure ville.

Le prince me vit hésiter et continua :

Maître Stranz est mon maître de chapelle, un trésor de mélodies, un homme divin qui a bien voulu s'enterrer avec moi et son génie, dans ces quelques centaines de pieds de mur d'enceinte. Il est vrai que je le paye bien. Il ne serait pas mieux maître de chapelle à Berlin. Il a ici un orchestre excellent, un auditoire choisi, une prépondérance sans rivale. Il ne lui manque qu'une chapelle, hélas ! mais je la ferai construire derrière ma galerie. L'emplacement est tout prêt. En attendant, nous l'écoutons pieusement sur la terrasse quand il fait beau, et ce sont là, je vous jure, de délicieuses soirées. Vous l'entendrez ce soir. Je me suis arrangé pour cela, car il s'inquiète beaucoup d'un nouvel auditeur. Le voici ! silence.

M. Stranz était un homme d'une cinquantaine d'années, court, enflé, le visage ardent avec de gros yeux fort vifs. Il avait conservé la grande

perruque poudrée à blanc, et portait une épée au côté. Une culotte et des bas de soie dessinaient ses jambes épaisses et toutes déformées.

Le prince le traitait avec déférence et l'appelait maître en lui parlant.

M. Stranz écoutait d'un air de grande confiance. On eût dit qu'il était le prince.

— Êtes-vous musicien ? me demanda-t-il brusquement.

— Ce n'est pas devant vous, répondis-je en m'inclinant, que j'oserais répondre à cette question. J'avouerai seulement que beaucoup d'airs, depuis mon enfance, sont restés dans ma tête, cousus à d'étranges souvenirs, et qu'à certaines heures de rêverie et de promenade, il me vient à la bouche des chants que je compose ou que je me rappelle et qui me font pleurer.

— Cela signifie tout au plus que vous êtes poète. Avez-vous appris la musique ?

— À l'âge de douze ans, je me passionnai, au collège, pour la manière dont on tenait la flûte. C'était selon moi, la posture la plus noble parmi tous les instruments. Le basson m'avait l'air bourgeois et fait pour des gens obèses. Les grimaciers de Bologne m'avaient gâté le violon, et le jeu m'en paraissait ingénument ridicule. Le trombone était trop long pour ma taille. Le cor gonflait les joues à les faire crever. La clarinette me faisait pleurer rien que d'y songer. Je choisis donc la flûte ; mais, comme il manquait un triangle à la classe de musique, on me fit triangle. Je m'y résignai, et cet instrument m'a donné encore de bien fortes émotions. Je me souviens surtout d'un certain *Domine Salvum* ! Un crescendo forcené expirait brusquement par un grand coup de caisse qui semblait exterminer tous les instruments, et le triangle seul, le triangle tout seul, fournissait par là-dessus une mesure et demie. J'avais un solo ! un solo de triangle au milieu de quarante exécutants ! moi qui ne savais point encore une gamme sur la flûte ! Il me souvient encore qu'un jour de la Fête-Dieu, je faillis m'évanouir en m'écoutant dans ce mémorable passage. Je vibraï avec l'instrument ; mon cœur sautait à chaque coup, je n'entendais plus, et jamais aucun chef-d'œuvre d'exécution ne m'a enivré à ce point. Le lendemain, on me reprocha d'avoir commencé ma mesure trop tôt et de l'avoir finie trop tard.

Stranz se tourna vers le prince, en hochant la tête.

— Je dois ajouter, repris-je aussitôt, que, depuis, j'ai appris pendant fort longtemps la musique vocale.

— J'entends, interrompit Stranz, vous êtes tout simplement un homme de goût, et vous jugez la musique, indépendamment de la science, par le plaisir que vous y prenez. Cette manière a un faux air de bonhomie et de raison ; mais je vous dirai, moi, que c'est une triste chose pour les arts que de pareils juges. Tout le travail, toute la haute inspiration, tout ce qui fait l'art enfin, leur échappe, et n'existe point pour eux. Néanmoins, comme les esprits délicats sont rares, je m'estimerais heureux d'avoir un auditeur tel que vous : Vous devez sentir les effets poétiques de la musique. Je jouerai ce soir quelque chose à votre portée. Avez-vous bien saisi la symphonie pastorale de Beethoven ?

— Je dois vous prévenir, continuai-je humblement, que je manque encore de ce sens précieux des effets pittoresques en musique dont vous avez la bonté de me croire doué. Je n'ai jamais démêlé le rapport direct d'un triolet à un paysage, ni d'un point d'orgue à un soleil levant. Le haut-bois m'avertit tout au plus d'une scène champêtre et les fanfares du cor d'une chasse. Or, vous avouerez que ces moyens d'indication sont bornés dans un orchestre, surtout si l'on considère l'interminable variété des spectacles de la nature. Je sais encore que la mollesse, la langueur des accords, exprime la tendresse, la douceur, le calme, et que le bruit, la hâte, le fracas, signifient la colère, la tempête, les mouvements tumultueux ; mais c'est là peu de chose encore en comparaison de l'étendue que les musiciens prétendent donner à leurs intentions. Que la musique soit expressive au théâtre, je le conçois, et, là, son expression ne m'échappe point ; le geste et la parole de l'acteur traduisent la note et aident au sens. C'est la différence du vers dans la bouche du tragédien au vers muet d'un manuscrit ; c'est mieux que cela, c'est une lettre morte que le chanteur vivifie. Mais la musique, dans sa nudité vague, et rendue par des instruments vainement sonores comme elle, je ne saurais lui trouver d'application, à moins qu'on ne distribue un programme explicatif, et alors, c'est un jeu puéril qui rappelle ces grossiers dessins où les commençants écrivent le nom d'un héros grec, de peur de méprise.

— Corbleu ! reprit Stranz, déjà tout enflammé, vous ne parlez là que de musique mal faite, ou vous insultez aux maîtres dont la pensée rayonne

jusque dans la moindre note. Quoi ! la musique ne serait qu'un jargon, et le compositeur n'est pas plus inspiré qu'un chalumeau ! *Aures habent et non videbunt !*

M. Stranz était fort troublé.

— Je vous jouerai, ce soir, une symphonie expressive, sans programme, monsieur, sans programme. Je n'en veux pas dire seulement le titre ; et l'honorable compagnie me comprendra, et vous, monsieur, si vous êtes poète, vous me comprendrez aussi.

À ce soir ! sans programme, monsieur, sans programme !

Stranz s'en alla là-dessus.

Le prince me pria de l'excuser sur sa brusquerie, tout en me disant qu'il était homme à me donner tort et que je m'apprêtas à une défaite.

Le soir, les pupitres étaient dressés dans la salle de bal. La compagnie, après souper, alla prendre place sur des sièges rangés en cercle. Le prince s'assit au milieu.

Les exécutants étaient à leur poste, tout accordés, tout prêts, l'archet en main et leurs cahiers sous le nez. Après nous avoir fait attendre un bon quart d'heure, maître Stranz parut enfin et salua.

Tout le monde savait son défi, et l'on s'entretenait à voix basse. On ne doutait point, après ce que l'on connaissait de lui, que cette expérience ne réussît, et l'on s'apprêtait à étudier jusqu'au moindre trait l'intention et le caractère du morceau.

Maître Stranz frappa de sa baguette d'ébène sur un pupitre, et, à un signe de tête du prince, il déploya le bras.

Un large accord s'étendit d'abord dans la salle et s'éteignit doucement, laissant gémir les cors.

C'était une harmonie pénétrante, qui saisissait tout à coup et enlevait le souffle. Les nerfs grinçaient comme sous l'archet, et un frisson parcourait tout le corps. Puis, le vent du premier *tutti* repassa gravement sur l'orchestre et courba l'auditoire.

Alors les violoncelles commencèrent une exquise mélodie qu'achevaient en écho les flûtes plaintives, l'alto criait amoureusement, et des frémissements de harpe lui répondaient d'en haut comme des chœurs

séraphiques. Les trompettes soupiraient par intervalles. Un accord éveillait mille accords, comme des oiseaux cachés sous les feuilles. Les phrases inattendues et lumineuses s'épanouissaient en fusées. Les basses bourdonnantes protégeaient toutes ces voix sans les étouffer, et le fifre aigu serpentait en gazouillant à travers ce réseau d'harmonie, comme un rossignol qui sautille de branche en branche.

Bientôt les cuivres s'enflèrent ; les tambours grondaient ; les cymbales bruissaient d'impatience ; les violons, pressés, bredouillaient ; tous les sons de l'orchestre se fondirent en une même clameur, et le crescendo formidable éclata par un grand coup de timbale.

Maître Stranz était en eau. Sa baguette voltigeait dans l'espace. Sa perruque furieuse battait le pupitre à grands coups d'aile. Sa figure en feu disparaissait dans le rayonnement de sa bougie, et l'on n'y distinguait que l'éclair humide du blanc de l'œil.

Les lunettes du premier violon lui tremblaient sur le nez. L'alto mélancolique louchait en s'écoutant. Le trombone poussait sa bouche jusqu'à l'oreille. Le basson farouche soufflait sans miséricorde. Les basses s'abîmaient en contorsions désespérées, et l'auditoire suffoquait d'attendrissement.

— Dieu ! que cela est beau ! — Que cela est touchant ! — Quelle expression ! — Quelle ivresse ! — Quelle exactitude ! l'on n'y tient pas ! — Je me meurs !

La caisse se disloquait les bras, le violoncelle s'égratignait les jambes, le cor écumait, la clarinette touchait à l'apoplexie ; tout l'orchestre suait, limait, frottait, soufflait, raclait, et l'on se pâmait d'aise, on se renversait, on levait les yeux au ciel, on essayait des larmes.

Ciel ! cette phrase ! — Dieu ! cet accompagnement ! — Quelle peinture ! — Quelle passion ! — Vous comprenez ! — Vous devinez ? — Certes ! On serait trop coupable. — Comme cela est dit ! — Comme cela est peint ! — On voit, on sent, on touche la scène !

Le morceau finit par une longue et grave expiration des cuivres qui se perdit en écho. Un bruit d'applaudissements succéda à l'orchestre. Stranz se leva en sueur et s'approcha en fourrageant sa perruque de son mouchoir.

— Ça, fit-il, qu'en dit-on ? Cela est-il bien clair ? Qu'a donc chanté cette musique ?

Tout le monde s'écria à la fois :

— Il ne faut point le demander — Vous triomphez ! — C'est admirable ! cela est trop évident.

— Silence ! reprit maître Stranz avec autorité ; il faut que l'opinion soit unanime. Vous d'abord, monsieur le conseiller, que vous a-t-il semblé voir ?

— Eh ! mais, sans doute, c'est une tempête. Le bâtiment sort du port par un temps doux. Le jour va finir, les flots battent mollement le navire, et l'on entend les chansons des matelots qui vont paisiblement s'endormir. Puis voilà des vapeurs fumeuses qui s'allongent vers le couchant. Les sifflements des basses imitaient parfaitement la bourrasque. La foudre éclate dans les ténèbres, et le bâtiment roule parmi les vagues avec un horrible fracas. Les passagers lèvent les bras vers le ciel entr'ouvert, et font les prières les plus touchantes du monde. Enfin, les trombones s'apaisent un peu, l'aurore commence à poindre à l'horizon, et l'équipage entonne une hymne de délivrance qui se mêle aux derniers grondements de l'orage qui s'éloigne.

Maître Stranz se mordait les lèvres d'impatience.

— Mais vous n'y êtes point ! dit une grosse baronne en turban vert. Ce n'est point cela du tout, monsieur le conseiller. Il n'y a pourtant pas à s'y méprendre : c'est une noce de village qu'on a voulu peindre dans la symphonie. Cet appel du commencement, c'est le réveil des conjoints avec les tambourins et les fifres qui se promènent par le village pour réunir les invités. On donne d'abord l'aubade sous les fenêtres de la future. Vous avez dû remarquer ces cadences naïves du fifre. Ensuite l'on s'en va gaiement à l'église, tandis que les garçons font des décharges de mousqueterie sur la place. Les voix des jeunes filles accompagnent le plain-chant du curé. Dans l'après-dînée, la noce s'assemble devant le château. Les ménétriers s'accordent au milieu des éclats de rire. La danse commence par un menuet où brillent à la fois la vivacité du prétendu et la pudeur ingénue de la mariée. Les vieillards, plus expérimentés, s'enivrent sous les arbres à de longues tables. Les cris des servantes couvrent les violons, et la journée s'achève au bruit des refrains et des verres cassés.

Le prince souffrait pour son maître de chapelle, et prit la parole en ces termes :

— Je m'étonne que des gens de goût comme nous le sommes tous aient pu se tromper de la sorte à l'expression de ce morceau, qui, d'ailleurs, est un excellent morceau. Le sujet y est parfaitement rendu, et, puisqu'on n'a pas su l'y voir, il faut bien le dire. Ce n'est pas autre chose qu'un tournoi du vieux temps. Vous voyez dès le matin, l'horizon noyé des chaudes vapeurs. Les cors se répondent dans la plaine, et la campagne s'éveille à l'entour. Voici maintenant des cavalcades qui s'avancent au loin et les cuirasses qui étincellent à travers des nuages de poussière ; dans l'arène, ce ne sont que panaches, parures et pavillons déployés. Chaque seigneur fait son entrée bannière en tête, au bruit des fanfares. Il se fait d'abord un tumulte d'acclamations, d'armures froissées et de hennissements. Les hérauts donnent le signal et les trompettes sonnent la charge. Pendant le combat, les hautbois jouent des airs de guerre. Les reprises vives marquent les diverses passées. Enfin, un grand cri s'élève ; on couronne le vainqueur, et tous les instruments éclatent en des chants de triomphe. Voilà, à ce qu'il me semble du moins, de quoi il s'agit.

M. Stranz fit un effort bien visible pour se contenir, et le prince baissa la tête.

— Quant à moi, dit une dame française qui revenait de Baden, j'ai pensé, d'un bout à l'autre, qu'il était question d'une brouille et d'un raccommodement à peu près comme dans nos pastorales d'Opéra. Je voyais, mais à n'en pas douter, le petit amoureux en veste bleu de ciel qui cueillait des fleurs près du bocage. La bergère le guignait malicieusement entre les branches. Puis ils se faisaient comme cela des petits gestes mutins qui les mettaient en bouderie. Colin jetait son bouquet avec dépit, et se mettait à jouer de son flageolet. L'air devenait plus languissant à mesure ; la bergère, attendrie, se rapprochait aussi peu à peu, et, ma foi, j'en étais là, quand la musique a cessé. Ce morceau est un peu court.

— Moi, dit un jeune Allemand, il m'a semblé d'abord nager dans de hautes et obscures régions. Je n'entendais qu'une immense bourdonnement autour de moi. Puis les ténèbres s'entr'ouvraient en fuyant, et j'ai distingué d'énormes arceaux qui s'allongeaient à mesure, et une nef si vaste, qu'on y était saisi d'effroi. Des femmes vêtues de blanc s'avançaient au pied d'un

trône où était assise une autre femme vêtue comme elles de longs voiles blancs et le front ceint d'un diadème. Cette vierge avait les traits d'une dame que j'ai beaucoup connue autrefois. Alors, j'ai confusément entendu des chants d'une douceur infinie. Quand j'ai regardé de nouveau, cette femme que je reconnaissais était couchée dans un cercueil et couverte de fleurs. Et tout à coup, un gouffre s'est ouvert à quelques pas de moi, et il en sortait comme un chœur infernal qui m'appelait à grands coups de cymbales. — C'est ma coutume de fermer les yeux quand j'écoute de la bonne musique. — Lorsque je les ai rouverts, l'orchestre jouait encore, et il m'a semblé que j'avais dormi.

Un gentilhomme anglais, qui se tenait penché, leva sa tête chauve et interrompit posément.

— J'étais au milieu d'une forêt ; le son d'un tympanon a fait accourir trois jeunes filles. Elles tournaient si vite sur elles-mêmes, qu'on ne distinguait que l'éclat de leurs anneaux d'or. Bientôt leur tête a grossi démesurément. C'était trois oiseaux monstrueux, trois squelettes difformes, un long museau décharné qui grandissait à vue d'œil et s'approchait pour me dévorer avec mille transformations soudaines et horribles. — Je me suis retrouvé sur un rocher pelé, au milieu de la nuit. Les arbres gémissaient à grand bruit. Un dragon qui voilait le firmament les courbait du vent de ses ailes. — Plus tard, j'ai entrevu un pulcinella de Naples qui bramait comme un enragé dans un morceau d'ensemble. Ensuite, c'était un beau régiment qui défilait dans une ville, musique en tête. On marchait à l'ennemi, et les dames agitaient leurs mouchoirs vers les officiers, qui répondaient en faisant reluire leur épée au soleil. Le régiment est revenu vainqueur, et c'était moi que l'on portait en triomphe. J'étais ivre de joie et de fanfares. Enfin, j'ai entrevue un tabernacle en feu au fond d'une basilique, et des chants célestes tombaient des voûtes sur le peuple prosterné...

M. Stranz renversa trois bougies d'un coup de poing et sortit en courant. Le prince envoya après lui, de peur de quelque accident. La compagnie était consternée.

Un des musiciens nous dit alors que le sujet de la symphonie était la condamnation et le supplice du brigand Kirch.

— Ah ! fit tout le monde.

— Vous voyez bien, disait ce musicien, que l'introduction, vive et heurtée, *tra tra hop ! tra hop ! tra hop !* représente à merveille l'arrestation du bandit et les cris de la foule amassée. La fin de l'adagio, douloureuse et lente, *la hi la hi la !* ne peut que peindre l'isolement du cachot et les angoisses d'un homme qui se voit tout à coup livré à ses réflexions. — Maintenant à cette phrase des flûtes : *tra deri dera deri*. Voilà les remords. La conscience crie. Le bandit fait un retour sur lui-même ; il songe enfin qu'il est temps d'en finir. Quand les violons reprennent, *la re la la la re la*, il se confesse, il rentre en grâce avec son Créateur. Puis vient le *rinforzando* énergique. On le mène au supplice. Puis enfin, à ce staccato vigoureux, *ran poum poum deri poum poum !* On lui coupe la tête. La société est vengée, et la dernière mesure se prolonge en cri d'effroi parmi la foule.

— À merveille ! s'écria-t-on de toutes parts, maître Stranz a raison !

— Cela peut signifier le supplice de Kirch, dit le conseiller, mais cela représente parfaitement aussi une tempête.

— Ce morceau, reprit la baronne, peint fort bien une noce champêtre ; mais j'avoue qu'il exprime singulièrement aussi le supplice de Kirch.

UNE ANECDOTE LITTÉRAIRE

Ceci est un détail biographique qu'on ne trouve pas dans les livres, et que nous tenons par hasard d'un bonhomme de Normandie, mort quelque temps avant la Révolution. Nous allons tâcher de l'écrire aussi simplement qu'il nous l'a conté.

C'était un soir où notre chaise vint à se rompre à deux lieues de la terre de M. le marquis. Il faisait un grand orage ; les chemins étaient inondés. On nous mena passer la nuit chez le maître d'école du lieu, dont la maison était la plus proche.

Après souper, comme nous feuilletions de vieilles reliures jetées en tas sur un rayon pour tuer ce temps si triste d'une soirée d'hiver en pleine campagne, le bonhomme soupira.

— Hélas ! nous dit-il, je n'ai là que des livres de piété ; vous n'y trouverez pas de quoi divertir des gens de votre condition : il vous faudrait des romans à la mode, des poèmes de galanterie ; mais je ne suis jamais sorti de ce village. Je ne sais pas ce qui se passe dans le monde du bel esprit ; je ne connais qu'un de vos poètes, le plus obscur, peut-être, le plus ignoré. — Peut-être n'y a-t-il plus au monde que moi qui le connaisse à présent ; car je ne sais pas s'il est jamais arrivé à cette gloire qu'il a tant aimée.

Et le brave homme, sans y prendre garde, s'engagea dans un récit que nous écoutâmes le coude sur la table, le menton dans la main.

J'étais alors, comme aujourd'hui, le maître d'école de ce village, et j'en étais aussi le médecin ; car il y a mille façons de faire le bien en ces pauvres pays ; seulement, j'étais plus ingambe et j'avais plus d'élèves. Je leur montrais le peu que je sais, quelque latin, le plain-chant, mais surtout leurs devoirs de bons chrétiens et de braves paysans. Vous ne sauriez croire

comme il m'est doux, depuis quarante ans, de suivre, dans leurs états divers, ces jolis enfants que je voyais accourir le matin en mordant leur pain bis, et qui ont tant joué dans ce verger que voilà devant la fenêtre. J'en ai fait, je puis le dire, d'honnêtes gens que vous pourrez voir dans les environs : l'un est à cette heure clerc du tabellion, l'autre a doublé les fermages de son père, qui se repose, Marcel, à force de bons services et de probité, est devenu l'intendant de Monseigneur ; le meunier, là-haut sur la butte, et Pierre le maréchal, le plus savant dans son état à dix lieues à la ronde, sont encore de mes enfants ; mais le plus instruit de tous, le plus vif, le plus glorieux, — mon Dieu, que votre volonté soit faite ! — Tenez, c'est celui-là, je crois, dont je vous parlais. Figurez-vous donc, mes bons seigneurs, que j'avais ici le plus bel enfant, blond comme l'or, les yeux bleus, de l'esprit comme un ange, et qui étonnait pour son âge. Il s'est assis sur ce banc : il a touché à tous ces livres qu'il fourrageait sans cesse et qu'il savait couramment, certes bien mieux que moi. Ses parents étaient morts ou n'en valaient pas mieux pour lui, si bien qu'on me le donna tout entier et que ce fut mon véritable enfant à moi, mon enfant gâté.

Je ne vous ai pas dit son nom : il s'appelait Jacques. Une chose singulière, encore, c'est qu'il avait les pieds et les mains délicats, et qu'il ne s'était pas endurci comme les autres enfants du village, bien qu'il fût né comme eux à la campagne, de parents pauvres qui travaillaient à la terre. J'ai toujours considéré cela comme une marque des desseins de la Providence. Il était visible aussi qu'il était d'un entendement au-dessus de ses pareils. Il dévorait tous les livres qui lui tombaient sous la main, et je ne sais pas non plus d'où pouvait lui venir ce goût extraordinaire. Le croiriez-vous, Messieurs ? Je le surpris un jour qui rimait des vers à l'aide d'une vieille prosodie qu'il avait étudiée. Véritablement je ne les trouvai pas mal pour un bambin de cet âge ; néanmoins, je ne suis pas connaisseur, et je me méfiais de ma faiblesse pour cet enfant chéri. Je lui défendis de perdre son temps à des travaux qui veulent de si grands talents ; mais, à ma fête, et dans toutes les occasions, c'étaient de nouvelles poésies où il m'expliquait ses sentiments en son petit langage ; il n'y avait pas moyen de se fâcher.

Il y avait en ce temps-là, tous les ans à Rouen, à Caen et dans d'autres villes de la province, des concours nommés *palinods*, ou l'on envoyait des noëls, des cantiques en l'honneur de la Sainte-Vierge, dont le meilleur

remportait un prix. Jacques commençait à grandir. Il n'y eut pas moyen de l'empêcher de courir. J'étais secrètement flatté qu'un de mes élèves se présentât à cette solennité ; mais je crus devoir tout faire pour l'en détourner. J'étais si loin de prévoir le bonheur qui nous arriva ! Jacques fut couronné ; c'est-à-dire que ses vers avaient été jugés les meilleurs et qu'il était le garçon le plus savant de la province ! Les années suivantes, il se remit sur les rangs, et, chaque année, il remporta de nouveaux prix, en sorte que mon élève, à moi, pauvre magister, fut bientôt connu dans les environs, et, qu'on venait de très-loin le visiter dans cette misérable maison que voici. C'était quelquefois des gens considérables, et nous eûmes l'honneur de recevoir jusqu'au supérieur du séminaire de Rouen. À cette heure, je ne pouvais plus suivre les compositions de Jacques : elles étaient devenues trop profondes pour moi. Je n'ai retenu que le nom de son dernier travail, qui s'appelait *le Génie de Virgile*, et qui fut cause que beaucoup de personnages le pressaient d'aller à Paris.

Mon enfant répugnait à me quitter ; mais, un beau matin, il reçut une lettre d'un libraire de Paris en personne, qui avait ouï parler de son ouvrage, et qui lui proposait les meilleures conditions, s'il voulait le lui porter. Jacques essayait de me cacher sa joie ; je crus voir son bonheur et sa gloire dans cette proposition, et l'engageai moi-même à partir ; je fis de grands efforts, certes, car il m'en coûtait beaucoup ; mais je fis taire mon amitié et toute sorte de voix qui criaient au dedans de moi. Je prenais pour de l'égoïsme ce qui n'était peut-être que pressentiment... — Enfin, un lundi matin, après avoir bien pleuré, bien parlé dans les bras l'un de l'autre, après mille promesses et mille recommandations de nous écrire, de nous revoir, Jacques partit dispos, alerte, son petit paquet au bout d'un bâton, ses cheveux, flottants, son bel habit des dimanches sur les épaules et des rubans neufs à son chapeau. Je l'accompagnai et le vis se perdre dans le fond de la grande route.

Il était si content et marchait d'un pas si léger, qu'il voyagea toute la nuit, à ce qu'il m'écrivit, et, par un beau clair de lune, les cheveux au vent, les yeux levés vers le ciel étoilé, le cœur gonflé de joie et d'espérances, il récitait à haute voix sur les chemins ce passage de sa pièce des *Planètes*, couronnée l'an d'auparavant :

La terre suit ; Mars, moins rapide,
D'un air sombre s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter ;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'Éther.

Le cher enfant était ivre et croyait marcher à la conquête de tous ses rêves. Mon Dieu ! pourquoi-l'ai-je laissé partir ? Je ne vous dirai pas grand'chose de ses premières démarches à Paris ; car il me les cachait dans ses lettres, et personne n'a pu me donner de renseignements là-dessus. Il paraît cependant que les honoraires du libraire, qui s'appelait M. Lacombe, ne purent suffire longtemps à Jacques, et qu'il tomba peu à peu dans le besoin. Je ne devine que trop ses chagrins à cette époque et la douleur que dut lui causer le réveil de ses illusions. Ce que je sais pourtant, c'est que M. de Savine, ancien évêque de Viviers, le protégeait. — Dieu le lui puisse rendre ! — Et que, par l'entremise de ce digne prélat, il obtint une place de commis à l'économat dans l'hôpital Saint-Luc, fondé par un grand seigneur fort riche et fort charitable.

Cet hôpital était desservi par une confrérie de pieuses filles ; mais l'administration en avait été confiée à des laïques, et particulièrement à un économe que le fondateur avait mis à cette place, parce qu'il l'avait vu naître et qu'il était le fils de son cocher. Retenez bien, Messieurs, que cet horrible homme, si dur dans ses fonctions, était le fils d'un cocher. Quant à celui-là, j'ai pris mes informations, je le connais bien, et je suis encore à comprendre comment un digne seigneur avait pu placer quelque confiance en un tel sujet ; mais il est vrai que cet économe était un monstre d'hypocrisie et de servilité. Il faut vous détailler un peu son caractère, afin de vous faire comprendre ce qu'en a dû souffrir mon pauvre élève.

Il s'appelait Lecamus. C'était un grand et gros homme, bouffi et blafard, le front étroit et de petits yeux faux sans couleur et sans éclat, perdus derrière de grands verres de lunettes : rien de ce qui donne un peu d'ouverture et de noblesse au visage. Je pourrais vous le peindre d'un mot, car j'ai beau chercher parmi les vices, il ne lui en manquait aucun. Ce sont des monstruosité que de pareils hommes, et ils sont moins rares qu'on ne croit.

J'ai pensé, depuis, que les assassins, qui ont du moins assez d'énergie pour pousser certaines passions à l'excès, pouvaient bien n'être pas aussi complètement scélérats.

M. Lecamus s'était avancé dans les bureaux à force de basses complaisances pour ses chefs qu'il ne se faisait pas faute de décrier quand il pouvait et de diffamer dans leurs plus secrètes affaires. Gagnant déjà d'assez gros appointements et tirant autant que possible sur le bien du prochain, s'aidant même autour de lui de petites escroqueries plus avilissantes que le vol véritable, usant de tout à sa portée pour ne rien acheter, se refusant ces plaisirs qui plaisent aux jeunes gens un peu généreux ou se les procurant par des moyens honteux, il était parvenu à faire quelques épargnes, et, sous le masque de la religion, il s'était fait donner la main d'une fille avare et disgraciée comme lui, qui l'avait achevé d'établir au-dessus des gens de sa sorte. Vous voyez bien que c'était un de ces hommes qui ne sauraient manquer de faire leur chemin, et cela est bien honteux pour la société.

M. Lecamus se développa tout à son aise dans sa charge d'économe. Jaloux de faire sentir son autorité dans les moindres choses, comme un homme qui n'y est point accoutumé, incapable et paresseux sous une apparence de zèle, il chargeait ses bureaux de besogne dont il se glorifiait auprès de ses chefs, toujours le même avec eux humble et servile, mais prenant sa revanche avec ses inférieurs ; accessible d'ailleurs aux plus détestables flatteries et dupé par les plus méprisables de ses administrés.

Que vous dire de plus ? il était hâbleur, pédant, vantard, lâche quand on parlait ferme, fourbe et retors quand il en voulait à quelqu'un ; les travaillant en sous-main et finissant toujours par les perdre ; faux dévot avec les grands personnages qui l'employaient, obscène et dissolu dans ses paroles avec les hommes du jour, abusant de son autorité en cent façons et ensevelissant bien des scélératesses dans cette administration impénétrable d'un homme en qui l'on a confiance.

Si ces choses-là étaient dans un livre, on ne les croirait pas. Je sais qu'un pareil tableau paraît toujours trop chargé ; mais, malheureusement, il n'est jamais ainsi. On ne saurait creuser trop avant dans la corruption humaine, et tout ce qu'on peut dire de ces caractères odieux est au-dessous de la réalité.

M. Lecamus comprit d'abord que Jacques était un ennemi. Il fut étonné de cette douce et noble physionomie. Je ne sais comment le bruit vint jusqu'à lui qu'il avait écrit des vers. Il le détesta d'abord pour son talent et sa bonne mine, et fut comme ravi de pouvoir du moins rabaisser à son aise ce mérite qu'il enviait.

Jacques avait accepté cette place pour ne pas mourir de faim, et souffrait déjà beaucoup des travaux qu'elle comportait. Il avait besoin plutôt de consolations et d'encouragements. M. Lecamus commença par doubler ses charges avec la dernière rigueur, déguisant ses reproches en des plaisanteries mal feintes ; car j'avais oublié, parmi ses lâchetés, cette façon d'agir qui lui était familière. Il n'osait lancer son venin qu'à couvert, même à un inférieur. Jacques, timide d'abord et ne soupçonnant pas de telles noirceurs, se résigna. Lecamus s'avança sur ce terrain, croyant pouvoir tout oser ; mais Jacques lui parla haut, l'économe eut le dessous, et voilà comment fut déclarée entre eux une haine d'autant plus ardente qu'on la cachait.

M. Lecamus desservait son commis sourdement et n'éclatait contre lui qu'en paroles détournées. Celui-ci affectait une politesse froide ; mais il se révoltait de certaines injustices commises dans la maison, et ne s'en cachait pas. La haine de l'économe s'accrut de la frayeur que lui inspirait un pareil censeur. Dès lors vous ne sauriez imaginer ce qu'inventa sa profonde méchanceté, qui se déguisait de cent façons ; car il redoutait, je ne sais pourquoi, cette supériorité qu'il devinait. Cependant, tout en riant et badinant, selon sa misérable coutume, il commença par rogner peu à peu les honoraires de Jacques, car il circonvenait les chefs à sa guise. Il obtint des règlements plus sévères dans le service des bureaux. S'il y avait des reproches à essuyer, quelques tracasseries à subir, c'était Jacques qu'il choisissait, il en vint jusqu'à mépriser directement son talent d'écrivain et à le plaisanter basement sur le bruit qu'il en avait voulu cacher. Jacques, qui pénétrait cet homme jusqu'à la dernière fibre, et qui le voyait agir tout le long du jour, admirait comment il pouvait exister un assemblage si parfait de tout ce qu'il y a de mauvais et de vil sans que personne en fût frappé. Il y avait sans doute d'autres victimes, mais des hommes grossiers qui ne devinaient rien, qui s'emportaient, et l'on se plaignait simplement de

M. Lecamus comme d'un mauvais supérieur ordinaire. D'ailleurs, à force de renvois et de sourdes mesures, il avait su inspirer une grande crainte.

Jacques s'était ménagé des relations au dehors, dans l'espoir de sortir un jour de cet état. À mesure que ce moment approchait, il prenait plus de libertés, et l'économe baissait le ton, mais n'en travaillait que plus ardemment à se délivrer de lui. Déjà, par ses soins, Jacques était perdu auprès de ses patrons. C'était un paresseux, un débauché, un philosophe, un homme dangereux. Une étincelle fit éclater cette mine.

On avait recueilli dans l'hôpital une jeune et jolie fille malade, et dans le dernier dénûment. Jacques s'intéressait à sa position et profitait de son emploi pour lui procurer quelques douceurs. Elle commençait à peine à se rétablir quand l'économe la renvoya tout à coup, sans lui donner les secours qu'on accordait en pareil cas. Jacques demeura confondu de cette mesure. Cette fille vint le trouver tout en larmes, et lui laissa entendre que l'économe lui avait tenu je ne sais quel odieux discours qu'elle avait refusé d'écouter. Jacques ne put se retenir en cette occasion : il laissa voir son opinion, et, comme l'économe descendait à discuter, il s'emporta au point de lui faire sentir qu'il savait tout. M. Lecamus comprit qu'il y allait de son salut ; il se hâta de prévenir le coup auprès des chefs, tourna sa honteuse action contre Jacques, l'accusa de relations avec cette fille, et leur mit hypocritement le marché en main, disant qu'après ce qui s'était passé, l'on n'avait plus qu'à choisir entre lui, l'économe, et un simple commis déjà si mal famé. Jacques fut renvoyé. Il savait les menées de son adversaire, la renommée qu'il lui avait faite ; il dédaigna de se justifier et quitta fièrement la maison.

Il sembla que la Providence le protégeait en cette occasion ; car, à peine eut-il fait quelques démarches pour améliorer sa position, qu'un de ses poèmes fut imprimé avec grand succès dans le *Mercure de France*, et qu'un illustre académicien, M. Marmontel, crut pouvoir pronostiquer à mon élève les plus belles destinées littéraires.

Jacques remonta au plus haut de sa fortune ; il fut admis dans de bonnes maisons, et les libraires retournèrent lui offrir de l'argent. Le cher enfant s'enivra de ce triomphe et sa première pensée fut d'en écraser son persécuteur ; il croyait venger avec lui mille infortunés, et la société tout entière en démasquant un pareil monstre.

À peine établi dans sa nouvelle liberté, il écrivit contre lui un pamphlet brûlant d'indignation. Ce fut une grande faute, je le sais, bien que le plus pur amour de l'humanité respirât dans cet écrit. De sages amis lui conseillèrent de le supprimer, mais ne le purent obtenir. La plaie était trop saignante et Jacques était trop jeune. Le pamphlet parut et fit un bruit énorme. La conduite et le caractère de cet horrible homme y étaient peints en traits de feu ; tout Paris apprit à le connaître, et ce fut pour lui comme le fer rouge du bourreau. Il ne bougea point de son ombre ; mais il serait impossible de dire la fureur et l'effroi qui cuvaient dans cette vilaine âme. Malheureusement, tout en châtiant ce misérable, le pamphlet ne fit pas du bien à l'auteur.

On n'accorde jamais grande faveur à un écrit de ce genre. Des gens dévots et que je ne veux pas juger, crurent avoir affaire à un faiseur de scandales, si bien que M. Lecamus, qui, du reste, alla gémir partout, demeura dans sa place.

Cependant Jacques fut accueilli à bras ouverts parmi des confrères recommandables ; il travaillait, et on le payait honorablement ; mais parmi ses connaissances il s'en rencontra de mauvaises. Je ne suis pas fort au courant de ce qu'il faisait alors. On a voulu m'insinuer qu'il avait trempé dans la débauche, et qu'il dépensait facilement son gain avec des amis peu délicats et des femmes sans conduite. Oh ! bon Dieu ! ce ne serait qu'une raison de plus de plaindre mon pauvre enfant, qui était trop généreux. Ce qui est certain, c'est que ses complaisances et son bon cœur l'induisirent en de folles prodigalités. On lui prenait à la fois son temps et son argent ; les libraires ne le payaient plus ; des rivaux plus heureux l'obscurcirent ; les protections lui manquèrent. Il m'écrivait cependant de temps en temps pour me rassurer. Une banqueroute acheva de le ruiner. Il se trouva tout à coup accablé de dettes, sans ressources et abandonné de ses faux amis qui l'avaient dépouillé.

Bientôt je ne reçus plus de lettres ; je m'informai, je ne pus rien apprendre de tous ces malheurs que je sus plus tard, et, d'ailleurs, quel secours lui pouvais-je porter, moi qui n'étais point capable d'entreprendre ce long voyage de Paris ?

Mon enfant, harcelé par les créanciers, s'était réfugié à Passy, un petit village près de Paris, où il se tenait caché sous le nom de Laforêt. Mon

Dieu, si j'avais su cela, je crois que j'aurais vendu cette pauvre maison qui m'a vu naître, et ces vieux livres où je lui ai appris à lire, pour l'aller retrouver. Mais il était si fier ! il voulait cacher sa misère et son talent méprisé.

Ce fut une tapissière, honnête femme, à laquelle il devait quelque argent, qui parvint à le découvrir. Dans quel état ? — Je n'y puis songer sans frémir ! — Il était couché sur un grabat, dans un grenier ouvert à tous les vents, sans feu, sans eau et sous la garde d'une vieille femme, qui grondait sans cesse de ce qu'il ne la payait pas. Le pauvre jeune homme se mourait, car le chagrin, le travail, la pauvreté l'avaient accablé de maladies. La tapissière, qui s'appelait madame Lanoue — je retiendrai ce nom-là toute ma vie — le trouva si faible et si ruiné, qu'ils eurent peine à se reconnaître l'un l'autre. La bonne femme, qui l'avait vu jeune et plein d'espérance, fut si touchée de cette situation, qu'elle faillit se trouver mal. Jacques essayait de parler ; mais madame Lanoue, au lieu de réclamer sa dette, se pencha sur le lit, prit la main du malade, et lui dit ces propres paroles, mes bons messieurs, que je n'oublierai jamais :

— Venez chez moi, mon cher enfant ; je ne suis pas riche, mais je ne me pardonnerais pas d'abandonner un chrétien dans le dénûment où vous êtes.

Jacques la remercia d'un regard, et, en effet, elle donna quelque monnaie à la vieille, qui ne demandait pas mieux que d'être débarrassée ; elle enveloppa le malade de ses couvertures, et l'amena chez elle dans une chaise. — Elle était établie en boutique près de l'église Saint-Thomas d'Aquin. — Son mari ne fut pas peu surpris de la voir revenir avec son débiteur en cet état ; mais la charité de cette excellente femme l'emporta sur toutes les représentations qu'il put faire.

Ici le bonhomme s'arrêta, comme il avait déjà fait plusieurs fois, pour essuyer ses yeux. Puis il reprit :

Jacques fut couché dans un bon lit en haut de la maison où restait une chambre dont on n'avait pas besoin, il eut le médecin de la famille et les remèdes qu'exigeait sa maladie. Madame Lanoue montait vingt fois le jour pour veiller à ce qu'il ne lui manquât rien. Elle mettait plus souvent la poule

au pot, afin qu'il eût toujours de bon bouillon. Elle lui procurait des livres qu'il n'avait pas la force de lire, et les douceurs qui conviennent à un malade. Elle le fournissait de linge, d'autant plus méritoire en ces soins maternels qu'elle en avait mille peines, qu'elle prenait sur ses épargnes et se cachait de son mari, lui faisant entendre que cela ne coûtait rien, et qu'il ne fallait point se priver d'une bonne action à si bon marché.

Ce dernier était un brave homme, mais bourru et incapable de ces délicatesses. Cette maladie lui semblait bien longue ; il se récriait de temps en temps sur ce qu'on ne connaissait pas bien ce jeune homme, qui ne méritait peut-être pas tant d'égards. Il découvrit bientôt que sa femme passait de longues heures auprès de lui, et, comme dans sa maladie Jacques conservait une physionomie touchante qui avait je ne sais quoi de remarquable, il craignit sans doute que sa femme ne finît par y prendre trop d'intérêt. Il n'osa, pas toutefois lui en parler, rougissant lui-même de ses appréhensions ; car elle ne lui avait jamais donné le moindre sujet de plainte ; mais, un jour, n'y tenant plus, il saisit le moment où elle était en provision, et monta dans la chambre du malade. Jacques était dans un accès de fièvre. Le tapissier lui expose la gêne qu'il occasionne, et l'engage à demander lui-même de quitter la maison. Jacques l'entendit sans doute, mais il n'eut pas la force de répondre, et tomba dans un profond évanouissement. Le tapissier se hâte d'en profiter, fait monter deux crocheteurs avec une civière, les charge du malade, et leur dit ces deux mots qui ne réveillèrent pas mon pauvre enfant :

— À l'hôpital Saint-Luc !

Voilà de ces événements qui feraient douter de la Providence ; il semblerait que l'esprit du mal les dispose pour le triomphe de ses enfants sur tout ce qu'il y a de beau et de bon sur la terre ; mais Dieu permet sans doute qu'ils arrivent pour la plus grande perfection de ceux qui sont à lui, comme aussi pour le complet aveuglement de ceux qu'il abandonne sans retour. Il est plus sévère pour un de ses fidèles un moment égaré que pour des méchants à jamais perdus. Malheureux les gens qui ne cherchent point en toute chose une preuve de sa justice ! Mais il me siérait bien de ne pas imiter mon enfant, qui dut souffrir comme un martyr, et qui néanmoins s'anéantit devant la divine volonté, ainsi que vous le verrez.

On le déposa dans une cour, et, comme on levait la couverture pour les formalités d'usage, l'air vif le ranima. Il regarda autour de lui la grande façade du bâtiment et un triste bouquet d'acacias que le vent berçait sous ses froides murailles. Il s'agitait comme un homme qui rêve, et semblait chercher le sens d'une inscription en grosses lettres qu'il y avait devant lui au-dessus d'une arcade. Il se retourna enfin vers un monsieur habillé de noir qui se tenait debout à ses côtés et retomba sur ses matelas en poussant une plainte. C'était M. Lecamus, qui l'avait d'abord reconnu. Les porteurs, n'ayant pas d'autre instruction, déclarèrent que le malade s'appelait Laforêt ; mais l'économe, les reprenant alors, s'écria d'un air de triomphe :

— Vous vous trompez, braves gens.

Et il leur dit tout au long les noms et prénoms de Jacques.

— Parbleu ! ajouta-t-il, je le connais bien !

Jacques fit signe qu'il voulait parler et confirma aux porteurs qu'en effet, cet homme avait raison et que le nom qu'il avait dit était le sien.

M. Lecamus était dans cet état où les plus grands désirs sont dépassés. Il ne lui restait rien à faire. Sa vengeance, si raffinée qu'il la voulût, allait encore au delà de ce qu'il eût rêvé. Il était pour ainsi dire embarrassé de sa victoire, et se contentait de considérer Jacques avec un sourire qui était bien le comble de la haine assouvie et le pire des tourments qu'il pût imaginer. Enfin il voulut bien désigner la salle et le lit où l'on devait porter le malade.

Je ne sais si les médecins déclarèrent aussitôt que la maladie était mortelle et si l'économe se regarda comme pleinement satisfait ; mais il faut lui rendre cette justice, qu'il ne fit pas subir à Jacques les mille cruautés qu'il avait à sa disposition. Mon pauvre élève fut aussi bien traité qu'un mendiant ordinaire. Il eut son lit et sa soupe et ses ordonnances comme tous les malades. Seulement M. Lecamus, sous prétexte de faire sa ronde, passait tous les matins devant son lit avec son impitoyable sourire, et Jacques l'entendait souvent qui disait aux gens qui l'accompagnaient :

— Voilà ce que c'est que de faire des vers contre les honnêtes gens. Cela ne porte pas bonheur.

Jacques détournait le visage comme Notre-Seigneur quand on lui présenta le vinaigre et le fiel, et se cachait en priant dans ses couvertures. Ce supplice dura deux mois ; Dieu seul a pu savoir ce qu'il étouffa dans son

cœur de douleurs, d'orgueil révolté et d'illusions les plus chères, les plus opiniâtres, durant cet espace de temps. Mais il sentait que sa fin était proche. Les médecins, voyant qu'il avait du courage, ne lui cachaient pas son état. Il s'entretenait tous les jours avec l'aumônier, se purifiant peu à peu, et se détachant comme un vrai chrétien des choses de ce monde. Ce fut alors qu'il m'écrivit sa dernière lettre, que je reçus, mon Dieu ! quand il n'était déjà plus. Cependant une pensée le troublait encore, et il demandait tous les jours à Dieu la force d'accomplir un dernier sacrifice. Enfin, un matin, — ce fut sans doute une inspiration du ciel, — après de longues méditations qui durent être une lutte suprême, il se leva sur son séant et demanda qu'on envoyât chercher l'économe.

L'aumônier était à ses côtés.

M. Lecamus se présenta d'un air gauche, et comme embarrassé. Jacques l'accueillit avec un sourire aimable et rayonnant.

— Monsieur, lui dit-il, je vous ai bien offensé : Je m'en vais paraître devant Dieu, qui prendra pitié de moi, je l'espère, et je ne veux pas laisser de ressentiment parmi les hommes ; n'imiterez-vous pas sa bonté ? Je vous prie de me pardonner comme je vous pardonne ici, du profond de mon cœur. Voulez-vous me donner votre main ?

L'économe, confus, hésita ; mais Jacques l'aidait avec tant de douceur et d'égards, qu'il lui livra sa grosse main, que le malade serra dans les siennes.

Jacques se sentit soulagé, murmura encore quelques paroles, quelques noms où le mien sans doute se trouva mêlé, et expira, les yeux fixés sur le crucifix qui était au pied de son lit.

Le maître d'école ayant fait un effort pour achever, se mit à pleurer.

— C'était le 6 mars 1767, ajouta-t-il ; je reçus, quinze jours après, son extrait mortuaire et beaucoup de ses papiers, qui sont là dans une cassette.

— Mais, s'écria l'un de nous, quel était donc ce poète ?

— Oh ! dit le bonhomme, il y en a beaucoup qui sont morts ainsi.

— Comment donc s'appelait celui-ci ?

— Vous l'appellerez, si vous voulez, comme il se faisait appeler, Jacques-Charles-Louis Clinchamp de Malfilâtre.

PERDRIEL

Je marchais le long d'une grande avenue, assez éloignée du centre de Paris, mais où l'on voit encore, de loin en loin, quelques boutiques.

C'était le matin ; il faisait beau temps, nous étions au commencement de mai. J'allais nonchalamment, sans songer que j'étais sorti pour gagner de l'appétit par un vif exercice, et mes yeux tombèrent sur le vitrage d'un libraire qui donnait à lire des gazettes et des romans.

Je m'amusai à regarder les affiches ornées d'images qui annonçaient les ouvrages nouveaux ; la dernière surtout m'arrêta. C'était une grande figure de diable peinte au milieu des nuages et entourée d'autres petits diabolins. On voyait au-dessous je ne sais quel sujet allégorique, et puis à l'entour de la lithographie était écrit, s'il m'en souvient, en caractères d'imprimerie assez bizarres : physiologie du diable.

Diable ! me dis-je à moi-même, voilà qui est fort ! Jamais on ne prouva mieux, qu'à propos de l'esprit malin, qu'on ne parle de rien tant que de ce qu'on ne connaît point, il existe prodigieusement d'ouvrages sur ce sujet. On a beaucoup vu, beaucoup entretenu, beaucoup décrit le diable. On l'a fait parler, on l'a fait écrire. Mais combien les témoignages sont divers, combien singuliers, combien contradictoires ! Et quel dommage !

Et je me rappelai l'innombrable quantité de livres, qui de près ou de loin touchent à Satan.

Je considérai de nouveau le portrait de ce diable-ci. C'était la plus ancienne, la plus connue et la meilleure figure de diable. Deux yeux ronds et bridés, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, un nez crochu, des cornes, des membres velus et bien musclés, des griffes aux pieds et aux mains, une longue queue qui serpentait dans le fond, l'air plutôt bête que méchant, mais surtout étonné... étonné je ne sais pourquoi... il en avait mille raisons... c'était peut-être un hasard de l'opération lithographique ; mais

enfin la naïveté, l'ébahissement, la plus parfaite bonhomie se peignaient sur ce visage diabolique.

Il était bravement campé parmi les nues, comme j'ai dit, les bras et les jambes écarquillés dans une attitude de matamore, pour répondre aussi décemment que possible à l'idée que le peintre et le public devaient avoir de lui.

Les diabolotins étaient faits à son image, mais on les avait visiblement moins soignés ; ils me parurent moins dangereux que ces bonbons emmaillotés de papier qui portent leur nom et qui donnent la colique aux enfants.

Je daignai à peine les examiner, et je reportai mes yeux sur le diable en chef.

Je réfléchis à tout ce qui s'appliquait, dans l'esprit des hommes, à cette figure chétive qui n'était que disgraciée ; je songeais à tout ce qu'on lui faisait dire ou faire, aux noires intrigues, aux rôles innombrables, aux méchancetés laborieuses dont il était accusé, à l'exécration générale et traditionnelle dont il était l'objet, aux malédictions dont on l'outrageait chaque jour ; et tout à coup, ramené à la physionomie débonnaire, à cette triste grimace, à cette pose contrainte que j'avais sous les yeux, je m'écriai :

— Ils en ont menti ! pure calomnie ! l'honnête homme de diable ! malheureuse créature ! honni soit le premier butor qui t'a posté dans cette attitude de rôti-seur d'hommes.

J'éprouvais dans toute leur force ces sentiments de retour et de tendresse qu'inspire un innocent longtemps accusé et qui sont, comme on sait, d'autant plus vifs et plus emportés, qu'on en avait de plus opposés.

Je m'en allai en rêvant à ce bon diable et je n'y rêvai pas longtemps. Le déjeuner suivit, et puis la lecture des journaux qui détournèrent ma commisération sur sept à huit assassinats et sur les écrivains qui les racontaient ; et puis enfin les occupations de la journée.

Il m'arriva même, ce jour-là, de faire une rencontre assez singulière, digne de toutes mes réflexions, et que je m'étais bien promis de noter ici.

Que dis-je ? je la trouve là tout au long décrite sur mon brouillon ; mais décidément je la passe par un reste de respect pour cette règle de l'unité que

je vois partout méprisée à présent, et qui n'en est pas moins inséparable de toute composition passable. Réfléchissez-y comme moi, et vous finirez par découvrir qu'elle est pleine de sens, comme toutes les règles du monde.

Je réserve donc ma rencontre pour un autre endroit ; faites-m'en souvenir : c'est l'histoire d'une femme, d'un soldat et d'un ouvrier en casquette de peau de loutre, préconçue et rétablie à grand renfort d'inductions, comme un monstre fossile, d'après leur allure et leur contenance respectives, en passant à neuf heures et demie sur les boulevards. Car, pour dire toute la vérité, je ne fis que les entrevoir en passant. Ils allaient d'un côté et j'allais de l'autre.

Le soir je trouvai sur ma table de nuit, en rentrant, une liasse de vieux journaux froissés et crasseux, mais soigneusement repliés et rangés par ordre de dates.

J'allais jeter ces chiffons où il convenait, quand je me rappelai fort à propos la conversation que j'avais eue la veille avec M. Blondel, homme estimable, déjà mûr, encore garçon, qui mange en paix son petit revenu et qui m'honore de son amitié.

Il me dit tout à coup, je ne sais à quel sujet :

— Avez-vous lu le... ?

Il cita le titre d'un roman publié en guise de feuilletons et qui faisait fureur. Je répondis que non, comme il est vrai.

Il se fit dans la physionomie de cet honnête homme un changement que je renonce à peindre et dont je ne puis rien dire, sinon qu'il marquait le plus vif, le plus prompt, le plus compatissant étonnement.

Les sourcils, chassant devant eux les plis du front, remontèrent jusqu'à la racine de ses cheveux, sa bouche quitta la ligne horizontale pour la perpendiculaire, son cou s'allongea, son nez prit je ne sais quelle forme plus aiguë, et ses yeux s'arrondirent en me dardant un regard fixe et perçant.

— Vous n'avez pas lu le ?...

J'avoue que cet air, ce regard et cette parole me firent éprouver quelque confusion.

Je pensai que lui, qui parlait, n'avait peut-être pas lu tout Pantagruel et cela me consola.

Je suis tout à fait rassuré, surtout depuis que j'ai parcouru les feuilletons dont il parlait.

Il me lâcha là-dessus son flux de questions, interrogations douteuses qu'on pourrait indifféremment flanquer de points d'admiration.

— Mais comment !... mais pourquoi ?... tout le monde a lu ça ! etc., etc...

Il me fut absolument impossible, en effet, de dire pourquoi je n'avais pas cet ouvrage.

— J'ai la collection complète, je vous l'enverrai. Et je retrouvai sur ma table de nuit cette collection, que M. Blondel avait eu la bonté de m'apporter lui-même. Prévenant, gracieux, mais dangereux et irréfléchi prosélytisme !

Ma prière faite, je me couchai, et j'ouvris la liasse, me promettant bien de souffler à temps ma bougie.

Cette vieille et mauvaise habitude de lire tous les soirs dans mon lit fait l'unique tourment de ma bonne Desfontaines, qui compte chaque matin me trouver grillé sous mes draps, elle me l'a prédit cent fois. Il est vrai que je m'endors souvent sur mon livre, mais en vérité il n'y a pas toujours de ma faute.

Je me mis donc à lire...

Ô l'abominable lecture !... L'auteur, je pense, ne me saura pas mauvais gré ; je ne veux m'en prendre ici qu'au sujet.

J'avais à peine passé les premiers chapitres, que j'eus devant les yeux la vision récapitulative de tout ce qui s'est jamais écrit de plus rebutant sur la sanglante canaille des bagnes.

Ce n'était qu'apparitions horribles, coups de stylet donnés dans l'ombre, mares de sang sur les grands chemins, cadavres traînés dans l'eau, débauches, crimes et supplices.

— Eh quoi ! dis-je, voilà donc pour aujourd'hui le livre à la mode. Cela était si frappant, si glacial, si épouvantable que je m'endormis paisiblement.

Comme j'étais dans le premier sommeil, on frappa deux petits coups à la porte de ma chambre.

Je r'ouvris à demi les yeux et j'entrevis à travers mes cils, il m'en souvient bien, la faible clarté de ma veilleuse.

Je ne pus croire qu'on eût laissé monter à cette heure et je me retournai sur mon oreiller.

Cette fois j'entendis deux nouveaux coups fort distinctement.

— Entrez ! criai-je.

La clé tourna dans la serrure, et je vis entrer un homme qui me fit fort poliment des excuses.

— Attendez, monsieur, lui dis-je, que je sache à qui j'ai l'honneur de parler ; mais cependant asseyez-vous de peur de vous cogner aux meubles.

L'homme balbutia de nouveau quelques politesses et ne bougea plus.

Tout à coup l'extrait le plus rapide, le plus lumineux, le plus substantiel de ma lecture me repassa comme un éclair dans l'esprit, et je sentis un frison, mais je surmontai cette faiblesse. Je saisis dans la boîte une de ces allumettes récemment inventées, si commodes, et qui causent tant d'incendies, je la frottai sur le couvercle de la boîte.

— Eh ! eh ! prenez garde, dit l'homme en se reculant, vous allez mettre le feu.

En effet, l'explosion de l'allumette fut si vive et si prolongée que j'en fus tout ébloui.

Cette explosion fut suivie d'une flamme étrangère comme si quelques papiers avaient pris feu. Le tout fut accompagné d'une odeur de soufre bien connue.

Je rallumai mes bougies et j'examinai mon visiteur. Je ne le connaissais point, mais je vis une figure bien capable de dissiper ma frayeur pour peu qu'il m'en fût resté.

C'était un homme d'environ soixante ans, de petite taille, assez replet, un peu chauve, avec un reste de cheveux grisonnants et mêlés d'un blond fade ; le teint rougeaud, le nez gros et retroussé, les sourcils plaisamment tirés l'un vers l'autre, et une bouche mal coupée qui laissait voir le vide laissé par deux dents incisives, ce qui était cause que la prononciation de cet homme était vicieuse. Il sifflait et zézayait en parlant.

Il portait sur le nez dont j'ai parlé, une belle paire de lunettes rondes à larges branches d'acier.

C'était enfin une physionomie ouverte, sereine, la plus bourgeoise du monde, et qui ressemblait en tout à celle d'un farceur célèbre aux boulevards.

Il était vêtu d'un habit marron fort propre et d'une forme un peu vieillie, d'un pantalon trop court et d'un gilet de piqué jaune. Une longue chaîne de montre se balançait au-dessus de son gilet et un grand col se déployait autour de ses oreilles, il tenait un parapluie à la main.

— Monsieur, me dit-il d'abord, je vous demande la permission de garder mon chapeau sur la tête ; j'ai les cheveux clairs, le cerveau fort délicat et je m'enrhume aisément.

— Monsieur, faites-moi le plaisir de vous asseoir. Est-ce qu'il pleut ?

— Je le craignais. Il est tombé quelques gouttes ; mais mon parapluie est sec. Je n'ai pas l'honneur d'être connu de vous ?

— Il est vrai, monsieur.

— Avant tout je vous demande pardon de me présenter chez vous à pareille heure. Je ne puis sortir le jour sans souffrir des insolences de la part des petits polissons ; il n'est pas rare qu'on en vienne aux voies de fait, sous prétexte que mes habits sont anciens. Chacun tient à son goût et à son temps. Vous comprendrez ces avanies quand vous saurez qui je suis...

Je brûlais de le savoir. Il me regarda d'un air confiant.

— Je vous dois compte aussi du motif de ma visite. Vous avez, monsieur, devant les yeux l'exemple le plus illustre et le plus déplorable des méchancetés humaines, la victime des calomnies les plus noires, les plus anciennes, les plus répandues qui aient jamais souillé la face du monde, et, par conséquent, l'être le plus malheureux, le plus indignement persécuté et le plus impatient de sortir de cet état... Je viens implorer votre assistance... Je sais que vous vous mêlez d'écrire et je vous ai choisi entre tous vos confrères, non que vous ayez plus d'esprit et de talent... je ne suis pas en état d'en juger... mais parce que j'ai pour vous une estime particulière... et puis aussi parce que ce matin... vous souvenez-vous ?... ce matin... il vous est venu une pensée excellente, un mouvement de charité...

— Vous êtes bien bon, interrompis-je avec timidité.

— Vous n’y êtes pas ? reprit-il... Ce matin... dans cette grande allée qui mène... devant une image...

— Ah ! m’écriai-je, en me rappelant ma pancarte et mes réflexions sur le triste diable qu’on y avait peint.

Je ne laissai pas d’être étonné que mon interlocuteur fût si bien instruit d’une pensée que je ne me souvenais point avoir communiquée à personne dans le cours de la journée.

— Oui, reprit-il, vous êtes un brave homme, et vous avez entrevu la vérité sur mon compte par un effort de compassion : c’est la première fois que cela m’est arrivé. Ah ! que les bons cœurs font les grands esprits ! Je vous dirai donc, pour vous rassurer au plus tôt, que je m’appelle dans le monde M. Perdriel ; je demeure rue Vanneau, n° 39.

— Dans ma rue.

— Précisément. Et voilà ce que je suis, du moins en apparence...

— Comment diable ! dis-je ; mais qu’êtes-vous en réalité ?

— Vous auriez peut-être peine à le croire... J’aurais voulu vous préparer..., et j’aimerais mieux vous dire ce que je ne suis pas... ; car je ne suis pas un homme comme vous.

— Ni une femme, apparemment ?

— Ni un ange, reprit-il en soupirant.

— Je ne l’aurais pas dit.

— Je ne suis pas un dieu, dit-il encore.

— Ah ça ! m’écriai-je en riant, vous êtes donc le diable ?

— Il est vrai, vous l’avez dit, répliqua-t-il avec un nouveau soupir ; c’est au moins le nom qu’on me donne.

Je pensai qu’il était fou, et je tombai dans une alarme tout autre que celle que l’on pourrait croire.

— Ah ! me dit-il, j’ai parlé trop tôt, je vais éveiller dans votre esprit toutes les folles idées qui courent le monde à mon propos, tandis que je viens vous les ôter et les ôter aux autres par votre moyen. Avant tout, voyez,

monsieur, je vous prie, si j'ai la tournure admirable dont on vous a parlé ?... Hélas ! vous n'avez devant vous qu'un père de famille infortuné qui ose à peine se faire connaître à ses enfants et à ses meilleurs amis, un malheureux qu'on a calomnié de toutes parts et de toutes façons sans pouvoir obtenir justice. L'histoire de mes malheurs est aussi vieille que le monde et aussi mensongère que celle de tous les peuples réunis. Mais il faut vous dire pour qui l'on me donne avant d'exposer ce que je suis véritablement. Et d'abord, on m'a fait une réputation de méchanceté qui..., vous en jugerez, monsieur, car je m'indigne... Croiriez-vous, avant toutes choses, qu'on s'est imaginé de me déguiser en serpent à l'origine du monde pour tromper de pauvres gens dont je n'avais souci ? Cela ne valait pas le bruit que l'on a fait. J'ai un grand ami, serpent de paroisse à Palaiseau, et qui n'a que le défaut de boire, voilà tout. Après quoi l'on a dit en plusieurs pays que j'avais des pieds de bouc.

On tient absolument à ce que je ne puisse pas mettre d'escarpins ; en voici une paire, monsieur, que je porte depuis trois ans, je ne puis les user. Je vous recommande l'honnête homme qui me les fait. En d'autres lieux, on m'a dépeint sous je ne sais quelle forme de satire. Il n'est pas un être bizarre ou malfaisant, un monstre réel ou imaginaire auquel on n'ait prêté mon nom. Il est vrai qu'en beaucoup de contrées on m'a fait l'honneur de m'adorer, mais sous des formes si burlesques et si disgracieuses, qu'en vérité l'on ne saurait en être flatté. Et pour qui veut-on me faire passer, s'il vous plaît ? Ne voilà-t-il pas de jolis magots que ces idoles de la soi-disant héroïque et raisonnable antiquité ! On vous a rebattu les oreilles de cette troupe de garnements : je m'abstiendrai de les qualifier. N'est-ce pas aussi quelque chose de rare que les têtes de chiens de l'Égypte, les mannequins millipèdes de l'Inde, les soliveaux mal taillés de l'Océan Pacifique et la ménagerie Scandinave ?

J'ai été plus touché du culte de Mahomet, en ce qu'il était plus spirituel. Luther et Calvin ont encore mieux déguisé l'hommage délicat qu'ils m'adressaient. J'aurais été surtout chatouillé des honneurs pompeux que le peuple français entreprit de me rendre, sous les beaux noms de Liberté et de déesse Raison, au moment qu'il se croyait le plus éclairé sur la politique et sur toutes choses ; mais, au fond, cela était-il encore si consolant, et n'avais-je pas tout lieu d'en être profondément dégoûté ? Et je ne vous

montre là que le bon côté de ma malheureuse condition. Vous dire, mon bon monsieur, quel crédit on m'accorde dans ce monde et dans l'autre, cela est si extravagant qu'on ne saurait dire où cela s'arrête. Et si j'avais le moindre pouvoir, je commencerais par empêcher qu'on me hue aux quatre coins du monde et qu'on ne fasse peur de moi aux petits enfants ; car, vous le savez aussi bien que moi, mon cher monsieur, il n'est point d'injures ni de malédictions où mon nom ne se trouve mêlé. Il n'est point de charretier en colère qui ne s'en prenne à moi, s'il parle à ses chiens ou à ses chevaux. À tout propos on m'interpelle, on m'apostrophe, on m'accuse, on me prend à témoin dans les cas désespérés, et l'on me somme, avec une dérision particulièrement insultante, d'emporter tout ce qu'il y a dans le monde de mauvais, de maussade, d'ennuyeux et de maladroit.

Il n'est point de faiblesse, de faute, de crime dont on ne me charge. Si un homme forfait à l'honneur, si une femme déshonore sa famille, si le domestique trahit son maître, si les époux se trompent, si des butors font de mauvais livres, si le citoyen assassine son roi, si les ministres assassinent le peuple, si les magistrats prévariquent, si les marchands volent, on dit que je les ai tentés : cela est si commode ! Mais n'en croyez rien, monsieur, et comptez seulement que les hommes sont bien mauvais. Le domaine du mal s'est tellement agrandi sur la terre qu'il a fallu lui trouver un intendant, un gérant responsable, et c'est moi qu'on a choisi.

En l'écoutant parler, et surtout en ajoutant mes propres réflexions à ses paroles, je ne pus retenir plus longtemps cette détestable plaisanterie qui m'était venue naturellement vingt fois à la bouche, et qui m'échappa de la meilleure foi du monde.

— Pauvre diable ! soupirai-je. Je fus tenté de lui en demander pardon, mais il était trop animé pour y prendre garde.

— Et puis, monsieur, est venue, brochant sur le tout, la bruyante cohue des écrivassiers qui a étendu le scandale. Tout récemment encore, un homme de réputation a voulu me parodier après tant d'autres sous le nom de Méphistophélès ; mais ce Méphistophélès n'est qu'un pédant et qu'un sot, un diable littéraire, imaginé par un homme de lettres endiablé. Nous n'avons pas, nous autres, tant d'esprit que cela, Dieu merci ; on nous en prête prodigieusement pour perdre les hommes, cela est bien inutile, les hommes se perdent bien tout seuls, ils ne demandent pas mieux.

Rassemblez donc tous vos souvenirs sur mon compte, et rabattez-en. Eh quoi ! monsieur, est-ce que le cœur ne vous le dit pas, que l'idée qu'on a de moi dans le monde est trop vieille pour ne point avoir subi quelques changements ? Les hommes de bon sens ne sont-ils pas las de cette figure qu'on me fait faire depuis tant de siècles ? Est-ce que mon empire n'a pas dû passer comme les autres ? Est-ce que vous ne sentez pas que mon influence a dû nécessairement s'affaiblir avec le progrès de toutes choses ? Et d'abord, rappelez dans votre esprit les hideuses images qu'on fait de moi ; remettez-vous devant les yeux ces cornes, ces griffes, ces caricatures monstrueuses, et dites-moi si je ressemble le moins du monde à ce portrait ?

En disant ces mots, mon visiteur se leva et tourna deux fois sur lui-même, d'un air piteux, pour me faire voir toutes les grâces inoffensives de sa personne. J'étais plus que convaincu de sa bonhomie, de sa franchise, et j'admiraï de l'avoir deviné dès le matin même.

— Et quant à ma condition présente, reprit-il, elle est au grand soleil, il ne tient qu'à vous de la vérifier. Je demeure ici près, je vous l'ai dit ; je suis rayé des contrôles de la garde nationale parce que mon âge m'a de droit dispensé de ce service, mais je remplis avec zèle tous mes autres devoirs de citoyen, je paye régulièrement mes petites impositions.

Je professe en toutes choses les opinions les plus modérées. Informez-vous dans le quartier, je n'ai pas un sou de dettes. J'ai désormais borné mes désirs aux jouissances de la vie privée et de la famille. Je vis tout doucement de quelques économies amassées dans le commerce des esprits. Je jouis en outre d'une petite pension de retraite obtenue après quinze ans de service au ministère de l'instruction publique. Mes concitoyens ont honoré mon repos de leur confiance. Je suis membre du bureau de bienfaisance et mon portier vous dira que je mène la vie la plus régulière et la plus discrète. Je rentre pour l'ordinaire à neuf heures et demie en toute saison.

Il s'arrêta, et lisant sans doute sur mon visage les objections sans nombre qui s'élevaient dans mon esprit contre mon premier avertissement :

— Ce n'est pas, reprit-il que je prétende absolument démentir des traditions universelles et si respectables par leur ancienneté, les arguties des hérétiques et des pédants les plus subtils viennent se briser contre les

autorités de ce genre. Moi-même je n'y saurais mordre. Ce n'est point que je veuille passer pour un saint. Il y a du bon dans ce qu'on a dit : il est bien vrai que j'ai pris beaucoup de peine à peupler cet enfer dont on vous parle légèrement, mais je vous assure à ce propos que c'est un vilain et ennuyeux endroit.

Il suffit de vous dire que tous les mauvais écrivains et la plupart des savants s'y trouvent. Il est bien vrai que j'y ai passablement réussi. Mais il y a de cela des siècles.

C'était en des temps de vigueur et de sainteté, dès le premier âge du christianisme, quand je vis succéder au badinage du paganisme la loi pure et sévère du fils de Dieu. Alors, je l'avoue, je conçus de terribles inquiétudes. La ferveur des premiers chrétiens m'étonna. Le flambeau de la vérité rayonnant dans les mains des pères de l'Église et jetant de tous côtés sur le monde ses magnifiques clartés, me menaçait jusque dans mes antres de ténèbres. Les solitaires me donnaient aussi bien de l'occupation. Ces enragés de chrétiens ne cédaient pas aisément, il fallut batailler. Je ne puis vous dire combien de fois je me brûlai les doigts aux flammes des bûchers, où tant de martyrs expiraient en chantant les louanges de Dieu, je crus un moment mon procès perdu. Un peu plus tard encore, quand je vis s'achever, sous l'inspiration chrétienne, ce magnifique édifice de l'Europe ; quand je vis mettre en vigueur les principes naturels et véritables des sociétés, quand je vis le mouvement lent et grave de la science seconder la religion et menacer de l'étendre jusqu'aux dernières limites de l'univers, je l'avoue encore, je me démenai diablement. Je ne veux renier ici aucune des horribles formes sous lesquelles il plut au moyen-âge de me représenter dans ses peintures et ses légendes. C'était encore le temps des saint Bernard, des saint Dominique, je n'avais point à perdre une minute non plus qu'à choisir mes moyens. Des hommes comme Charlemagne et saint Louis ne me laissaient point amuser.

Les croisades surtout m'épouvantèrent et je crus un moment qu'on allait m'ôter le croissant qui était mon seul os à ronger. C'est à peine dans ce travail si j'attrapais par-ci, par-là l'âme de quelque moine hypocrite, de quelque prince libertin et imbécile qui entendait la religion à sa manière et croyait tout arranger par de vaines pratiques. C'est à peine si je suscitais quelques petites hérésies dans de pauvres têtes et si je détournais ça et là

dans l'erreur quelque cervelle enthousiaste et orgueilleuse. Encore, Dieu le sait, cela me coûtait-il assez ; car le fond du peuple était bon, nous nous tenions alors dans les bibliothèques. Il est incroyable combien nous avons soufflé d'âmes sur les marges des in-folios ; j'atteignis ainsi, vivant au jour le jour malgré mes efforts, la fin du quinzième siècle.

Mais dès que j'eus glissé par bonheur dans le cœur de Luther le goût du vin et de la débauche, dès qu'il eut impunément exprimé sa doctrine, dès qu'il eut des sectaires et des imitateurs, tout changea de face, je commençai à respirer, je vis mes affaires se rétablir à vue d'œil, sans que j'eusse à l'avenir le soin de m'en mêler. L'imprimerie me servit pour le moment. Le relâchement se glissa de lui-même dans les États, les conséquences d'une première révolte se développèrent admirablement dans tous les esprits. Les rois s'accoutumèrent à ne plus dépendre que d'eux-mêmes, les peuples à ne plus dépendre des rois. Tous les droits et tous les devoirs furent contestés. La décadence prit le mors aux dents. Je n'avais plus qu'un coup d'épaule à donner de temps à autre, car c'est à peine si quelques grands hommes, quelques corps religieux résistaient à mes progrès. Une compagnie célèbre qui s'éleva dans ce péril me fit trembler un moment et me disputa chèrement la victoire ; mais j'avais des amis dans les parlements, à la cour, dans le clergé. Je fus vainqueur successivement sans efforts, dans une multitude de petits combats, et enfin éclata la révolution française.

Mais depuis ce temps-là je n'ai plus absolument rien à faire ; on a pourvu à tout. Et tout était si bien préparé à l'avance, que la révolution s'est faite sans moi. Le jour où l'on a tranché la tête au roi Louis XVI, sous ce prétexte si connu qu'il était bon mais faible, je faisais la haie sur le passage du cortège avec trois cent mille modérés comme moi qui n'avaient osé s'en dispenser. À la vérité j'aurais pu désirer pour tout le mal que je désirais aux hommes, que le gouvernement de 93 durât longtemps ; mais vous reconnaîtrez en examinant ce qui s'en est suivi que je n'ai pas perdu au change. En effet, monsieur, considérez les régimes qui se sont succédé, examinez nos institutions et la société en laquelle nous vivons. Qu'aurais-je à faire là-dedans ? non-seulement on fait le mal, mais on a perdu même l'idée du bien. Autrefois nous livrions bataille à la probité d'un homme politique, aujourd'hui ils n'en ont plus.

— Pourquoi tenterions nous un officier public de voler ? Il n'achète sa charge que dans ce but. Mon plus grand obstacle était l'éducation qu'on donnait aux enfants dans les pays chrétiens. Les universités, à l'heure qu'il est, leur enseignent tout doucement des dogmes dont je serais jaloux. Les mauvais germes déposés partout, se développent admirablement sans moi. Les principes politiques sont si bien pris à rebours qu'il y a des lois pour consacrer certains désordres. Le trouble est dans les familles, sauf meilleur avis, pour vingt ou trente générations. Tous les crimes, toutes les folies que je goûtais fort sont en honneur, en pleine et libre activité. On a réduit la religion à tel point, que ceux qui en ont conservé quelque pratique, s'en cachent avec soin comme d'une faiblesse. Ai-je besoin, je vous prie, de rien souffler à vos écrivains ? J'admire plutôt le mal inattendu qui coule de source sous leurs plumes. J'en connais surtout de petits qui m'étonnent ; ils ne savent point encore la grammaire qu'on les voit déraisonner comme de vieux coquins.

Six cents journaux, trois cents théâtres, tous les bras, toutes les têtes se chargent de corrompre le peuple à ma place.

Enfin, monsieur, je vous le répète, ma tâche est remplie, j'ai pris ma retraite, je me suis tout à fait rangé, et je suis depuis cinquante ans, je l'ose dire, le plus honnête homme du royaume. Je suis désormais, et depuis longtemps, un bon rentier, excellent citoyen, membre de diverses associations philanthropiques et souffrant plus que je ne saurais dire de ces calomnies inutilement poursuivies à mon sujet. Je viens vous demander votre appui. Je sais, monsieur, que votre plume compatissante s'est exercée déjà sur quelques malheureux injustement flétris par des préjugés. Répandez donc les vérités qui me concernent et qu'on me laisse enfin tranquille !

Je le plaignis avec franchise, et je lui marquai mon intérêt en lui offrant de se rafraîchir, lui laissant voir que je ne dédaignerais pas de boire avec lui. Je suis homme à souper avec le bourreau, de peur de le désobliger.

— Maintenant, monsieur, reprit-il, s'il vous faut encore quelques détails, je vous apporterai mes papiers, je ne crains point que l'on sache comment je vis : je n'y puis que gagner l'estime des âmes honnêtes.

— Touchez-là, dis-je, les bonnes gens s'entendent à demi mot.

— Voici donc, monsieur, le service que je vous demande. Si vous vous intéressez véritablement à ma position, parlez pour moi, écrivez, faites cesser cet état ridicule, détruisez ces calomnies en ce temps de paradoxes ; il me semble, ou je ne m’y connais pas, que c’est là une bonne fortune pour un écrivain, et je m’étonne même que personne n’y ait encore songé.

— Ne mentez pas à votre cause, repris-je. Il s’agit d’une belle et bonne vérité et je ne manquerai pas de la répandre.

— Monsieur, je vous devrai la vie ! commencez donc ; je reviendrai vous voir, et je fournirai à mesure tous mes documents. Il est déjà tard, adieu ; permettez-moi de serrer la main loyale qui va prendre ma défense.

— De grand cœur. Ma servante est couchée, mais je vais vous éclairer moi-même.

— Je ne souffrirai pas que vous vous dérangiez. Il me serra la main et disparut avant que je fusse levé. Le lendemain, comme un cri partait auprès de mon lit, je me réveillai en sursaut, et je vis ma pauvre Desfontaines qui rangeait, frottait, nettoyait en frappant des mains et en grondant tout bas, ce qui lui est assez ordinaire pour que je ne doive plus m’en alarmer.

— Monsieur, me dit-elle...

— Laissez-moi, dis-je, j’ai bien autre chose à songer... J’étais trop occupé de la conversation de la veille, qui me revint aussitôt à la mémoire.

Je m’étonnais, en y pensant, de ne pas avoir été plus frappé dans le moment même. Je ne m’abusai pas et je vis là un sujet de longues réflexions et de grandes perplexités dans ce premier instant où l’esprit lutte encore avec le sommeil. Toutes mes croyances, toutes mes opinions anciennes furent ébranlées.

Bientôt les doutes augmentèrent, je saisis le Nouveau-Testament sur ma table et je l’ouvris.

Peu à peu les ténèbres se dissipèrent ; je me calmai, je me recueillis ; l’éternelle vérité de la foi rayonna de nouveau.

— Va, m’écriai-je en frappant du livre sur la table, maudit et malin esprit ! Il ne lui manquait que cela, il s’est fait hypocrite... il n’a plus d’autres ressources.

Je me rappelai en même temps le proverbe : quand le diable devient vieux...

— Va, m'écriai-je, tu as pu m'abuser un moment, à l'heure où l'esprit fatigué cède aux illusions des sens... et puis tu m'as pris par mon faible ; mais je ne suis plus ta dupe... et si jamais je te rencontre... Je fus frappé en ce moment de la ressemblance qu'il y avait entre mon visiteur nocturne et un homme que j'avais souvent rencontré dans la rue, même figure, même physionomie, mêmes habits.

C'était bien lui et je reconnus qu'il ne m'avait pas trompé, mais mon indignation ne fit que s'accroître.

C'était un petit vieillard que j'avais souvent vu sur la porte du marchand de tabac, rangeant dans sa boîte la poudre qu'il venait d'acheter... c'était bien le même, je ne m'y trompais pas.

La vieille Desfontaines, voyant que je n'étais pas en état de l'écouter :

— Eh ! monsieur, vous avez bien failli brûler cette nuit ?

— Oui, repris-je, frappé seulement alors de cet autre danger que j'avais couru, oui, ma bonne Desfontaines, j'ai bien failli brûler.

— Votre table était couverte de cire, toute la bougie a coulé... votre journal a pris feu... je ne comprends pas comment cela ne vous a pas réveillé.

Elle me fit voir, en effet, que la bougie s'était fondue dans le creux du bougeoir. La cire s'était répandue sur la table, la mèche avait glissé de côté et la flamme avait atteint le feuillet de Monsieur Blondel, qui justement avait brûlé en entier.

— Mais, dis-je en cherchant à recueillir mes esprits.

— Vous vous serez endormi en lisant.

— C'est possible.

— Vous teniez encore ce chiffon de papier à la main.

Je me rappelais cette flamme que j'avais cru voir en allumant ma bougie.

— C'est donc un rêve... N'est-il venu personne hier au soir ?

— Je crois que vous rêvez encore, dit Desfontaines... puisque je vous ai trouvé couché de travers, avec ce reste de papier brûlé à la main et une

odeur, une fumée, qui suffoquait.

— Mais ce petit bonhomme que je connais... Tout à coup je fus éclairé ; tout s'expliqua.

— Il faut que je sois un grand sot, me dis-je. Il m'a dit qu'il demeurait au n° 39. Je demeure au n° 38 et ma maison est la dernière de cette rue.

Il ne me resta pas un doute, j'avais rêvé.

Je rassemblai mes souvenirs de la veille, touchant l'image diabolique que j'avais rencontrée le matin, le bon et brave homme que j'avais vu souvent sur la porte du marchand de tabac, et la lourde et échauffante lecture que j'avais faite la veille, et je reconnus la part que chacune de ces choses avait dans mon rêve.

Je ramassai ma preuve la plus palpable, c'est-à-dire le journal à demi brûlé qui renferme un morceau de ce terrible roman en question.

Voilà la belle collection de M. Blondel toute dépréciée. Je ne sais comment la lui renvoyer.

LE CAPITAINE RONQUEROLLES

Le lecteur a pu déjà s'apercevoir que j'étais, dans mes promenades, extrêmement curieux, badaud et, comme on dit à Paris, flâneur. Un rien m'arrête ; deux enfants qui se battent, un homme ivre, des chiens savants, un amas de peuple : je ne saurais passer outre. Je vois commencer ainsi mille scènes dont il faut aussi que je voie la fin. Si deux passants causent trop près de moi, je ne puis m'empêcher de prêter l'oreille. Cela est malhonnête, dit Figaro, mais c'est le meilleur moyen pour entendre. Une phrase saisie au vol m'a suffi souvent à deviner bien des choses.

Je dirai donc seulement pour m'excuser de ce défaut, qu'il est fort amusant et parfois profitable. Qui pourrait rendre, par exemple, ma surprise et mon plaisir puéril, en reconnaissant hier dans la rue, sous des habits à peu près décents, un paillasse de carrefour bras dessus, bras dessous avec le maître escamoteur et divinateur qui l'assomme de coups de pied en présence du public ?

Quoi de plus consolant que de les rencontrer hors des tréteaux, pareillement habillés et se donnant le bras comme deux amis, sur un pied d'égalité parfaite.

Mais il faut avoir assisté à leurs coups de poing, ou plutôt il faut être un badaud comme moi, pour comprendre cette satisfaction niaise.

C'est donc à ce même défaut que je dois la connaissance du personnage dont je vais parler. J'avais remarqué dans une galerie pleine de boutiques et très-fréquentée, un homme qui avait bien droit à mon attention. Il était grand, maigre, sec, le visage long et pâle, avec une grosse moustache, des yeux enfoncés dans le sourcil, en somme une belle physionomie, mais singulière et gâtée par je ne sais quel air de distraction et d'égarement. Sa mise négligée touchait au ridicule : Il portait une espèce de redingote décorée du ruban de la Légion d'honneur, son col militaire était mal

attaché ; les bords de son chapeau grimaçaient autour du front. Il marchait fort vite, d'un air affairé, et, dans trois rencontres différentes, je le vis livré aux mêmes occupations. Il s'arrêtait devant un magasin bien achalandé de jouets d'enfants et parcourait des yeux l'étalage avec toute l'attention d'un choix qui tarde à se fixer. Ce fut là d'abord ce qui m'intéressa.

C'est un bon père, me disais-je, qui ne veut pas rentrer chez lui les mains vides. Nous redevenons enfants avec nos enfants. Quelle étrange et admirable chose que ce sentiment de la paternité !... Le fils de cet homme à moustaches serait-il plus grave que son père devant ces poupées de carton ?

J'étais ému, et je souriais malgré moi, en examinant cette attitude pensive et le regard pénétrant que ce militaire, devenu général en chef, n'aurait pas mieux attaché sur la carte d'un pays ennemi.

Mais cet homme m'étonna bientôt par sa pantomime. Il prenait un jouet, en tournait la manivelle qui faisait mouvoir les personnages au son d'un tintement monotone, et le plus souvent remplaçait l'objet avec une mine mal satisfaite. Un polichinelle, que la marchande lui avait mis entre les mains, parut l'attacher davantage ; il tira une certaine ficelle, et le polichinelle ouvrit les bras d'un air si plaisant que l'homme éclata de rire. Son attention fut bientôt détournée par une mécanique plus ingénieuse ; on voyait, sur un petit théâtre de carton d'un pied carré, les trois personnages fameux du théâtre de la foire, Arlequin, Pierrot et Cassandre, au milieu d'un décor fort joliment peint, représentant une place publique. Un ressort caché animait la scène : Arlequin, pirouettant légèrement sur la pointe du pied, frappait de sa batte une fenêtre où paraissait aussitôt la figure de Colombine ; puis se retournant du même air, il laissait retomber son sabre bergamasque sur ce pauvre Cassandre qui pliait le dos en cadence, secouant les volutes de sa perruque. Pierrot, voyant battre son maître et Colombine prête à fuir, ne sachant auquel courir, tournait la tête vers l'un et vers l'autre, en écarquillant les yeux et levant les bras.

À cette vue, notre homme à moustaches, transporté d'admiration, répéta le geste de Pierrot ; il entra dans la boutique, fit jouer sous ses yeux la machine en riant aux éclats, la paya et l'emporta sous le bras, reprenant tout à coup sa gravité sévère.

Je rencontrai cet homme plus souvent que je l'ai dit, soit dans la boutique soit sur le chemin, les bras chargés d'emplettes, et se signalant toujours par les mêmes bizarreries.

Un hasard singulier me mit en voie de le mieux connaître. Nous nous trouvâmes un jour à suivre le même chemin, et je fus bien forcé de m'en apercevoir, après avoir vu plusieurs fois mon homme se retourner justement aux rues que je devais prendre. Pour des raisons qu'il est inutile de rapporter, et dont la meilleure était la bonne envie de passer le printemps en bon air, je demeurais alors au fond des Champs-Élysées, dans une maison de santé qui devait quelque renommée aux soins de madame Lescot, notre propriétaire, aussi bien qu'à deux beaux jardins bien situés le long de l'avenue de Neuilly ; je laisse à juger de mon étonnement, quand, après avoir suivi notre homme tout le long de cette avenue, je le vis entrer précisément dans le sentier bordé d'acacias qui mène chez madame Lescot.

Heureusement, la bonne dame fut la première personne que je rencontrai dans le salon commun du rez-de-chaussée, et je ne portai pas plus loin ma curiosité.

— Quoi donc, vous ne le connaissiez pas ? me dit ma digne hôtesse, c'est un de mes plus vieux pensionnaires ; mais cela s'explique, il ne mange jamais à table, on le sert dans sa chambre.

Paris est peut-être la seule ville du monde où deux personnes puissent vivre sous le même toit, séparées à peine par une cloison, sans se voir jamais. Rien n'est plus favorable à la mise en scène des romans, et plus propre à nouer les fils d'un conte, surtout si l'on y ajoute une hôtesse experte comme madame Lescot, qu'il n'était pas besoin de presser de questions sur le compte de ses locataires.

— C'est le capitaine Ronquerolles, dit-elle, un homme bien à plaindre et bien respectable, quoique...

Elle se frappa le front du bout du doigt, entre les boucles symétriques et inamovibles d'un tour de cheveux blonds.

— Comment, est-ce qu'il est fou ?

Madame Lescot changea le mouvement de l'index, et lui fit décrire rapidement une infinité de cercles concentriques, ce qui lui semblait apparemment l'expression la plus juste d'un cerveau dérangé.

— Qui s'entend, ajouta-t-elle en guise de commentaire... il est fou... sans être fou... ce n'est pas un homme à faire des méchancetés... et du reste on lui rend bien ses bons procédés ; je n'ai jamais voulu qu'on l'attachât... mais il lui manque quelque chose dans la tête... le docteur appelle cela un monomane... mais, comme je vous dis, tranquille comme un agneau... jamais de bruit... on le mène comme on veut... excepté pour ses enfantillages. Vous lui avez vu ces petites bamboches qu'il achète, il en a plein sa chambre ; il ne faudrait pas qu'on y touchât. Entre nous, ça ne fait de mal à personne.

Pour en finir avec l'éloquence épisodique de madame Lescot, je vais résumer ses éclaircissements aussi brièvement que possible ; mais le lecteur y perdra sans doute quelques détails qui me rendirent très-touchante la biographie de cet homme.

M. Aimé Ronquerolles était un capitaine de dragons retiré du service. Son âge m'étonna, et je l'aurais cru plus vieux qu'il n'était ; il n'avait pas plus de trente-trois ans. Sa vie n'avait été qu'un enchaînement de peines et de situations extrêmes, les plus mal faites pour un caractère doux, égal, et le meilleur qui fût jamais. M. Ronquerolles était un de ces hommes dont l'humeur paisible jure avec la rudesse des mœurs militaires ; qui ne tiennent du métier que sa grande régularité ; excellents soldats, moins l'ivrognerie et les coups de sabre ; aussi calmes sur un champ de manœuvres et dans les agitations d'une garnison qu'au coin du feu de leur famille, pour lequel ils semblent mieux faits ; bien vus de tous, quoique vivant à part, et, chose rare, aimés et redoutés à la fois ; un de ces aimables et heureux caractères qui m'ont toujours paru le plus précieux don qu'on pût tenir des bontés de la Providence.

Ronquerolles était entré de bonne heure au service par un coup de tête, comme on dit, mais qui fut peut-être pour lui un trait de prudence et de sagesse, se trouvant à dix-sept ans orphelin, sans état et sans ressources. Sa haute taille, son allure martiale, sa belle mine militaire ne pouvaient manquer de le servir ; mais je crois bien que cette enveloppe guerrière ne cachait qu'une vocation de savant. Ce n'était pas que le jeune homme ne se fâchât dans l'occasion ; il le fit voir, peu après son entrée au corps, à un vieux soldat insolent, qu'il envoya d'un coup de sabre pour deux mois à l'hôpital. D'ailleurs, Ronquerolles n'avait point gagné ses épaulettes en

étudiant le carré de l'hypoténuse ; pendant cinq ans, en Afrique, il avait presque toujours commandé en chef de petits détachements de cavalerie dans les occasions les plus périlleuses. Mais nous dirons chaque chose en son lieu. Ronquerolles entra d'abord dans les chasseurs à cheval de la garde, où son capitaine, M. le comte de Louvois, instruit des motifs qui le jetaient dans le service et prévenu par sa figure, lui témoigna le plus vif intérêt. Excellent soldat, et souvent occupé aux écritures de la compagnie, Ronquerolles atteignit vite les premiers grades ; mais il s'aperçut bientôt qu'il manquait d'instruction et qu'un goût très-décidé le poussait à en acquérir.

Il se mit à étudier tout seul avec des progrès rapides, et devint un des plus brillants sujets du régiment ; surtout il se rendit excellent mathématicien. Il était maréchal-des-logis-chef et sur le point de passer officier dans la garde, par faveur spéciale, quand éclata la révolution de Juillet. Après trois mois de licenciement, suivant les conseils de M. de Louvois, qui avait quitté le service pour vivre dans ses terres, Ronquerolles accepta le grade de lieutenant que lui offrit le nouveau ministre. On l'envoya en Afrique, où il demeura cinq ans capitaine des chasseurs à cheval formés pour cette guerre.

Dans ses courts loisirs, et tous les jours à peu près allant au feu, je ne saurais trop dire comment le capitaine Ronquerolles se maria. Voici ce qu'on m'en a dit : il logeait chez un des gros négociants d'Alger, qui avait plusieurs filles. Or, ces premiers colons qui vont s'établir dans une conquête outre-mer ne sont guère les meilleurs échantillons de leur pays, et leur fortune, rapidement acquise, ne répare point une réputation endommagée. On ne veut pas dire de mal de M. Broussel, l'hôte du capitaine, on ne sait rien de positif sur ses antécédents ; mais les suites de l'alliance de Ronquerolles laissent douter que sa maison fût irréprochable. L'habitude, l'insouciance du capitaine qu'on traitait fort bien, l'inclination qu'il avait conçue pour mademoiselle Cécilia Broussel, l'aveuglèrent sur les considérations les plus graves.

Peu de temps après la noce, mademoiselle Cécilia, qui voulait voir la France, fit obtenir à son mari une mutation qui lui donnait le même grade de capitaine dans un régiment de dragons en garnison à Paris. Ce changement flattait les goûts de Ronquerolles, qui se promit plus de temps pour l'étude dans une garnison paisible. Mais un événement vint le distraire de ses

premiers chagrins, car il n'avait pas tardé à s'apercevoir qu'il n'avait point épousé la femme qu'il lui fallait. Une chère petite fille étant née de son mariage, il reporta sur elle tous les doux sentiments de son âme aimante ; il la fit élever sous ses yeux, et cette enfant fut sa seule récréation au milieu de ses travaux. Il s'était donné plus que jamais à l'étude, au point d'en prendre une teinte ridicule aux yeux de sa femme et de ses amis ; mais il était toujours fort aimé dans son régiment. Un jour, un autre capitaine, son intime ami, vint lui dire, sans autre préparation :

— Mon cher, je compte que tu vas tuer le lieutenant Soupied. On tient des propos qu'il a fait naître lui-même, et ta famille y est mêlée. Je ne veux pas te laisser ignorer cela. Tu te dois à toi-même de tuer Soupied.

— Tuer Soupied ! dit Ronquerolles stupéfait, en levant la tête ; car il était assis devant sa table, son livre et ses cahiers sous les yeux.

— S'il t'en coûte la moindre chose, reprit le capitaine Haubert, je m'en charge ; tu n'as qu'à me donner carte blanche.

— Pour des propos, reprit Ronquerolles.

— Qui te ridiculisent et te déshonorent.

— Allons donc ! laisse-les dire, dit Ronquerolles en riant. Tu sais ce que c'est qu'un officier marié ; on n'en finirait jamais. Je ne veux pas qu'on me rompe la tête de ces caquetages ; assieds-toi et fume ta pipe.

— Ça te regarde, dit Haubert d'un ton piqué. Je sais qu'on te connaît dans le régiment et qu'il sera difficile de te faire passer pour un lâche ; mais tu as tort de te fier là-dessus, non plus que sur ta femme, et enfin... c'est désagréable pour tes amis.

Sur ces entrefaites, une servante entra avec la petite Séraphine.

— Tiens, vois-tu, dit Ronquerolles en prenant l'enfant dans ses bras, voilà mon remède et ma consolation ; quant au reste... à tous les diables.

Il fit sauter l'enfant sur ses genoux avec mille folles caresses. Le capitaine Haubert fumait sans se dérider et sans dire un mot ; mais la petite Séraphine était si gaie et si jolie, elle s'en vint lui tirer si gentiment la moustache, qu'il se mit à rire et la prit à son tour dans ses bras.

— Comment veux-tu tenir à ça ? dit Ronquerolles triomphant.

— Elle est gentille, c'est vrai, dit Haubert ; mais c'est égal, vois-tu, ta femme n'est pas digne de toi, ni de cette enfant-là.

Pour en finir avec madame Ronquerolles, qui n'a rien à voir dans tout ceci, elle disparut trois jours après, et l'on accusa généralement le lieutenant Soupied d'avoir pris part à cet enlèvement. Mais le capitaine Haubert, l'ami de Ronquerolles, entra chez ce dernier le même jour.

— Il n'y a pas de mal. Je sais l'adresse du lieutenant. M'en croiras-tu cette fois ?

— Tu as raison, dit Ronquerolles, il faut que je le tue.

Haubert accompagna son ami en cette entrevue, le lieutenant ne se fit pas prier pour tout avouer et poussa même la franchise jusqu'à dire à Ronquerolles qu'il cherchait depuis longtemps une occasion de se défaire de lui, et qu'il était charmé de l'avoir si bien provoquée.

On passe immédiatement la barrière de l'École-Militaire avec des armes et des témoins, tous officiers du régiment.

C'était une de ces étranges affaires sans animosité et qui ne peuvent pourtant s'arranger, on va se battre de sang-froid comme on irait signer un contrat ou fusiller un homme. Le lieutenant seul laissait percer une furie concentrée. Il se jeta d'abord comme un forcené sur Ronquerolles, qui n'eut qu'à pousser son épée pour la lui loger dans l'épaule. Mais cette blessure sans gravité redoubla la rage du lieutenant, qui s'écria qu'il n'en sentait rien, ce qui était vrai sans doute dans l'état d'exaspération où il était. Ronquerolles en fut si surpris qu'il se fit scrupule de pousser un homme égaré, et se laissa donner un coup d'épée dans les côtes ; voilà Ronquerolles qui s'échauffe à son tour, il blesse son adversaire, il reçoit en même temps un coup qui lui perce le bras et peu après un second qui l'atteint au bas-ventre et le fait tomber sur les genoux. Les témoins se jetèrent entre ces messieurs ; mais le lieutenant s'écrie qu'il est blessé aussi, que la chance étant égale, il faut en finir au pistolet.

Ronquerolles souleva son poignet et en fit jouer les articulations pour essayer ses forces ; mais Haubert, lui voyant à peine la force de se soutenir à terre, voulait arrêter le combat et le remettre au moins à plus tard ; néanmoins le lieutenant fit rage pour en finir, puisqu'on était en si bon train.

— Vous êtes debout et cet homme est par terre, vous n'avez plus qu'à l'assassiner, dit Haubert.

On attendait pendant ce débat que Ronquerolles pût recueillir assez de force pour dire son avis ; il fit signe que oui de la tête.

— Laissez-le se contenter, dit-il à Haubert ; je le veux bien moi.

Il fallut le temps d'aller chercher des pistolets. On n'alla pas loin ; mais ce retard fut abominable, car ces deux hommes perdaient tout leur sang ; on s'efforça de bander leurs plaies avec des cravates et des mouchoirs.

Ronquerolles surtout semblait sur le point d'expirer. Les pistolets venus, le lieutenant déclara qu'il laisserait tirer Ronquerolles le premier pour lui rendre quelque avantage. On fut obligé de présenter à celui-ci son pistolet armé ; il le saisit d'une main défaillante qui retomba en tirant le coup ; mais Soupied tomba de son côté en tournant sur lui-même. La balle l'avait frappé à la tempe et lui avait fait sauter une partie du crâne.

Ronquerolles s'évanouit et demeura longtemps sans connaissance, ce qui ne fut que le prélude d'une longue et cruelle maladie qui laissait penser à chaque instants qu'il en mourrait. Madame Ronquerolles eut l'insigne effronterie de jouer le désespoir après cet événement ; et pour venger sans doute la mort du lieutenant Soupied sur un meurtrier qui désormais lui faisait horreur, elle profita de l'état pitoyable de son mari pour lui enlever son enfant et quitter de nouveau la maison où on l'avait forcée de rentrer. Or elle n'ignorait pas que ce trait pouvait fort bien achever Ronquerolles.

On le cacha au capitaine durant les dix premiers jours, puis enfin il se releva de sa terrible maladie pour retomber dans le désespoir d'un père à qui l'on a pris son enfant, et à peine entrain-il en convalescence qu'il fallut commencer un procès contre sa femme, ou du moins demander en justice qu'on lui permît de voir sa fille ; ne fût-ce qu'une fois ou deux par semaine. Il obtint aisément ce qu'il demandait, mais sa femme ne voulut jamais revenir. Ronquerolles n'en fut pas fâché. Après cette longue maladie, il fut obligé de quitter le service, que ses graves blessures lui rendaient impossible au moins pour longtemps.

De plus grands maux l'en devaient bientôt retirer pour toujours. C'est alors qu'il vint demeurer dans la maison que j'habitais et où il a toujours

gardé le même appartement. C'était là qu'on lui devait amener son enfant deux fois par semaine aux termes de la décision judiciaire.

Mais madame Ronquerolles, qui s'était déjà fort dérangée, n'était guère exacte à remplir ses engagements. Souvent toute la journée du dimanche et du jeudi se passait sans qu'on vît paraître la petite Séraphine. Le capitaine alors passait la journée entière appuyé sur la grille du jardin qui s'étend sur le boulevard, et ce qui rendait cette attente plus triste, c'étaient toutes sortes de préparatifs que le capitaine faisait en ces occasions. La veille du jour où il devait voir sa fille, Ronquerolles s'habillait, ce qui était pour lui une chose extraordinaire, et s'en allait visiter les boutiques où je l'avais si souvent rencontré ; il choisissait les jouets les mieux faits, les plus à son goût ; une bergerie, un train de ménage, une belle poupée qu'il emportait soigneusement sous sa redingote ; à son tour il mettait le tout gravement sur une table ; il étalait à côté des bonbons, des boîtes de confitures, et il attendait sa fille dans cette attitude, promenant des regards satisfaits sur cet étalage, le sourire sur les lèvres, rangeant à chaque instant quelques objets dans un meilleur ordre comme une ménagère reprend un pli de la nappe en attendant un convive de conséquence.

Quand l'heure venait à passer, le sourire disparaissait du visage de Ronquerolles ; il descendait dans le jardin et s'appuyait à la grille dont j'ai parlé, les yeux fixés au loin sur le boulevard, et quand sa fille ne venait pas, c'était une vraie pitié de le voir attendre là jusqu'au soir. Il remontait lentement à l'heure du dîner, et s'il rencontrait madame Lescot, notre hôtesse, il lui disait comme pour se faire illusion à lui-même :

— Elle viendra demain.

Il résultait de ce manège que la chambre du capitaine était encombrée de jouets de toutes espèces, car l'enfant ne les pouvait tous emporter, et quand la petite n'avait point paru, le capitaine resserrait doucement ces petits objets, rangeant, l'un après, l'autre, les moutons d'une bergerie dans une boîte, ramassant les pièces d'une batterie de cuisine, avec plus de soin qu'il n'eût fait pour ses livres et ses cahiers. Or rien n'était plus bizarre et plus attendrissant que de voir cet homme à grosses moustaches, avec son front sévère et sillonné de rides précoces, s'occuper tristement à ses jeux d'enfants. Quand par bonheur on annonçait Séraphine, c'étaient des parties sans fin ; le capitaine se roulait à terre comme s'il eût été du même âge, et

l'on entendait les éclats de rire jusqu'aux derniers étages de la maison. Cette vie, encore supportable pour Ronquerolles, dura dix huit mois ; il avait repris ses travaux, qui lui donnaient quelques distractions. Mais il disait souvent que sa fille le faisait vivre. — Sans quoi, ajoutait-il, à quoi suis-je bon, et qu'aurais-je à faire ici-bas.

Mais, hélas ! un dimanche l'enfant ne vint point ; cela n'était pas rare, et l'on n'y fit pas attention. On attendit le jeudi, personne ; le vendredi, un crocheteur sans lettre, sans un mot d'écrit, vint dire confusément que l'enfant était gravement malade d'une chute qu'elle avait faite. Heureusement madame Lescot arrêta cet homme et transmit elle-même, en l'adoucissant, cette nouvelle au capitaine, quoiqu'elle pensât bien, d'après les éclaircissements du messenger, que l'enfant était en péril. Le soir même la petite Séraphine mourut.

Vous croirez certainement, comme moi, qu'une malédiction terrible poursuit les enfants des mères qui manquent à leurs devoirs. C'est une loi du monde moral que je n'ai jamais trouvée en défaut. Il suffit d'un peu d'attention pour la voir éclater dans toute sa sévérité. Madame Ronquerolles, volontairement séparée de son mari, après l'avoir indignement trompé, vivant depuis dans les derniers désordres, devait être frappée dans sa fille. Sa négligence pour cette enfant amena tout naturellement ce malheur : toute à ses plaisirs et courant le monde sans cesse, elle l'abandonna aux soins d'une bonne qui la laissa périr.

Madame Lescot, après m'avoir raconté cette histoire, qui me serra le cœur, ajouta :

— Et voilà dans quel état est le capitaine depuis que sa fille est morte. Il reste chez moi sans grande surveillance, parce que le cher homme est bien inoffensif. On l'a mis seulement dans une chambre vitrée au fond, afin qu'on puisse voir à toute heure ce qu'il fait. Si vous voulez, nous l'irons voir ensemble : il ne s'en choquera pas, et même il ne fait point d'attention à ces visites.

Je ne refusai point cette proposition. Le lendemain, vers deux heures, madame Lescot entra dans ma chambre et me demanda si je voulais la suivre. Nous montâmes par un escalier séparé dans les appartements qui donnaient sur le jardin.

On entraît librement dans une espèce d'antichambre contiguë à la chambre du capitaine, et l'on pouvait voir de là, par une porte vitrée, tout ce qui se passait chez lui.

— N'ayez pas peur, me dit madame Lescot ; placez-vous là tranquillement, il ne prendra point garde à nous.

En effet, le capitaine ne leva pas les yeux, paraissant profondément absorbé. Il était vêtu d'une robe de chambre qui allait bien à sa grande taille et mettait en relief le caractère grave de sa physionomie ; sa longue figure maigre et pâle, sa moustache brune, son large front penché sur la table me représentait un portrait de vieux maître. On eût dit le Faust allemand livré, dans son laboratoire, à ses plus hautes spéculations. Mais le capitaine, dans cette méditation profonde, n'était occupé pour l'instant qu'à disposer, selon les règles d'une composition savante, les pièces démontées d'un paysage en relief ; de petits morceaux de bois carrés, peints de rouge et de blanc, figuraient des maisons à toits de tuiles, qu'il venait de grouper en manière de hameau. On s'y rendait par des avenues de petits arbres à feuillage frisé, d'un vert tendre, de forme conique et parfaitement régulière.

Sous ces ombrages, le capitaine avait éparpillé, dans un charmant désordre, un troupeau de petits moutons blancs qui broutaient l'herbe menue ; deux chiens surveillaient les traînards, et le berger, la houlette au poing, promenait sur l'ensemble le regard du maître. Les maisons auraient paru dans une perspective sans bornes ; on eût vu suspendues aux feuillages les gouttes de la rosée matinale ; les moutons eussent bondi dans une prairie à perte de vue, et tout le paysage aurait pris ses proportions naturelles, que l'œil charmé du capitaine ne s'y serait pas promené avec plus de complaisance ; il s'en écartait de temps en temps et semblait chercher, la tête penchée, si tel arbre n'aurait pas mieux fait sur tel point du tableau, où il le replantait aussitôt.

Les transports d'une démence furieuse ne m'auraient pas plus profondément ému que cette folie tranquille et cet égarement puéril du malheureux capitaine au milieu de ses jouets ; car la table, le bureau et la cheminée étaient encombrés de pantins, de magots, d'instruments de musique en miniature. Mais que j'ajoute un trait qui me tira des larmes et dont le lecteur serait touché comme moi si je le pouvais rendre dans sa parfaite vérité. Il y avait auprès de la cheminée un petit fauteuil d'enfant,

devant une table où le couvert était mis dans le même goût ; les flambeaux et les bougies n'étaient pas plus grands qu'un cure-dent ; les assiettes, les flacons, les cuillères étaient assortis, et sur cette table étaient apprêtés, avec une sollicitude maternelle, des massepains, des gimblettes et force sucreries : c'était une surprise que le pauvre officier avait coutume de faire à sa fille.

— Voulez-vous que nous lui parlions, dit madame Lescot. Je voulais la retenir, mais elle avait déjà poussé la porte en me tirant après elle.

— Cela lui fait du bien, dit-elle.

Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, le capitaine tressaillit, et, se levant précipitamment, il courut à l'autre porte qui donnait sur le palier ; ne voyant personne dans le corridor, il revint tristement en disant :

— La petite fille n'est donc pas venue aujourd'hui... elle viendra sans doute demain.

Il se remit à la même place sans prendre garde à nous. Étant demeuré quelques instants immobile, avec un air de tristesse et de douce résignation, il se releva et se mit à ranger soigneusement tous ses étalages ; il enleva le couvert de la petite table et la nappe, qu'il replia proprement. Il serra le berger, ses moutons, ses chiens, sa maison et ses arbres dans une boîte de bois blanc, et, quand tout fut serré, il leva les yeux sur nous comme s'il ne faisait que de nous apercevoir, et nous dit d'un air de doux et triste reproche :

— Eh bien, en ce cas, que venez-vous faire ici ?

Je ne pus tenir à ce mot, et, comme si Ronquerolles eût été dans son bon sens, la confusion se joignant à l'émotion d'un tel spectacle, je redescendis aussitôt.

Et voilà, telle quelle, l'histoire de l'homme que j'avais pour voisin, et qui est bien, à mon sens, le fou le plus triste qu'on puisse voir.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- EdithDoc
- Acélan
- Zyephyrus
- Cantons-de-l'Est
- Newnewlaw
- Le ciel est par dessus le toit

1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)

2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)

3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)

4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)